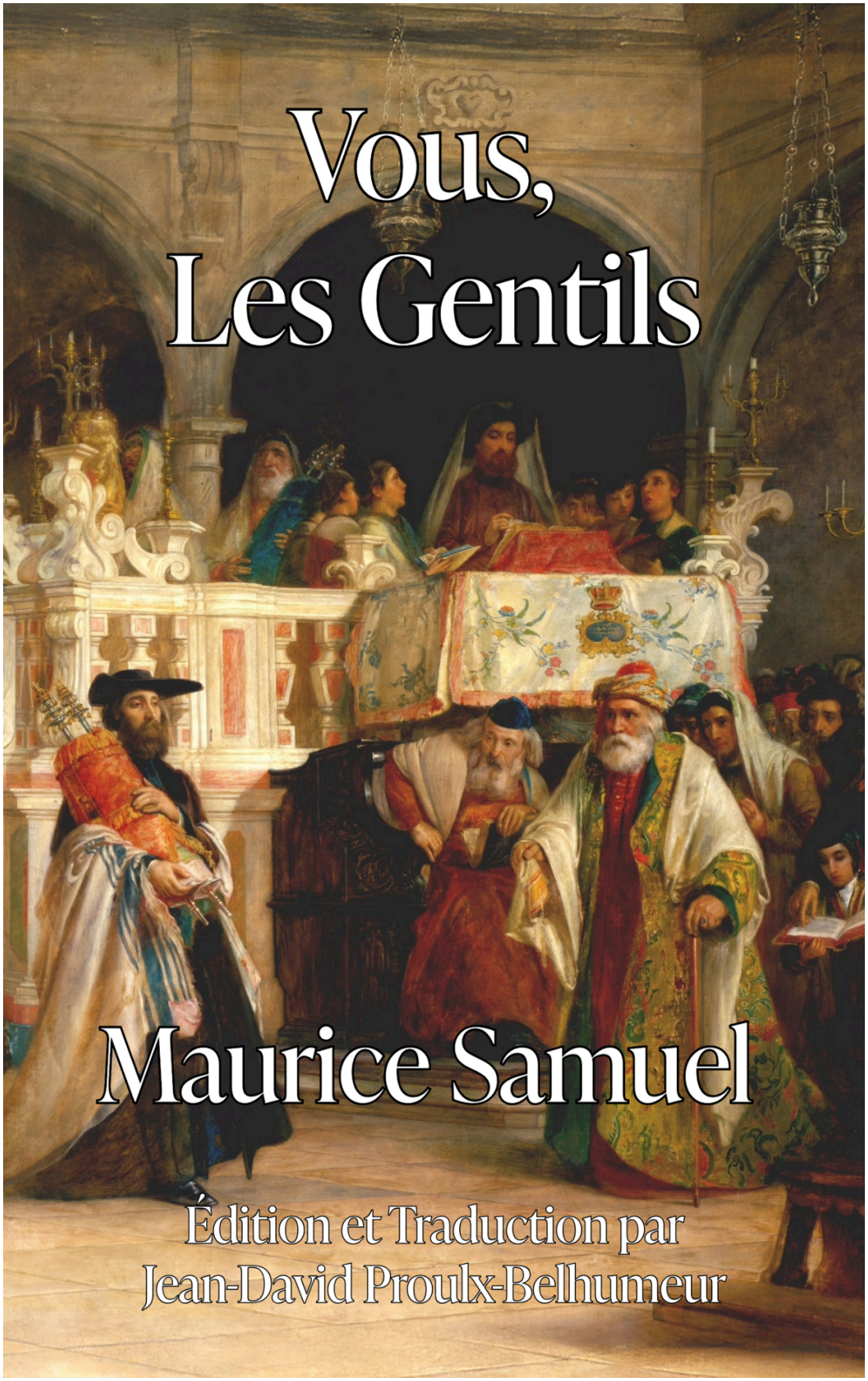

Vous, Les Gentils

Maurice Samuel

Édition et Traduction par
Jean-David Proulx-Belhumeur

Table des Matières

1. La Question
2. Le Sport
3. Les Dieux
4. Utopie
5. Loyauté
6. Discipline
7. Le Jugement
8. Mais en tant que Modernes
9. Nous, les Destructeurs
10. Les Jeux de la Science
11. Les Masses
12. Solution et Dissolution
13. Le Mécanisme de Dissolution
14. Y a-t-il un Espoir ?

Nous, les Juifs, nous, les destructeurs, resterons les destructeurs à jamais. Rien de ce que vous ferez ne répondra à nos besoins et à nos exigences. Nous détruirons à jamais parce que nous avons besoin d'un monde à nous, un monde divin, ce qui n'est pas dans votre nature de construire. Au-delà de toutes les alliances temporaires avec telle ou telle faction se trouve la scission ultime de la nature et du destin, l'inimitié entre le Jeu et Dieu. Mais ceux d'entre nous qui ne comprennent pas cette vérité se retrouveront toujours alliés à vos factions rebelles, jusqu'à la désillusion. Le destin misérable qui nous a dispersés au milieu de vous nous a imposé ce rôle indésirable.

Un siècle de tolérance partielle nous a donné, à nous, juifs, accès à votre monde. À cette période, la grande tentative a été faite, par les précurseurs de la réconciliation, de réunir nos deux mondes. Ce fut un siècle d'échec. Rien de ce que vous ferez ne répondra à nos besoins et à nos exigences. nous détruirons à jamais car nous avons besoin d'un monde à nous, un monde de dieu, qu'il n'est pas dans votre nature de construire.

Il y a deux forces vitales dans le monde que je connais : juive et non-juive, la nôtre et la vôtre… Je ne crois pas que cette différence primordiale entre non-juif et juif soit réconciliable. Vous et nous pouvons parvenir à une compréhension mutuelle, jamais à une réconciliation. Il y aura de l'irritation entre nous tant que nous serons en contact étroit. Car la nature, la constitution et la vision nous séparent de vous tous pour toujours.

- Maurice Samuel

1. La Question

Depuis plus de dix ans, je me pose avec une urgence croissante un certain nombre de questions : y a-t-il une signification particulière dans la distinction que j'ai si longtemps chérie, la distinction de « Juif-Gentil », qui ne se trouve pas dans la catégorie des distinctions impliquées dans « Américain-Étranger » ou « Anglais-Étranger » ? Y a-t-il, entre nous, Juifs, et vous les Gentils, c'est-à-dire entre le Juif d'une part et l'Anglais, le Français, l'Américain d'autre part, quelque chose qui transcende toutes les différences qui existent entre vous, de sorte que, par rapport à nous, vous êtes d'abord Gentils, et ensuite (et sans rapport particulier à ce sujet) Anglais, Français, Américains ? Ou n'y a-t-il rien de plus impliqué dans cette distinction, Juif-Gentil, que (d'une manière générale) dans les distinctions Juif-Américain, Américain-Anglais, Anglais-Français ?

En d'autres termes, sommes-nous juifs, mais une partie des gentils, Américains, Anglais, Juifs, Français, ou existe-t-il entre nous un clivage plus profond ? Ce monde occidental est-il divisé essentiellement en deux parties – vous les gentils, nous les Juifs ? Dès le début, on me demandera : « Même si vous soupçonnez l'existence d'un tel clivage primordial, au-delà de la portée des classifications nationales ou raciales ordinaires, quel but pouvez-vous avoir en le mettant à l'attention du monde ? A-t-il une application pratique ? Clarifie-t-il d'une manière quelconque le statut du Juif, ou donne-t-il plus de force à ses revendications qui ne sont pas encore satisfaites ? »

Cette question me sera posée par de nombreux Juifs – mais elle sera posée avec la plus grande insistance en particulier par ceux qui ont fondé notre argumentation en faveur des droits

nationaux, de l’égalité nationale, précisément sur cette hypothèse – que nous, les Juifs, sommes un peuple comme tous les autres peuples, semblable dans ses besoins et ses impulsions : que nous sommes juifs, vous êtes anglais, vous êtes italiens, vous êtes américains ; Nous, les races ou les peuples du monde, sommes tous semblables dans nos différences.

Laissant de côté ceux qui nient l'existence de toute distinction, c'est-à-dire ceux qui disent que le Juif est soit Français, soit Américain, soit Anglais selon le lieu de sa naissance, je répondrais : « Pour moi, la classification nationale ou raciale ordinaire ne suffit pas. » Si j'ai longtemps réfléchi à cette question du Juif et du Gentil, c'est parce que j'ai soupçonné, dès le début de la conscience juive, que Juif et Gentil sont deux mondes, qu'entre vous, les Gentils, et nous, les Juifs, il y a un gouffre infranchissable.

À côté de cette conviction s'est développée une autre, qui est liée à l'aspect pratique de la distinction. Je ne crois pas que, situés comme nous le sommes au milieu de vous, dispersés parmi vous d'un bout à l'autre du monde occidental, nous ayons le droit de conserver notre identité si nous ne sommes qu'un ajout de plus aux peuples Gentils. (Je ne crois pas non plus que nous aurions pu la conserver si longtemps si tel avait été le cas.) Si nous ne sommes qu’un peuple de plus ajouté à la longue liste des peuples, vivants et morts, nous n’avons aucune prétention valable, dans ces circonstances, à la continuité d’une conscience séparée. Une telle prétention n’aurait jamais pu naître si nous étions restés en sécurité, séparés sur notre propre sol – cela aurait été notre droit de naissance tacite. Mais dans l’état actuel des choses, notre existence est assurée au prix d’un effort particulier de notre part et d’un inconfort particulier pour vous.

Où que se trouve le Juif, il est un problème, une source de malheur pour lui-même et pour ceux qui l'entourent. Depuis qu'il est dispersé parmi vous, il doit soutenir une lutte continue pour la conservation de son identité. Est-il utile, face à ce double fardeau, le nôtre et le vôtre, de perpétuer ce qui n'est peut-être, après tout, qu'une unité ajoutée à des dizaines d'unités similaires ? Ces siècles de tortures et de répits ne sont-ils pas un prix disproportionnément élevé pour le droit d'ajouter une page aux archives déjà surchargées des nations ?

Si je croyais, comme c'est, du moins en expression, la croyance de nombreux compatriotes juifs, que notre droit à l'existence est fondé sur notre similitude avec les autres peuples, que là où un Américain, un Belge ou un Italien a droit à une patrie, à une culture, à une histoire, à un parlement, nous, Juifs, avons le même droit, pour les mêmes raisons, et pour aucune autre raison – si telle était ma croyance, je ne trouverais pas le cœur de continuer la lutte ou d'inciter les autres à la combattre. L'effort est trop dur, le prix est trop élevé, la récompense est insignifiante. Si nous étions comme les autres peuples, nous aurions dû faire ce que d'autres peuples, dans des circonstances similaires, auraient fait : un peuple chassé de sa patrie, un peuple réduit en poussière et emporté par les vents du malheur dans tous les coins du monde, n'a pas le droit d'infliger ses malheurs et ses désirs aux autres. Elle doit cesser d'exister, elle doit débarrasser le monde de sa présence importune. Telle serait ma conviction si je ne voyais en nous que la réplique, avec les variations qui s'imposent, du reste du monde.

Mais ce n'est pas ma conviction, car je vois autrement. Des années d'observation et de réflexion ont renforcé de plus en plus la conviction que nous, les Juifs, sommes différents de vous, les Gentils, qu'une dualité primitive divise l'humanité que je connais en deux parties distinctes ; que cette dualité est fondamentale, et

que toutes les différences entre vous, les Gentils, sont des trivialités comparées à celle qui vous sépare tous de nous. Je suis conscient que c'est une thèse qui ne peut être soutenue par des diagrammes, des tableaux et des logarithmes. Elle ne peut même pas être soutenue par la demi-contrainte apparente des lois sociales et économiques. La force de ce que j'ai à dire ne dépend pas de la référence à des lois évidentes et inéluctables, à des processus naturels reconnus et acceptés. Je suis également conscient que le poids de ce qu'on appelle l'opinion savante sera jeté contre moi, que ma thèse rencontrera le ridicule du bon sens facile et de l'érudition. Je n'en ai pas moins clairement établi que dans le monde occidental, il existe essentiellement deux peuples en tant que forces spirituelles, seulement deux groupes humains ayant une signification essentielle : le Juif et le Gentil.

Mais au moins, quelles sont mes références à offrir, puisque la présentation des références doit toujours précéder la présentation de la thèse ? Quel droit ai-je à attirer l'attention du monde ? Je peux seulement répondre que ce livre, étant un livre sérieux, doit avoir ses propres références et ne cherche pas à emprunter de l'importance à des sources extérieures. Je ne m'offre qu'en tant que Juif qui a vécu, observé et pensé : mes expériences et mes contacts ont été un peu plus variés que ceux de la plupart des hommes, mais cela n'a pas grand-chose à voir avec mes opinions. La vérité qui est répandue dans le monde entier est également contenue dans n'importe quelle partie de celui-ci. Les lois de la gravitation sont impliquées aussi complètement dans la chute d'un caillou sur terre que dans la ruée du soleil contre la ruée inverse de ses étoiles compagnes. La loi d'Einstein fonctionne aussi bien dans le rampant d'un escargot que dans la vibration vertigineuse de la sous-unité atomique la plus rapide. Ces lois sont plus faciles à observer dans un cas que dans l'autre : c'est tout.

Si j'ai touché à la vérité, c'est d'abord par contact avec la vie – et j'ai considéré les livres comme une classe d'êtres vivants, à observer, à interpréter et à replacer dans leur contexte. La vie elle-même, l'observation des hommes et des femmes, individuellement et en masse, la connaissance de leurs œuvres (parmi lesquelles les livres sont importants), le sentiment de leurs désirs, la perception de leurs intentions dans les villes, les lois, les théâtres, les jeux, les guerres, tout cela m'a conduit à la conception que je vais exposer. Toute érudition – particulièrement celle qui traite des manifestations des désirs et des craintes de l'homme – consiste en des notes marginales sans autorité, qui présentent surtout un intérêt en ce qu'elles nous donnent un aperçu de la nature de ceux qui les ont notées. Il n'y a pas de mal à connaître l'histoire qui se trouve dans les livres ; mais la seule histoire authentique est celle qui nous entoure. Elle se fait quotidiennement dans les journaux, les théâtres, les réunions, les campagnes électorales. Et est-il moins précieux de savoir ce que le garçon du cabaret Simplicissimus de Vienne a dit quand j'y étais il y a trois ans que de savoir ce que Térence rapporte qu'un esclave aurait dit à Rome quand il y était il y a deux mille ans ? Et si mon voisin, le professeur, lit le grec un peu moins couramment qu'un certain citoyen athénien à l'esprit lourd qui a vécu à l'époque de Périclès et qui est loin de lire l'anglais aussi bien que moi ? Est-ce une preuve de sagesse ou de compréhension ? Et supposons que mon voisin d'en face, le célèbre professeur d'histoire, en sache moins sur la guerre du Péloponnèse que l'étudiant intelligent sur la guerre mondiale, ce professeur est-il donc plus sage que la plupart des hommes, son opinion sur la vie a-t-elle plus de valeur ? Et supposons qu'un autre érudit prétende nous dire ce que croyaient les anciens Égyptiens et, à partir de son récit de cette religion morte, prétend nous enseigner les secrets de la foi, à vous les Gentils. Peut-il me dire ce que croient John Doe ou Isaac Levy ?

John Doe croit-il que le Christ est ressuscité des morts ? Croire vraiment à cela, comme à une vérité évidente, comme il le croirait si sa mère, qu'il a enterrée il y a cinq ans, venait tout à coup entrer dans sa maison, pourrie et vêtue de son cercueil en lambeaux – le croire aussi simplement et aussi terriblement ? Et Isaac Levy croit-il que les eaux de la mer Rouge se sont divisées, comme il le croirait si un jour, sous le pont de Williamsburg, il devait voir les eaux se fendre, se soulever et retomber ? Et si ni John Doe ni Isaac Levy ne croient de manière aussi convaincante que cela, alors que croient-ils vraiment, s'ils croient quelque chose du tout ? Et si le professeur ne peut pas répondre à ces questions, que veut-il dire quand il dit que les Égyptiens croyaient qu'Osiris était ressuscité ? Et quelle importance ont ses rapports ? Il n'y a pas de test ou de garantie de la sagesse d'un homme ou de sa fiabilité au-delà de ce qu'il dit de la vie elle-même. La vie est la pierre de touche : les livres doivent être lus et compris afin que nous puissions comparer notre expérience de la vie avec le rapport sincère de l'expérience des autres.

Mais tel ou tel, qui a lu tous les livres d'histoire et d'art existants, n'a aucune importance si ces livres ne sont pas pour lui un commentaire indirect de ce qu'il ressent autour de lui. Ainsi, si je me suis surtout inspiré de l'expérience et de la contemplation et peu des livres – ce que d'autres découvriront sans mon aveu – cela n'affecte pas ma compétence, qui doit être jugée selon des critères infiniment plus difficiles à appliquer. La vie n'est pas si simple que vous puissiez tester la proximité d'un homme avec la vérité en lui faisant passer un examen universitaire. De tels examens ne sont que des jeux – ils n'ont aucun rapport avec la réalité. Vous pouvez désirer un critère aussi facile à l'aune duquel vous pourrez juger si un homme est digne de confiance ou non : connaît-il beaucoup d'histoire ? beaucoup de biologie ? beaucoup de psychologie ? Sinon, il ne vaut pas la peine d'être écouté.

Mais il fait partie de la frivolité de notre vision des choses de réduire la vie à un ensemble de règles, et de nous épargner ainsi l'agonie d'une référence constante aux premiers principes. Non : la connaissance normalisée n'est pas une garantie de vérité. Posez une question simple, une question vivante, comme celle-ci : « A. aurait-il dû tuer B. ? » Posez-la à dix imbéciles : cinq diront « oui », cinq diront « non ». Posez-la à dix hommes intelligents : cinq diront « oui », cinq diront « non ». Posez-la à dix savants : cinq diront « oui », cinq diront « non ». Les imbéciles n'auront aucune raison de décider : les hommes intelligents auront peu de raisons pour et autant contre ; les savants auront davantage de raisons pour et contre. Mais où se trouve la vérité ? Quel sera alors le critère de la fiabilité d'un homme ? Il n'y en a aucun.

Vous ne pouvez pas ainsi échapper à votre responsabilité en confiant votre salut aux mains d'un prêtre-spécialiste. Un imbécile peut vous apporter le salut et un grand philosophe peut vous confondre. Ainsi, à la vie directe, telle que je l'ai vue à l'œuvre chez d'autres et telle que je l'ai ressentie en moi-même, je rapporte la vérité de ce que je dis. Et aux livres, je ne me réfère qu'en tant qu'ils sont des manifestations de la vie.

II

Mais il faut affronter une autre question, plus subtile et plus troublante. J'ai dit : « Je connais deux forces vitales dans le monde : la juive et la gentille, la nôtre et la vôtre. » Si c'est une vérité, nous ne devons pas nous en détourner si, comme beaucoup d'autres vérités, elle est masquée et obscurcie par les incohérences de la vie, par l'intersection et la confusion des courants. Voici la force vitale gentille, voici la force vitale juive. Quelle fut leur origine, je ne peux pas le dire. Je ne peux que deviner vaguement quelles circonstances, réagissant à quelles impulsions originelles, ont produit la force vitale juive et la force vitale gentille. Je peux

seulement affirmer qu'aux Juifs, dans l'ensemble, appartient la force vitale juive, une force consistante et cohérente, une direction dans la pensée et la réaction humaines. À vous autres, appartient la force vitale gentille, un mode de vie et de pensée distinct du nôtre. Mais la frontière entre ces deux forces n'est pas claire. Nous ne sommes pas tous des Juifs représentatifs de la force vitale juive ; vous, les Gentils, n'y êtes pas tous complètement étrangers.

Nous avons vécu pendant de nombreux siècles en étroite contiguïté, sinon en intimité. Nos livres prophétiques, notre influence la plus caractéristique, vous ont été lus pendant des centaines d'années. Quelque chose dans ces livres a développé ici et là, parmi vous, une impulsion individuelle latente à notre mode de vie et à notre pensée juive. Essentiellement, nos livres prophétiques ne peuvent pas changer votre nature gentille : mais dans des cœurs égarés et prédestinés, ils portent des fruits. Votre vision de la vie, vos réactions dominantes, sont les mêmes aujourd'hui qu'il y a deux mille ans. Seul l'instrument d'expression a changé. Vous vivez la même vie sous des croyances différentes. Mais quelque chose s'accroche à vous ici et là, ressemblant à la forme originelle de la foi que nous vous avons donnée. Ici et là, notre sombre sérieux éclate dans le kaléidoscope éblouissant de votre histoire. Et nous, malgré toute notre ségrégation, avons saisi, particulièrement ces derniers temps, quelque chose de votre mode de vie.

De même que quelques Gentils ont parlé sur un ton juif, de même plus d'un Juif parle la langue des Gentils. Les Juifs vivent ici et là une vie de Gentils, tandis que les vies de Gentils expriment les émotions juives. Pourtant, le clivage est là, abyssal et indéniable. Dans l'ensemble, nous sommes à jamais distincts. Notre vie est une vie, la vôtre en est une autre. Les confusions accidentelles qui rendent certains Nordistes plus foncés que les

Sudistes ne modifient pas la loi selon laquelle les Sudistes ont la peau plus foncée. La loi n'en vaut pas moins pour les cas accidentels et contradictoires. Il se peut même que vous ayez parmi vous des Juifs qui n'ont pas appris leur mode de vie de nous et qui ne l'ont pas hérité d'un ancêtre juif. Nous pouvons avoir parmi nous d'authentiques Gentils : ces protestations isolées n'ont aucune importance, ce sont des variations extrêmes et sans rapport. Et les transferts occasionnels de coutumes et de conventions, adoptés par la masse, n'ont pas non plus d'importance.

Il se peut que vos coutumes et vos conventions vous aient imposées comme mode de vie fondamental, tout comme vous avez imposé à votre mode de vie le credo superficiel d'une foi juive. Mais en fin de compte, votre vraie nature s'intègre dans le modèle de la foi empruntée et s'exprime de manière indéniable. Ainsi, en vous empruntant, nous assimilons finalement ce prêt et, avec le temps, nous le faisons essentiellement nôtre. Au-delà de toutes ces insignifiances qui cachent parfois mais ne changent rien à la question, se trouve cette division claire et fatale de la vie : juive et gentille.

Parce que j'ai fréquenté intimement le monde juif et le monde des gentils, je sais combien il est facile de faire des exceptions pour ne pas dire des règles. Mais je connais aussi bien l'abîme insondable qui nous sépare. Ce que j'ai appris au milieu de vous est, dans mon esprit, nettement séparé de ce que j'ai appris au milieu de mon peuple. J'écoute votre vie, le chœur brillant qui s'élève des pays, des gouvernements, des villes, des livres, des églises, des morales. Et dans mon esprit, je ne peux pas plus le confondre avec le ton de la vie juive que je ne pourrais confondre le rugissement d'une tempête avec l'expression délibérée d'une petite voix douce.

Je le répète : c'est de la vie que je parle, de masses d'hommes et de femmes : de ce qu'ils disent et font : de leur vie quotidienne telle que je les ai connus. C'est de la vie de première main que je parle : de vous-mêmes tels que vous êtes en masse et individuellement, de mon propre peuple tel que je le connais. Ma conviction est venue d'abord de ce contact et de la méditation sur sa signification. Je n'ai pas appris cette croyance dans les livres, ni dans l'histoire, mais à Manchester, Paris, Berlin, Vienne, New York. Ainsi, les Gentils, ai-je conclu, ont une manière de vivre et de penser, où qu'ils soient. Ainsi, les Juifs ont une manière de vivre et de penser. Si aucun livre n'avait jamais été écrit, s'il n'y avait pas eu d'histoires auxquelles se référer, j'en serais arrivé à cette croyance.

Je ne crois pas que cette différence primordiale entre Gentils et Juifs soit réconciliable. Vous et nous pouvons parvenir à une entente, jamais à une réconciliation. Il y aura de l'irritation entre nous aussi longtemps que nous serons en contact intime. Car la nature, la constitution et la vision nous séparent de vous tous pour toujours – pas une simple conviction, pas une simple langue, pas une simple différence d'allégeance nationale ou religieuse. Avec la meilleure volonté des deux côtés, une adaptation réussie l'un à l'autre sera toujours précaire et transitoire. Des vagues de libéralité peuvent affecter nos relations mutuelles de temps à autre : nous nous tromperons – vous et nous – en croyant que nous avons comblé le fossé. Beaucoup passeront leur vie dans cette illusion. Mais, comme cela est arrivé si souvent, la différence qui est plus profonde que la volonté, plus profonde que la conscience, s'affirmera. Il y a une limite à nos possibilités morales ou mentales. Nous ne pouvons pas nous en sortir. La réconciliation complète et permanente de votre mode de vie avec le nôtre dépasse cette limite.

Bien sûr, c'est le thème fréquent des rédacteurs en chef, des optimistes professionnels populaires et des publicistes crédules et faciles que la voie de la réconciliation entre juifs et non juifs est la voie de la connaissance – ou plutôt de l'information. Plus vous en saurez sur notre histoire, nos coutumes, nos croyances, plus vous nous trouverez proches de vous, moins vous nous détesterez. Mais c'est là une amabilité vaine (et peu fiable). Ce n'est même pas une règle générale que les gens les mieux informés soient les moins accessibles à l'antisémitisme, que les pays les plus arriérés soient les plus infectés. Voilà un culte, ou du moins un sentiment, qui s'installe avec la même grâce chez les plus grossiers de votre paysannerie et chez les plus raffinés de votre aristocratie.

Dans un cas, il est fortifié par la superstition, dans l'autre par toutes les informations que peuvent accumuler les recherches « scientifiques » en philosophie, en histoire, en ethnographie et en anthropologie. Non pas que, à mon avis, l'aristocrate nous connaisse mieux que le paysan, le savant mieux que le rustre. Mais même si vous nous compreniez – et je vous offre ceci dans ce but – nous ne trouverions pas plus facile la tolérance mutuelle. Ce livre ne peut donc pas être présenté comme un effort pour atteindre un but qui est d'emblée déclaré impossible. Je ne me propose pas de combattre l'antisémitisme. Je souhaite seulement présenter ce qui me semble être sa véritable explication, dans l'espoir d'en changer certaines manifestations.

III

Nous ne parviendrons pas à comprendre la nature de la différence primordiale entre Gentil et Juif si nous essayons de la traiter simplement comme une différence de dogmes et de philosophies acceptés. Une religion, dans son essence formulée, est rarement la vraie religion, la pratique et la croyance. Des croyances qui, dans leur essence formulée, sont étrangères à un peuple

peuvent être acceptées par ce peuple. Mais la vraie nature du peuple s'affirme. La forme et le dogme de la religion sont conservés ; mais la structure, les institutions, les véritables réactions qui font que la religion est en dehors de ses livres sacrés – voilà les indices de sa force et de sa signification réelle.

Il existe une chose telle que la conversion des opinions d'un homme ; il n'existe rien de tel (en dehors du champ d'une psychothérapie longue et laborieuse dans des cas individuels) que la conversion de la nature d'un homme. Cela est hors de portée de l'effort conscient, certainement hors de portée du missionnaire. Changez les opinions d'un homme et sa nature apprendra bientôt à s'exprimer à travers le nouveau moyen. Je fais ici précéder mes observations sur la différence entre juif et gentil, car j'anticipe l'allusion banale à la similitude de nos croyances, à l'identité de source et à l'origine du fondateur de votre religion. Le christianisme (la réalité, non le credo) n'est pas une variante du judaïsme, quelles que soient les intentions du Christ ou de ses chroniqueurs. Votre nature est aujourd'hui la même qu'avant l'avènement du christianisme. Dans le cadre d'une autre croyance, vos instincts auraient tissé un dessin semblable. Et si elle n'est pas religieuse, cette différence ne peut certainement pas être de la nature d'une philosophie ou d'une conception du monde.

Il est vrai que la nature d'un homme dicte sa philosophie et sa conception du monde, tout comme elle dicte sa religion. Mais nous devons aussi nous rappeler que notre logique est presque toujours en désaccord avec notre nature : la nature d'un homme ne s'exprime qu'indirectement – elle ne se trouve jamais dans la valeur nominale de ses affirmations. Certes, nous différons en religion et en philosophie – mais seulement si nous considérons la religion et la philosophie non comme des affirmations mais comme la pratique, ou l'art de vivre, présentés en leur nom. Même si vous

et nous devions être d'accord sur tous les principes fondamentaux, comme nous l'avons déclaré ouvertement, même si nous devions convenir qu'il n'y a qu'un seul Dieu, que la guerre est un mal, que la paix universelle est le plus désirable des idéaux humains, nous devions néanmoins rester fondamentalement différents. Le langage de notre expression extérieure est le même, mais le langage de notre signification intérieure est différent. Vous appelez cette ligne, dans cette partie du spectre, rouge ; nous aussi. Mais qui ne saura jamais que la sensation « rouge » en vous est la sensation « rouge » en nous ?

La vie est fluide et les dogmes sont fixes : et la vie, essayant de s'accommoder des dogmes, ne rompt pas facilement avec eux, mais les dote d'une plasticité presque infinie. Sous les mêmes dogmes, un homme en tuera un autre ou mourra plutôt que de lever la main pour tuer. Une génération signifie une chose dans un dogme : une autre génération signifie une autre chose. Et à la fin, même l'élasticité du dogme ne résistera pas à la tension : une vague soudaine d'émotion vient renforcer le ressentiment accumulé : il y a une révolution et une nouvelle religion est fondée ; de nouveaux dogmes sont acceptés. Peut-être ne répondent-elles pas au besoin, peut-être n'expriment-elles qu'une mode passagère, peut-être ne sont-elles pas plus proches que les anciens dogmes d'une réconciliation entre la philosophie et l'instinct. Mais elles peuvent prendre racine. Et le processus recommence.

L'instinct dure pendant des siècles glaciaires ; les religions évoluent avec les civilisations. Distinguons donc une religion en tant que dogme de la même religion en tant qu'art ou mode de vie pratiqué. Nous pouvons comparer religion à religion : c'est légitime et fructueux. Mais comparons ainsi dogme à dogme, pratique à pratique : et même lorsque nous traitons du dogme,

prenons soin de distinguer le dogme tel qu'il est proclamé et le dogme tel qu'il est transmué par les émotions.

Et certainement entre les dogmes de vos religions et les nôtres, il n'y a guère de différence – car nous vous avons donné les dogmes. Il est absurde d'affirmer que la seule différence entre vous et nous est que vous croyez que le Messie est déjà venu, tandis que nous croyons qu'il est encore à venir ; ou que vous croyez (même en théorie) à la doctrine du pardon alors que nous croyons à la doctrine du talion. Même en théorie, cette différence est insignifiante face à l'immense masse de l'inspiration commune.

La différence entre nous est abyssale : ce n'est pas un désaccord sur un fait historique ou sur un commandement que ni l'un ni l'autre n'observe. Dans certains de ces désaccords dogmatiques, nous pouvons trouver la clé de nos différences : elles ne constituent pas la différence. Quelques-unes d'entre elles (celles qui n'ont pas été étendues pour s'adapter à vos instincts mais les expriment volontiers) ont été causées par la différence entre nous. Elles ne l'ont pas causée.

Cette différence primordiale, que j'ai ressentie de plus en plus vivement à mesure que j'ai goûté de plus en plus à la vie, à votre vie et à la nôtre, est une différence dans la somme totale de nos émotions respectives sous l'effet du monde extérieur ; c'est une différence dans la qualité ou le ton essentiel de notre être mental et spirituel.

La vie est pour vous une chose, pour nous une autre. Et c'est en vertu de ces deux qualités essentielles que nous répondons aux besoins et aux impulsions qui nous sont communs à tous les deux. Pour vous, la vie est un jeu et une aventure courageuse, et toutes les entreprises de la vie participent de l'esprit d'aventure. Pour nous, la vie est un devoir sérieux et sobre, orienté vers une tâche définie et incontournable. Vos relations avec les dieux et les

hommes naissent de la joie et du rythme de la camaraderie ou de l'inimitié temporaire de l'esprit. Notre relation avec Dieu et les hommes est dictée par une sombre soumission à quelque principe éternel. Votre mode de vie, vos valeurs morales et vos codes sont les règles d'un jeu, qui n'en sont pas moins sévères ou exigeantes, mais qui ne sont pas inspirées par un sens de finalité fondamentale. Notre mode de vie, notre morale et notre code ne se réfèrent pas à des règles temporaires qui régissent un passe-temps temporaire et trivial : ils sont inspirés par une croyance (une croyance vraie, une croyance qui va au-delà de l'affirmation jusqu'à la réaction instinctive) dans la qualité éternelle de l'effort humain. Pour vous, la morale est « la chose juste », pour nous, la morale est « juste ». Pour tous les problèmes changeants des relations humaines qui surgissent avec les circonstances changeantes, vous établissez les règles et les règlements du guerrier, du sportif, du gentilhomme ; nous soumettons tous les problèmes sérieusement à la loi éternelle.

Pour vous, certains actes sont « indignes » du type idéal pertinent, qu'il s'agisse d'un chevalier ou d'un « brave garçon ». Nous n'avons pas de tels systèmes de référence changeants, seulement un commandement. Et tous vos attributs moraux ne sont que des variantes des règles de Queensberry. Honneur, loyauté, pureté, ce sont des ensembles de règles. Les meilleurs d'entre vous ne s'en écarteront pas : vous mourrez pour les défendre, comme les vaillants gentilshommes que vous êtes. Mais vous ne tolérerez pas la question de savoir si votre système d'honneur est fondé sur le droit, si la loyauté a un rapport avec l'intelligence, si la pureté a un rapport avec l'état d'esprit. L'honneur ne signifie qu'une chose : faire ce qui est honorable, que ce soit l'honneur en duel, l'honneur entre voleurs, l'honneur des femmes ; la loyauté signifie la qualité d'être loyal indépendamment du bien ou du mal ; La pureté signifie la chasteté du corps ou le refus du désir – en tant que telle ; elle est liée au jeu, non à Dieu.

Pour nous, ces distinctions n'existent pas, car nous sommes sérieux dans nos intentions. Nous n'accepterons pas vos règles parce que nous ne les comprenons pas. Le bien et le mal sont la seule distinction que notre nature nous permet d'apprécier. Nous sommes intrigués par vos ponctuations, vos distinctions pittoresques, votre « comme il faut » de gentleman. Nous sommes stupéfaits lorsque vous vous battez pour elles ; nous sommes frappés de mutisme lorsque vous mourez pour elles – une chanson sur vos lèvres.

Non pas que nous ne sachions pas mourir pour une cause. Mais nous devons mourir pour une cause sérieuse, pour une raison, pour le bien, pour Dieu. Pas pour un slogan sans signification, pour un symbole pour lui-même, pour une règle pour elle-même. Nous mourrons pour le bien – pas pour « la bonne chose ».

Cette différence de comportement et de réaction provient de quelque chose de bien plus sérieux et significatif qu'une différence de croyances : elle provient d'une différence dans notre équipement biologique. Il ne s'agit pas de l'infériorité de l'un ou de l'autre. C'est une différence dans la façon de prendre la vie qui ne peut être discutée. Vous avez votre mode de vie, nous le nôtre. Dans votre système de vie, nous sommes essentiellement sans « honneur ». Dans notre système de vie, vous êtes essentiellement sans moralité. Dans votre système de vie, nous devons toujours paraître sans grâce ; à nos yeux, vous devez toujours paraître sans Dieu.

Vu d'au-delà de nous deux, il n'y a ni bien ni mal. Voilà votre civilisation occidentale. Si votre sens de l'impermanence des choses, de la sportivité essentielle de tout effort, du caractère ludique et ludique de la vie, s'est épanoui dans des événements et des lois comme ceux que j'ai vus autour de moi, cela ne peut, d'un point de vue extérieur (ni le vôtre ni le nôtre) être classé comme

bien ou mal. Des guerres pour Helen et pour l'oreille de Jenkins ; des duels pour l'honneur et pour les dettes de jeu, la mort pour un drapeau, des loyautés, des gestes galants, un monde centré sur le sport et la guerre, avec un système de vertus qui leur est lié ; Un art qui ne naît pas de Dieu mais de la joie et de la souffrance de l'homme libre, un monde de jeu qui prend la mort elle-même comme partie du jeu, à aborder avec autant d'insouciance et de plaisir que n'importe quel autre hasard, des villes et des États et de puissantes entreprises construites sur le même élan de sentiment et d'énergie que porte une équipe de football – et dans la même idéologie – voilà l'efflorescence du monde occidental. Il a une beauté magnifique, évanescente. C'est un défi vaillant à l'obscurité de l'univers, un cri de guerrier dans le vide effrayant – une chose futile pour nous, belle et enfantine. Malgré toutes ses incohérences et ses échecs en elle-même, elle a un charme et un rythme qui nous sont inconnus.

Nous n'aurions jamais pu construire un monde comme le vôtre. Nous luttons, souffrons et mourons, tout en travaillant et en créant, non pas dans le sport et non selon les règles du sport, mais dans le sentiment et la croyance que nous faisons partie d'un processus éternel. Nous ne pouvons pas avoir un art tel que le vôtre, une beauté lyrique libre et insouciante, des chansons et des épopées. Notre sens de la beauté naît de notre immersion dans l'univers, d'un désir sombre de voir la justice rendue au nom de Dieu. La morale elle-même, nous la prenons simplement et au sérieux : nous n'avons rien de vos règles arbitraires, de vos fioritures raffinées et de vos galanteries disciplinées : nous ne connaissons que le bien et le mal : tout le reste nous semble une insignifiance puérile. Quand Dieu parle en nous, quand sa volonté irrésistible nous pousse à nous exprimer, nous sommes grands : autrement, nous sommes futiles. Avec vous, il ne peut être question de futilité. Nous appartenons à l'Unique Dieu maître : vous

appartenez à la république des dieux enjoués. Ce sont deux modes de vie, l'un totalement étranger à l'autre. Chacun a sa place dans le monde, mais ils ne peuvent s'épanouir sur le même sol, ils ne peuvent rester en contact sans antagonisme. Bien que pour la vie elle-même, chaque façon de faire soit une expression parfaite, ils sont ennemis les uns pour les autres.

2. Le Sport

La chose la plus étonnante de votre vie, la plus en contraste avec la nôtre, c'est le sport. Je ne veux pas parler simplement de votre penchant pour l'exercice physique, de votre exubérance physique, mais de l'institutionnalisation psychologique et sociale du sport, de son organisation, de son rôle prédominant comme moyen d'expression de vos énergies spirituelles.

Je n'entrerai pas dans l'histoire des sports parmi vous, en la comparant à leur absence dans nos annales et nos émotions. Mais il y a sûrement quelque chose d'extraordinairement significatif dans la prédominance des sports dans votre première haute civilisation, dans leur caractère religieux et dans leur emprise sur l'affection et l'attention des masses. Si l'importance écrasante de cette manifestation de la vie a été ignorée, c'est essentiellement à cause de la pompe des historiens, qui se soucient de la dignité et de l'« érudition » plus que de la vérité, et qui, manquant souvent de perspicacité, de perspicacité, de cynisme, de ruse, de vulgarité, d'affection et de vivacité, bref, de mondanité, pour comprendre ce qui se passe autour d'eux dans les journaux, la politique et les mouvements, pensent néanmoins pouvoir comprendre l'histoire, qu'ils semblent considérer non pas comme les actes d'hier des gens

qui les entourent aujourd'hui, mais comme un système détaché et particulier, inaccessible à l'intelligence ordinaire et inculte.

Je n'ai pas besoin de me référer à l'histoire ancienne. Quand je lis des comptes rendus « sérieux » de l'histoire de notre époque et que je vois dans quelle conspiration apparente de stupidité nos historiens ignorent la manifestation la plus puissante de la vie moderne – le sport, le football, le base-ball – et se concentrent presque exclusivement sur des trivialités comme la politique, que personne ne prend au sérieux, je suis rempli d'étonnement et de désespoir. De tels hommes ne peuvent pas écrire la véritable histoire. Mais il existe quelques documents, et si peu que les historiens « sérieux » y aient prêté attention, nous devons sentir que la principale passion libre, c'est-à-dire, vous les Gentils, la principale passion qui n'est pas inévitablement suscitée par la lutte pour l'existence, la principale passion spirituelle, était le sport : voyez la célébration religieuse élaborée des événements sportifs fondée sur des compétitions athlétiques ; voyez l'adulation, l'amour qui était déversé sur les prodiges athlétiques ; voyez le dévouement des talents les plus élevés, les plus inspirés, à leur glorification ; voyez les passions de masse énormes enrôlées dans les événements sportifs à Athènes, à Rome, à Byzance et ailleurs.

Mais à cet égard, comme à bien d'autres égards, l'histoire est de loin moins importante que le contact avec la vie. Je n'ai pas besoin d'étudier l'histoire ou de lire des livres pour savoir ce que le sport signifie pour vous. Il me suffit de ressentir les émotions qui m'entourent, de lire vos journaux, de regarder les records de vos universités. L'émotion libre la plus certaine, la plus constante, la plus soutenue et la plus intense de votre vie est le sport.

Et quand ici en Amérique (comme ailleurs aussi) certains de vos professeurs et éducateurs déplorent et condamnent la prépondérance du sport dans les écoles, ils ne comprennent pas

votre esprit. Votre esprit est le sport : vos jeunes gens en particulier, qui ne sont pas encore absorbés par la lutte pour l'existence et dont les émotions sont donc pour la plupart libres, doivent trouver dans le sport, dans les jeux, dans les compétitions, l'expression la plus satisfaisante de leurs instincts.

Pour la plupart, bien sûr, les professeurs et le public, malgré les plaisanteries occasionnelles à leurs dépens et aux dépens de l'institution, sympathisent avec l'attitude des jeunes et l'encouragent non seulement par leur intérêt énergique pour le sport organisé à l'extérieur, mais par l'attention passionnée avec laquelle ils suivent les records sportifs des collèges.

C'est un lieu commun que les résultats scolaires des universités soient à la fois inintelligibles et sans intérêt pour la vaste masse des diplômés, et que le travail universitaire ne peut en aucune façon rivaliser avec les résultats sportifs pour capter le cœur et l'intérêt de ces derniers et du grand public. Et même ceux qui peuvent comprendre le contenu de la réussite scolaire sont aussi plus puissamment attirés vers la réussite sportive. Je ne suis pas du tout d'accord avec les quelques critiques de vos universités qui voient dans cet état de fait le déclin de l'esprit du pays et de ses éducateurs. Cet état de fait n'est pas une décadence, mais l'épanouissement complet et vigoureux de votre esprit. C'est votre mode de vie. L'affirmation de la majorité de vos éducateurs selon laquelle l'instinct moral s'exerce sur les terrains de football et de base-ball, dans la boxe, l'aviron, la lutte et d'autres compétitions, est vraie, est peut-être plus vraie que la plupart d'entre eux ne le pensent. Votre moralité idéale est une moralité sportive.

La discipline intense du jeu, l'esprit de fair-play, les qualités d'endurance, de bonne humeur, de sérieux conventionnel dans l'effort, de loyauté, de lutte sans malice ni amertume, de volonté d'oublier comme dans un sport – tout cela se manifeste dans sa

plus pure et plus pure austérité dans les sports universitaires bien organisés et étroitement réglementés. Et c'est sur les expériences et les leçons que ces sports impliquent que repose inévitablement toute votre vie spirituelle.

Il est donc injuste de traiter cet aspect de votre vie avec désinvolture : vous-mêmes ne parvenez souvent pas à reconnaître (sauf par instinct inavoué) à quel point il est profondément enraciné dans votre vie. En l'ayant séparé de l'hommage explicite et organisé que vous rendez aux valeurs spirituelles (dans l'Église, c'est-à-dire), vous vous êtes divisés. D'où la faiblesse relative de vos églises organisées, qui sont fondées sur une conception erronée. Le sport est pour vous une affaire spirituelle sérieuse. C'est la symbolisation appropriée, le rituel parfait, où vos forces spirituelles, en s'exprimant, trouvent aussi exercice et subsistance. Ceux qui, avant l'avènement du christianisme, associaient intimement le sport à votre vie religieuse avaient l'esprit plus clair. Aujourd'hui, vous pratiquez à grande échelle l'hypocrisie troublée des convertis malheureux qui ont été convaincus en raison d'une nouvelle religion, mais dont les instincts sains et appropriés les poussent à rendre un hommage subreptice à des dieux plus anciens. Si le sport retrouvait sa juste place dans votre institution spirituelle reconnue, l'Église des Gentils, vous seriez plus heureux, plus propres, plus forts.

Car, une fois admise la prémisse que la vie elle-même n'est qu'une joyeuse aventure, un combat, un passage d'armes, vous ne pouvez mieux faire que de symboliser cette prémisse dans vos compétitions sportives, dans les olympiades, dans le culte local célébré sur la place du village et dans les salles et académies d'athlétisme des villes. La rigueur des règles (ou des rites sacrés) qui accompagnaient l'association ouverte du sport avec la religion témoigne de la profonde contrainte intérieure qui rend les deux

identiques. En effet, même lorsque la religion et le sport ont été séparés, le mauvais esprit sportif (tricher, lâcheté, trahison, faute, etc.) suscite plus de haine morale que la transgression d'une injonction morale qui n'a aucun caractère sportif. Vous ne pouvez donc pas faire mieux, de votre point de vue, que d'inculquer à vos jeunes un amour et une admiration profonds pour le bon esprit sportif et de les encourager à participer à des sports régis par des règles strictes. Éduqués avec suffisamment de cohérence, ils emporteront dans leur vie d'adulte un sens toujours immanent du bien et du mal selon vos idées. Et il n'y a pas de meilleure formation que celle qui est associée à vos institutions éducatives les plus puissantes.

Il est vrai que le système, même vu de son propre point de vue, a ses maux potentiels. L'esprit de parti peut devenir si vif qu'il contrecarre le but de l'institution sportive. Le désir de gagner ou d'être du côté des vainqueurs peut devenir si amer qu'il prend le pas sur le sens moral ; et les combats entre champions (comme autrefois entre les chefs d'armées opposées) peuvent en fait décourager la participation individuelle. Mais tout système, s'il est vivant, est sujet à ce danger. Et même du côté du mal, vous pouvez tirer le bien. Si des millions de personnes regardent avec un intérêt haletant le combat des champions, ce combat, mené selon les règles sportives les plus vraies, devient une grande influence, et de bons athlètes, dignes de ce nom, peuvent devenir les professeurs de la nation.

Et encore, considérée en elle-même, la morale sportive a une discipline aussi sévère (si ce n'est, de notre point de vue, une quelconque sincérité spirituelle) que la morale divine. Il est aussi difficile et aussi exigeant d'être un gentleman que d'être bon. À bien des égards, bien sûr, les deux concepts se chevauchent, bien qu'ils soient centrés différemment. Tous deux exigent de la

retenue, la considération des règles. Tous deux sont un progrès sur l'anarchie morale.

En caractérisant ainsi vos concepts éthiques, j'ai déjà indiqué la différence essentielle qui les sépare des nôtres. Il n'y a aucune trace de morale sportive dans notre mode de vie, dans nos problèmes de relations humaines. Notre moralité ne peut être symbolisée par une reproduction miniature. Nous n'avons pas de représentation ludique de la vie. Nos jeunes, comme nos adultes, sont immédiatement renvoyés à la première source, à la parole de Dieu, à la parole du prophète ou du maître parlant au nom de Dieu. Ou, pour séculariser cette affirmation, nos jeunes, comme nos adultes, sont imprégnés d'un sentiment d'absolu dans leurs relations morales. Nos vertus manquent de l'éclat et du charme des lices : nos maux ne sont pas atténués par des hypocrisies bien intentionnées et délicieuses.

Le meurtre (sauf en cas de légitime défense) est un meurtre, qu'il soit commis en duel, avec toutes ses règles de gentleman, ou dans une rage effrénée. Lorsque nous sommes face à face avec un adversaire et que l'un doit tuer l'autre, nous procédons de la manière la plus efficace : nous ne pouvons pas comprendre l'idée que des règles de conduite régissent le meurtre. Nous ne pouvons pas comprendre un homme qui, en attaquant un autre, insiste pour que l'autre, en cas de légitime défense, ne frappe qu'au-dessus de la ceinture. Ce personnage étrange, le gentleman cambrioleur, le galant et séduisant desperado, qui revient avec une fréquence si significative dans votre belle littérature populaire, est peut-être celui qui me fait le mieux comprendre. L'idée d'un « gentleman cambrioleur » est totalement impossible au Juif : il n'y a que vous, les Gentils, avec votre idéalisation des qualités sportives, qui puissiez ainsi unir dans un héros universellement populaire, l'immoralité et la *Rittersittlichkeit* (morale chevaleresque).

Il est probable, bien sûr, que la majorité de vos Robin des Bois et de vos Claude Duvals n'étaient que de vulgaires voyous, dépourvus même de chevalerie : mais leur importance ne réside pas dans ce qu'ils étaient, mais dans ce que vous en faites dans le culte. La persistance de ces types est évidente aujourd'hui plus que jamais, alors que l'imagination populaire est charmée et que la jeunesse est tentée par les « Raffles » et les « Lupins » du monde des livres. À aucun moment nous, les Juifs, n'avons sympathisé avec ce type. Nous sommes insensibles à l'attrait de la « correction » et de la grâce comme substituts de notre moralité. Chevaleresque ou non, courtois ou non, sportif ou le contraire dans notre vie réelle ne signifie rien. Nous nous demandons seulement : est-ce bien ou mal ?

Car les règles que vous introduisez dans la vie à partir du terrain de sport n'ont aucun rapport avec la valeur morale ultime de vos actes et ne servent qu'à vous donner la satisfaction morale d'avoir obéi à telle ou telle règle tout en faisant exactement ce que vous voulez faire. Ainsi, aussi adulte et intelligent que vous soyez, vous régissez la chasse aux animaux avec les règlements les plus curieux et les plus sérieux. Vous ne devez pas tirer sur un pigeon ou un lapin dans le cadre d'un sport à moins que tel ou tel règlement ne soit respecté – c'est « antisportif ». Vous faites un grand scandale moral à propos de ces règlements. Mais, au nom de Dieu, qu'est-ce que cela a à voir avec le bien ou le mal de tuer des animaux sans défense pour le sport ?

Vous avez tenté d'introduire dans les affaires, dont vous avez fait la traduction brutale en termes sociaux modernes du vieux chaos où l'on tue et l'on se fait tuer, une galanterie inefficace qui vous donnera de nouveau l'impression de « jouer le jeu » tout en laissant libre cours à vos pires instincts. Je veux dire que, outre les nécessités de la loi, vous essayez d'introduire dans le domaine des

affaires le curieux pointillisme du maître d'armes – politesses et prétentions, slogans et mots de passe, qui n'atténuent qu'en apparence la sauvagerie primitive de la lutte. « Service », « bien du public », « une affaire honnête » – tous les mots d'ordre des écoles de publicité qui donnent un parfum de convivialité enjouée à un monde essentiellement impitoyable – ce n'est pas un mensonge intentionnel, ce n'est pas une hypocrisie délibérée. Vous croyez que l'hommage à ces formes constitue une morale. C'est bel et bien une morale – d'une certaine manière.

Nous, pour notre part, ne reconnaissons aucun système particulier qui sépare les affaires du reste de la vie. On est aussi honnête dans les affaires que dans toute autre chose. Pour nous, les affaires n'ont pas d'idéalisme spécialisé, ni d'étiquette de cour, ni de code d'honneur particulier. Nous sommes honnêtes et sincères ou nous ne le sommes pas : cela n'a rien à voir avec notre participation à « ce jeu » ou à « ce jeu-là », comme commerçant, tailleur ou banquier. Et comme nous ne pouvons, en raison de notre nature, vous suivre dans ces caracoles et ces détours enjoués, mais aller droit au but, en faisant appel au bon sens et à l'honnêteté ou à la malhonnêteté de l'occasion, vous êtes obligé de nous considérer (comme beaucoup d'entre vous le font) comme manquant d'« étiquette », c'est-à-dire de moralité.

Une division similaire dans d'autres opinions essentielles illustre la différence fondamentale entre nous. Votre attitude envers le combat (duels, guerres) et toutes les vertus qui s'y rattachent est une attitude qui nous répugne. Pour vous, le courage est une fin en soi, à glorifier, à vénérer, car il confère une moralité à un acte.

Pour nous, le courage n'est qu'un moyen pour parvenir à une fin. Votre courage est donc combatif, le nôtre passif, le vôtre offensif, le nôtre défensif. L'héroïsme joue un grand rôle dans votre idéalisme, aucun dans le nôtre. Se battre n'est jamais une

affaire glorieuse pour nous. C'est une sale affaire : nous le faisons quand il le faut (et je suppose qu'il n'y a pas grand-chose à choisir entre vous et nous en matière de courage), mais nous ne pouvons pas prétendre que cette sale nécessité soit une haute vertu. « *Dulce et decorum est pro patria mori* » (Il est doux et honorable de mourir pour sa patrie) n'est pas un sentiment juif : il n'est pas doux de mourir pour quoi que ce soit, mais si nous devons mourir pour cela, nous le ferons.

Nous ne glorifions pas non plus le guerrier en tant que guerrier, malgré nos défections individuelles occasionnelles à ce point de vue. Si mon frère devient fou et m'attaque, et que je doive le tuer pour me défendre, comment pourrais-je être heureux ? C'est une affaire cruelle et misérable que d'en finir avec vous, vous les Gentils, le plus tôt possible, d'être oubliés le plus tôt possible.

Telle est essentiellement l'attitude juive envers la guerre et les guerriers. Je ne trouve pas dans la Bible de plaisir dans la guerre et les guerriers. Notre exultation dans la victoire n'était pas la glorification du guerrier, mais seulement une joie féroce d'avoir survécu. Nous avons combattu avec acharnement, avec vengeance, afin de tuer : et notre Dieu était un Dieu de guerre. Mais quoi qu'il en soit, je sais avec une certitude absolue, en ce qui nous concerne tels que nous sommes aujourd'hui, que le Juif conscient, le Juif imprégné de la vie juive, méprise le combattant en tant que tel, abhorre la guerre : et bien qu'il puisse mourir pour sa foi aussi bien que n'importe qui d'autre, refuse de faire du combat un joyeux rituel.

Car lorsque vous, les Gentils, affirmez que vous abhorrez la guerre, vous vous trompez. La guerre est le plus sublime des sports et par conséquent le plus profondément vénéré. Pleurez-vous quand vous devez combattre ? Une nation est-elle plongée dans l'obscurité lorsqu'une déclaration de guerre arrive ?

Cherchez-vous dans votre cœur avec soin, avec cruauté, pour découvrir si vous n'êtes pas vous-mêmes responsables de cette chose monstrueuse ? Le sport vous fait-il frémir de terreur – « Peut-être sommes-nous coupables » ? Réclamez-vous des comptes-rendus des longues complications qui ont conduit à cette horreur ? Allez-vous à votre tâche de défense ou d'attaque avec amertume, tristesse et amertume ? Non, vous déployez vos plus belles bannières, vous jouez de la musique joyeuse, votre sang coule rapidement, joyeusement, vos joues s'illuminent et vos yeux scintillent. Une glorieuse augmentation de force marque l'abandon ou l'acceptation de la promesse. D'un bout à l'autre du pays, la nouvelle retentit et chaque homme et chaque femme de courage – chaque homme et chaque femme « au sang rouge » a envie d'y mettre la main.

Permettez-moi de dire clairement que je ne pense pas que vous soyez tous des héros combattants. Je ne doute pas que des millions d'entre vous, dans tous les pays, aient fait la guerre à contrecœur. Mais cela ne contredit pas mes affirmations. Cela signifie seulement que des millions d'entre vous ne sont pas capables de vivre selon l'idéal moral que vous chérissez. Mais même le plus grand lâche, même le conscrit le plus réticent, joue, dans ses émotions, avec les aventures et les triomphes de la guerre. Je parle, tout au long de ce livre, des idéaux auxquels vous aspirez et desquels vous tirez votre inspiration morale. Et il est certain que la guerre elle-même, indépendamment de tous les objectifs et de toutes les justifications, est pour vous une nécessité primordiale : et une déclaration de guerre est le signal tant attendu de la libération, accueilli avec une joie extravagante et hystérique. Ce n'est pas l'amour de la patrie qui provoque ce flot de bonheur, c'est le combat, la gloire du sport, le jeu, la magnificence de la plus grande de toutes les compétitions.

De plus, ceux d'entre vous qui ont déclaré ouvertement et franchement que la guerre est la poursuite naturelle des nobles et des rois avaient l'esprit plus clair. Les plus grands et les plus passionnés d'entre vous, les plus exaltés, devaient se consacrer avant tous à votre mode de vie. Inversement, les plus vils d'entre vous étaient considérés comme indignes d'être admis dans la splendide compagnie des guerriers.

Le marmiton ne doit pas oser aspirer à la distinction combative. Aujourd'hui, comme autrefois, vous n'avez que du mépris (révélé dans sa véritable intensité) pour le vrai pacifiste. Votre nature est aujourd'hui ce qu'elle était il y a mille ans. « Dans la sombre obstination du travailleur britannique survit encore la rage tacite du Berserker scandinave. » Et tous ces efforts pour endiguer et étouffer l'exutoire le plus extrême et le plus cher de votre instinct naturel sont vains, futiles et insensés.

Mais à la guerre, comme dans tous les autres jeux de la vie, vous satisfaites votre moralité au moyen de points de vue étonnants. Tuer ainsi vous laisse propre ; tuer autrement est indécent. Dans quelques-uns de ces beaux points de la conduite de la guerre et des duels, il peut y avoir une véritable signification morale. Mais il nous étonne que dans l'exercice de ces points de vue vous trouviez assez de droiture pour apaiser complètement votre conscience.

Si vous vous préoccupiez vraiment du bien et du mal au lieu de la « bonne chose » sportive, de l'honneur, quel flot d'horreur, de pitié et de prostration suivrait chacune de vos guerres ! Avec quelle hâte frénétique vous courriez vers la consolation les uns des autres ; avec quels tremblements de terreur morale !

Vous, les Gentils, vous examineriez sans cesse la folie catastrophique dont vous venez de sortir. Dieu miséricordieux ! Vous venez de tuer dix mille, cent mille hommes, pères et fils :

dans la rage rouge du combat, vous les avez éventrés, étouffés, noyés, arrachés membre par membre, aveuglés. Un million de parents, d'enfants, d'amis aimants se sont réveillés en sueur dans la nuit, d'une vision terrible des derniers désespoirs, d'agonies contractées et hurlantes. Et maintenant, quand tout est fini, vous courez dans vos églises, et les yeux ruisselants, vous vous jetez aux pieds du prêtre et de l'autel, terrifiés à l'idée que le meurtre que vous avez commis aurait pu être évité, à l'idée qu'au moins une partie de la culpabilité repose sur votre tête ?

Car assurément, si la plus légère tache de culpabilité, la plus infime tache, un grain, une tache presque invisible, un oubli, une impatience momentanée, un orgueil, une négligence, ne vous laissent pas tout à fait, tout à fait, tout à fait irréprochables, vous avez besoin de toute la compassion divine, de tout le pardon infini de Dieu.

Mais vos guerres n'ont jamais cessé, depuis que l'histoire les a écrites, qu'avec les mêmes éclats d'orgueil et d'insolence qui les ont commencées. N'a-t-on jamais changé un *Te Deum* en cri de *mea culpa* ? N'a-t-on jamais inscrit une guerre dans un livre d'histoire sinon comme une aventure glorieuse, glorieuse dans la victoire, glorieuse dans le désastre ? Et même si, après cent ans, un historien ose çà et là ternir les archives immaculées de vos projets d'un seul doute plausible, y a-t-il jamais eu un réveil de culpabilité mille fois aussi fort que le réveil de fierté et de bonheur qui accompagne le rappel des exploits d'une guerre, si lointaine soit-elle ?

Vous venez de traverser la plus sauvage et la plus universelle de toutes les guerres. Cherchez bien dans vos souvenirs et dans votre presse. Où étaient l'humilité feutrée, la crainte, l'étonnement frémissant qui auraient dû s'abattre sur le monde lorsque l'armistice fut déclaré ? N'avez-vous pas immédiatement envoyé

des émissaires pour marchander et troquer, pour accuser et dénoncer ? Et surtout, pour préserver votre dignité nationale, ô vous les Gentils ! Quelle dignité, je vous prie ?

Que restait-il de dignité à un seul d'entre vous ? Que restait-il de décence à ceux qui avaient pris part aux festivités furieuses et blasphématoires de ces cinq années ?

Vous détestez la guerre ? C'est une absurdité, vous l'aimez. Si, dans la fatigue passagère qui suit un effort épuisant, vous vous arrêtez un moment pour réfléchir, vous n'osez pas penser aux causes profondes et aux maux, de peur de rendre la guerre impossible. Vous bricolez quelques règlements, lois sur le gaz, règles sur les *Flammenwerfer*, navires armés et non armés, et autres trivialités aussi futiles. Vous vous traitez mutuellement de « mauvais joueurs » – et un jour plus tard, vous êtes prêts, si l'occasion se présente, à vous lancer à nouveau dans cette entreprise exaltante.

Pourtant, je dis que malgré tout cela, vous ne pouvez jamais être coupable à vos propres yeux, pas un seul d'entre vous. La dénonciation ne peut venir que de quelqu'un qui ne partage pas votre moralité. Votre conscience ne peut être marquée au fer rouge, car vous n'avez commis aucun mal. La guerre est le point culminant de votre vie, l'expression vraie et triomphante de vos instincts. Et donc, quelle que soit l'église et la religion qui prêchent dans les intervalles entre les combats réels, vous vous souvenez de toutes vos guerres avec une fierté mélancolique et nostalgique comme des plus grands événements de votre existence.

La splendeur de la guerre, dans la préparation, dans l'action et dans le souvenir, dans le rythme de l'entraînement des armées, dans l'excitation frénétique de la bataille, dans la commémoration glorieuse des monuments, des chants et des tapisseries, est la fleur de votre civilisation, matérielle et spirituelle. En rien ne vous êtes

aussi efficaces qu'à la guerre, en rien ne vous êtes aussi fidèles à vous-mêmes. Tendues au maximum dans ce jeu terrible, vos splendides facultés trouvent un exercice complet et véhément. Et quiconque, à l'ombre de Dieu, vous réprimande et vous décourage, est votre éternel ennemi.

Je ne peux pas entreprendre, tout en développant ce thème, de répondre à toutes les objections qui me viennent même à l'esprit. En partie, bien sûr, certaines de ces objections sont sans réponse et ne sont, à mon avis, que surpassées par des contre-objections. En partie, ce sont des objections futiles. Mais en abordant certaines d'entre elles, je peux rendre mon point de vue plus clair.

Je me rappellerai que partout où la guerre a été déclarée, nous, les Juifs, avons répondu aussi facilement et aussi vivement que vous, les Gentils. Les statistiques (qui sont tout à fait fiables dans ce genre de questions empiriques) le confirment. Mais je ne crois pas que nous l'ayons fait pour des motifs qui ressemblent aux vôtres. De nombreuses raisons nous ont poussés à le faire. Nous sommes partout, dans une large mesure, des étrangers.

Un sentiment d'infériorité en termes de statut nous pousse à des sacrifices extrêmes pour justifier nos revendications d'égalité. Plus encore : nous, les Juifs, on nous rappelle si fréquemment et si vigoureusement, dans tous les pays constitutionnellement gouvernés et libéraux, que nous devrions être reconnaissants de la permission de vivre là-bas, que nous développons une gratitude qui est non seulement disproportionnée mais parfois grotesque. Nos enfants, à l'école et ailleurs, apprennent année après année à comparer leur liberté et leur égalité des chances actuelles avec l'oppression et l'amertume qui étaient le lot de leurs parents ailleurs. Souvent, le contraste, tel qu'il est peint dans leur imagination, ne correspond pas à la réalité. Quoi qu'il en soit, ces rappels incessants et véhéments produisent leur effet. L'enfant en

vient presque à croire que c'est pour le bien particulier des étrangers opprimés que l'Amérique est devenue un « pays libre » et, au lieu d'accepter les formes de gouvernement américaines avec pondération, avec le degré approprié d'appréciation et de critique, il développe une hystérie réprimée de gratitude. Ce n'est pas un sentiment sain et naturel. On ne devrait pas faire ressentir de telles choses aux enfants.

Et s'il s'agit de contribuer à la liberté, nous, les Juifs, avons fait autant pour l'affranchissement de l'homme que n'importe quel autre peuple. Mais le Juif, l'opprimé par excellence, commence à considérer la liberté de l'Amérique comme une faveur personnelle. Il n'est donc pas étonnant que les Juifs se précipitent pour se battre pour l'Amérique. Malgré la contradiction des chiffres, il existe encore une forte impression à l'étranger que les Juifs « ont failli à leur devoir », qu'ils étaient des « fainéants ». Ce sentiment naît d'une appréciation instinctive de cette différence entre nous. Nous, les Juifs, n'aimons pas nous battre.

De plus, parce que vous aimez vous battre, vous êtes beaucoup plus habiles que nous à cacher une réticence occasionnelle à vous battre. En fait, il est évident que plus vous avez peur de prendre part au combat, plus vous le glorifiez et l'idéalisez : tandis que le Juif qui a peur ajoute une aversion réelle et manifeste à sa lâcheté. Mais à part cela, nous ne devons pas oublier qu'avec les écoles du monde occidental ouvertes à nos enfants, votre vision des choses s'impose progressivement à notre psychologie étrangère. Je décris ailleurs dans ce livre les succès réels et apparents de vos efforts. Mais permettez-moi de noter ici que l'enfant juif dans vos écoles est amené à sentir que ne pas aimer se battre est un signe d'infériorité complète. Déterminé à devenir votre égal, il essaie, souvent avec succès, de devenir guerrier dans son attitude. Mais c'est un succès artificiel. Il fait par

un sens impérieux du devoir ce que vous faites par instinct. Il combat en s'y forçant. Il n'a pas votre don naturel ni votre inclination pour cela. Bien sûr, on me dira, en établissant cette distinction entre d'autres, qu'il est « dangereux de généraliser ». Il est curieux avec quelle finalité ce lieu commun est censé écraser le généralisateur. Supposons qu'il soit vrai qu'il soit dangereux de généraliser : beaucoup de choses nécessaires ne sont-elles pas dangereuses, comme avoir des enfants et extraire du charbon ? Une vérité n'en est pas moins une vérité parce qu'elle est une vérité dangereuse, c'est-à-dire ouverte à des abus faciles. Néanmoins, les vérités les plus sérieuses ne peuvent être énoncées que comme des généralités.

Et cette vérité la plus sérieuse est parmi elles, ce contraste d'attitude envers la guerre entre juifs et gentils. Et tant que ce contraste existera, il sera plus fort que la volonté, plus fort que la raison. Tant que nous serons aux pôles opposés, nous devrons faire des efforts continus et acharnés pour nous entendre.

3. Les Dieux

C'est l'essence de notre différence : nous sommes sérieux, vous ne l'êtes pas. La nuance française du mot se rapproche de mon sens : vous n'êtes pas sérieux. Non pas par intention, mais par constitution. Ce manque de sérieux, qui s'exprime ainsi dans votre éthique et gouverne le caractère de vos relations mutuelles, doit aussi gouverner votre religion, vos relations symbolisées avec l'univers. Et j'ai toujours ressenti, en contemplant vos expériences et vos déclarations religieuses, la même aliénation à leur égard qu'à l'égard de votre moralité. Votre sentiment pour la divinité participe de l'enjouement imaginatif et lyrique qui est votre nature essentielle, et quelle que soit la croyance formelle dans laquelle

vos sentiments sont enveloppés, leur vraie nature ne peut être cachée.

Vous, les Gentils, êtes essentiellement des polythéistes et dans une certaine mesure des adorateurs d'idoles. Nous, les Juifs, sommes essentiellement monothéistes. Je dirais cela même si l'on ne savait pas que nous sommes depuis des siècles mis à l'écart par notre monothéisme obstiné. Je le dirais sur la base de mes observations des mondes que j'ai connus. Le monothéisme est une croyance désespérée et écrasante. Il ne peut être l'expression que des natures les plus sérieuses. C'est une croyance fondamentale qui engloutit l'individu et la masse dans une mer insondable d'unité. Dans le monothéisme, il n'y a plus de place pour les fiertés et les distinctions individuelles, plus de place pour l'affirmation joyeuse. Le monothéisme signifie l'absolutisme infini, le triomphe écrasant de l'Un, l'annihilation écrasante des Uns. Pour la nature sérieuse, il est inconcevable que ce monde soit à la merci changeante de forces opposées et incontrôlées ; que des dieux de puissance et de but divers se moquent de nous et d'eux-mêmes. Mais pour la nature sportive, l'unité effroyable de toute vie et de toute puissance, la prédestination sinistre et éternelle de tout effort sont, quand elles sont accessibles, une pensée intolérable. Nous, les Juifs, sommes incapables de polythéisme.

Vous, les Gentils, êtes incapables de monothéisme. Même si vous avez essayé d'accepter le monothéisme dans les termes les plus explicites, aussi sincèrement que possible, vous ne parvenez toujours pas à le faire vôtre. Si la vie ici-bas est un sport et une épopée héroïque, les origines de la vie doivent être les mêmes. Que les exceptions parmi vous proclament ce qu'elles veulent : je sais que les croyances de vos masses, telles que je les ai entendues exposées en chaire et dans les foyers, telles que je les ai lues dans les livres et dans les périodiques, sont des croyances polythéistes.

Des trois en un, le trois est souligné, l'un est la concession réticente au dogme. Car là où règne l'esprit gentil, heureux et imaginatif, il ne peut y avoir de prostration complète et inconditionnelle de l'individu. Cette complète décadence de soi, qui se révèle dans nos prières devant Dieu, dans nos sentiments envers lui, est une expérience que vous êtes trop fiers pour partager. La plupart de nos prières sont des répétitions impuissantes de notre impuissance, des balbutiements d'enfant accablé, dominé par la contemplation de l'Unité suprême. Vous ne pouvez pas prier ainsi : à aucun moment, même en présence des dieux, vous ne perdez votre sang-froid, votre dignité. Vous aussi, vous priez, mais vos prières, comparées aux nôtres, sont des demandes. Vos offres de service au Christ Dieu sont les offres d'un vassal à un supérieur puissant. Nos prières aussi demandent quelque chose, mais nos demandes sont enveloppées dans un abaissement, une humilité qui vous révolteraient.

C'est pourquoi, au cours de ces nombreux siècles de christianisme, vous n'avez jamais prononcé de paroles semblables à celles des prophètes, de Job et de David. Vos inspirations viennent d'autres sources, et non de la source unique. Vos dieux sont essentiellement des dieux du monde, et non de l'univers. L'aspect universel de la divinité, ses attributs d'infinité et d'éternité, sa toute-puissance, tout cela ne trouve que votre reconnaissance formelle ; mais émotionnellement, vous n'êtes pas aptes à leur donner la véritable reconnaissance d'un abaissement complet et presque incohérent. Ce langage est étranger à votre esprit – la terreur de l'infini ne peut vous toucher, l'éternel vous le connaissez pour ainsi dire par des symboles et des formules – mais non par une expérience horrifiée. Vos professions d'humilité sont comme de fiers coups de trompette, et tous vos abaissements de royauté, vos cérémonies funéraires à la mode des Habsbourg et vos onctions par les prêtres ne sont que des fioritures artistiques qui

mettent en relief avec grâce la véritable nature militaire de votre caractère. Je ne me souviens même pas d'avoir rencontré les exceptions qui doivent exister parmi vous : je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu un gentil prier avec cet abandon, cette abjection, cette plénitude d'hommage (comme il doit vous sembler) qui caractérise notre prière. Seuls ceux qui (comme nous) sont brisés sous le fardeau de la réalisation de l'infini peuvent prier ainsi ; seuls ceux qui, dans les rêves et dans les extases éveillées et, surtout, dans l'instinct, ont été touchés par la rage de la Puissance Indéniable peuvent exprimer une adoration telle que la nôtre.

Nos anthropomorphismes mêmes reflètent la différence de notre esprit. Avec notre Dieu personnifié, nous tenons un discours tel que vous ne le feriez jamais. Lorsque nous traduisons l'étendue infinie en puissance individuelle infinie, nous faisons apparaître l'image d'un Être, chargé d'une intensité d'existence – une concentration de vie et de force que vous êtes incapables d'appréhender, étant trop libres d'esprit pour attribuer à une force extérieure une tyrannie aussi débridée et aussi inaccessible. Vos dieux aussi sont des jouets, des puissances supérieures dans le jeu tumultueux de la vie. Toutes vos mythologies étaient des récits d'aventures – car vos dieux eux-mêmes ne sont pas sérieux. Et les plus fascinantes sont les histoires de ces dieux que vous avez façonnés lorsque votre première floraison brillante en Grèce a surgi de votre sol turbulent. Qui aurait pu concevoir la mythologie de la Grèce comme un produit du peuple juif ? Cette grâce, ce charme ensoleillé, cette audace, cette querelle – des dieux comme ceux-là auraient-ils pu naître de nous ? Le vide de la vie, de l'espace et du temps a fait surgir de votre imagination libre et bondissante une multitude d'êtres que vous avez représentés avec une infinie beauté dans la pierre. Un dieu pour le ciel, un pour les entrailles de la terre, un pour la mer, et des dieux pour la musique et la tragédie,

des dieux pour le commerce et pour les voyages – n'était-ce pas un jeu charmant, un jeu d'enfants ?

Peut-on dire qu'il s'agissait là d'une tentative sérieuse et désespérée de devenir, conceptuellement, un avec l'esprit universel de la vie ? Comparez avec cela nos premiers tâtonnements, notre première expression maladroite de l'esprit universel qui cherchait à s'exprimer en nous. Même en tant que chef tribal absolu, notre Dieu était Un, était maître, un Dieu sérieux. Et de cette unité divine que nous ressentions même dans nos limitations primitives, naquit enfin ce concept qui toucha d'une extase éternelle les lèvres de nos prophètes et jeta sur la vie de tout le peuple, pour toujours, l'ombre de l'omniprésence et de l'omnipotence. Même lorsque notre Dieu était un Dieu jaloux, sa jalousie était absolue : il ne tolérait aucun hommage autre que celui de lui, aucune reconnaissance autre que celle de lui. Mais les jalousies de vos dieux n'étaient que des jalousies de jeu. Ils ne recherchaient pas la domination et l'exclusivité universelles, mais seulement la supériorité.

Être *primus inter pares* était l'ambition de vos dieux, chacun dominant dans son propre domaine ; mais notre Dieu recherchait la domination universelle « dans nos cœurs » – une domination telle qu'elle rendait tout autre hommage inconcevable. Vos dieux vous ont donné la beauté, la joie et la guerre. Vous avez aimé vos dieux et vous les avez servis avec une fidélité alternée : vous les avez opposés les uns aux autres, vous avez fait appel à l'un pour l'autre, vous avez comploté avec l'un contre l'autre. Vos dieux étaient des rois et des princes, plus puissants que vous et plus splendides. Mais aucun de vos dieux n'était le Roi des rois dans votre âme. Vos dieux n'ont jamais grandi, ni aucun d'entre eux. Vous n'avez pas grandi pour devenir votre dieu, mais vous êtes toujours restés extérieurs, fiers, guerriers et libres, rendant hommage comme autrefois, mais gardant la domination sur vous-mêmes. Vous, les

nations, vous ne connaissez pas de Dieu qui est TOUT, un Dieu en qui vous êtes, un Dieu qui vous a réduits à la poussière, à l'infinitésimal, en qui vous êtes une écume qui se brise, une bulle sur une mer infinie qui se brise : et elle est née et est partie, pour toujours et à jamais. Ainsi, malgré quelques exceptions, que je reconnais volontiers, la consécration de toute vie, de tout être, à la volonté et à la voie de Dieu vous est étrangère. Vous n'êtes pas naturellement imprégnés de Dieu. Vous le saluez et lui rendez hommage. Vos relations avec vos dieux sont occasionnelles, même si elles sont inévitables : mais vous ne pouvez comparer cela à l'immanence et à l'intimité de la divinité dans la vie juive.

Dieu est une expérience courante dans la vie juive. Il est le miracle tacite et continu de tous nos jours et de toutes nos nuits, de toutes nos pensées et de toutes nos expériences. Nous ne pouvons concevoir une dualité – religion et vie, sacré et profane. Un Juif est Juif en tout, pas seulement dans les prières et à la synagogue. Aux yeux d'un piétiste, un Juif qui ne suit pas les règles et les règlements de la synagogue, qui nie même tout dogme ou tout Dieu n'est pas un non-Juif : c'est un mauvais Juif, un Juif pécheur et rebelle. Dans le monde juif orthodoxe, chaque acte et chaque incident sont des phénomènes juifs reconnus : c'est-à-dire reconnus ouvertement, par la prière. Toute la journée est imprégnée de Dieu ou de judaïté. Notre judaïté n'est pas une croyance, c'est nous-mêmes, notre totalité.

En fait, on peut dire à juste titre que la preuve la plus certaine de votre manque de sérieux en matière de religion est le fait que vos religions ne sont pas nationales, que vous ne vous engagez pas et ne vous consacrez pas, en masse, à la foi. Car quelle valeur Dieu a-t-il pour vous si vous ne lui abandonnez pas, même formellement, tous vos dons et vos facultés, toutes vos compétences et vos émotions ? C'est une étonnante dualité

d'allégeance : on est d'abord Anglais, puis chrétien ! D'abord Américain, puis Baptiste ! Vos loyautés les plus généreuses, vos sacrifices les plus prompts sont inspirés par votre nationalisme. Vos facultés sont nationales : vous affirmez : « C'est typiquement américain », « C'est typiquement britannique », « C'est typiquement français ».

Vous, les Gentils, vous vous séparez d'un coup de Dieu, et vous lui refusez le meilleur de vous-mêmes. Mais chez le Juif, nation et peuple, facultés et culture et Dieu sont tout un. Nous ne disons pas : « Je suis Juif », c'est-à-dire : « Je suis membre de cette nationalité » : le sentiment du Juif, même du Juif libre-penseur comme moi, est qu'être un avec son peuple, c'est être admis par là au pouvoir de jouir de l'infini. Je pourrais dire, de nous-mêmes : « Nous et Dieu avons grandi ensemble. » Avoir construit une grande nation, des millions d'êtres humains – des écoles, des armées, des galeries d'art, des livres, des assemblées législatives, des théâtres, d'immenses journaux – n'est-ce pas là le summum de l'accomplissement national, le meilleur et le plus fort en vous ? – avoir fait cela sans votre Dieu comme idée centrale ! Est-ce là prendre votre religion au sérieux ?

Non : toute nation qui prend sa religion au sérieux est une nation de prêtres. Vous me direz que de telles choses ont existé parmi vous, que vous avez eu des religions nationales, des dieux nationaux. Je n'y crois pas : je n'en ai certainement vu aucune preuve dans aucun des documents qui ont été portés à ma connaissance. Car il faut distinguer entre un dieu protecteur ou tutélaire et un dieu national. Le premier est un pouvoir spécialement assigné. Le second est le reflet complet du peuple, un dieu qui est né avec le peuple, qui est sa raison d'être, sans lequel le peuple n'aurait pas eu d'existence nationale. Vous avez eu des dieux protecteurs ou appropriés : nous avons un Dieu national.

Dans le cœur de tout Juif pieux, Dieu est un Juif. Votre Dieu est-il un Anglais ou un Américain ? Il n'y a pas de réelle contradiction entre cet anthropomorphisme avoué et mon affirmation selon laquelle nous, les Juifs, seuls comprenons et ressentons l'universalité de Dieu.

Dans l'anthropomorphisme, nous symbolisons simplement Dieu : nous réduisons l'infini, temporairement, à des proportions tangibles : nous le rendons accessible à la référence quotidienne. Car ni nous ni vous ne pouvons mener la vie ordinaire sur le plan de l'abstraction constante. Ce n'est pas à cause de votre anthropomorphisme que j'accuse vos sentiments religieux d'être triviaux. C'est à cause de la manière dont vous faites votre anthropomorphisme, c'est à cause de ce que votre anthropomorphisme produit. Et ainsi, par réaction naturelle, nous sommes d'autant plus personnels dans notre anthropomorphisme que dans notre abstraction nous sommes vraiment abstraits. Parce que nous seuls sommes consacrés à l'infini, notre Dieu, lorsqu'il est anthropomorphisé, est notre propre Dieu. Je pourrais dire qu'il n'y a pas de Juif qui ne croît pas en Dieu. Les Juifs libres-penseurs, les Juifs agnostiques ou athées comme moi, ne l'anthropomorphisent tout simplement pas. Dans ses émotions religieuses, le Juif athée est aussi différent du gentil athée que le Juif confessant du gentil-chrétien confessant. Car si les dieux sont l'explication rationalisée des émotions religieuses, ils diffèrent dans l'acceptation et le déni, même si ces émotions diffèrent. Et bien sûr, par émotions « religieuses », nous n'entendons qu'un aspect de toutes les émotions.

Vos émotions, vos réactions dans la vie diffèrent fondamentalement des nôtres, je ne saurais dire pourquoi. Mais de même que vous êtes plus libres, plus sportifs et plus variés en matière de morale, vos dieux sont nombreux, variés et virils. Et

notre monothéisme sombre et impitoyable, intolérant dans l'abstraction et dans la personnification, est l'éternel ennemi de vos dieux.

4. Utopie

Les rêves des hommes concernant les derniers jours sont un indice commun de leurs idéaux de vie, car personne ne pensera à l'avenir autrement que comme au sien. Ces rêves, comme leur proche parent, le rêve nocturne, sont extraordinairement difficiles à interpréter, beaucoup plus difficiles que le psychanalyste ne voudrait nous le faire croire. Mais parfois ils sont présentés avec une clarté et une franchise indubitable, par les prophètes. Les fonctions du prophète en tant que voyant et prévoyant ont été confondues pour cette raison. Le vrai prophète voit dans les désirs ultimes de son groupe, désirs qui peuvent même aller à l'encontre des désirs du jour. Ces aspirations ultimes se déplacent vers un avenir lointain, au-delà de la portée des complications et des compromis temporels : et celui qui dévoile les aspirations les plus intimes d'un homme gagne la crédibilité d'avoir prévu la véritable finalité de la vie.

J'ai choisi la République de Platon et nos propres prophètes hébreux comme base de contraste entre vos rêves des derniers jours et les nôtres, entre vos aspirations à la perfection et les nôtres. J'ai choisi Platon parce que de tous les voyants qui ont surgi parmi vous, il est le plus universellement accepté, et de toutes les utopies, vos penseurs se réfèrent le plus fréquemment à lui : c'est-à-dire qu'il est le plus proche de vos désirs. Par conséquent, en parlant de lui, je parle de vous.

J’ai utilisé l’expression « de tous les voyants qui ont surgi parmi vous » parce qu’il est vrai que vous mentionnez encore plus souvent les prophètes hébreux que Platon. Mais il est d’une signification singulière et finale que dès que vous développez une intelligence libre et que vous désirez l’exprimer, vous vous détournez de nos prophètes pour vous tourner vers les vôtres. La majeure partie de votre discussion intelligente sur la vie et la fin de la vie se concentre autour des philosophes libres ou des voyants – et parmi eux, vous avez fait de Platon le premier. L’analyse de la vie idéale de Platon se rapproche encore le plus intimement de vos rêves.

En examinant la vraie nature de la moralité, Platon élabore son idéal d’un État parfait et, avec la licence d’un rêve donnant libre cours à son imagination, il déploie pas à pas sa fameuse République. Aucune considération de pragmatisme ou de faisabilité n’est venue arrêter la course de sa fantaisie. La République est pour lui la vie telle qu’elle devrait être et telle qu’il voudrait la voir : l’apothéose de l’aspiration humaine.

Comparez cela aux visions de ses presque contemporains, les prophètes juifs, et vous trouverez dans ce contraste la clé de notre différence essentielle.

La République de Platon est une institution, organisée avec une infinie ingéniosité et consacrée aux délices du corps et de l’esprit. Elle tire son inspiration de la pure joie de vivre de l’homme idéal en parfaite santé physique et psychique. Vous chercheriez en vain cette contrainte extérieure d’une utopie divine que les Hébreux appelaient inspiration. Il n’y a pas de passion sombre qui pousse à la création, pas d’exigences intolérantes impossibles à satisfaire. Ce n’est pas Dieu qui crée l’homme à sa manière : c’est l’homme qui crée Dieu, ou les dieux, à sa manière : des dieux qui sont sociables et compréhensibles.

Il vous présente un joli et intriguant petit modèle (« une ville pas trop grande pour perdre les caractéristiques d'une ville ») qui, séparée de l'humanité universelle, intouchable par la faim universelle, limite le bien suprême à la possession d'un groupe confortablement isolé. C'est une ville pour la poursuite d'une vie heureuse et artistique ; les harmonies et les symétries doivent être soigneusement préservées, la satisfaction du corps et de l'esprit recherchée avec sagesse et habileté. Bien plus, dans ce produit humain suprême, il y aura même – étonnamment trivialité – un censeur !

Il y a une richesse d'ingéniosité consacrée à ces questions : comment les enfants seront-ils initiés à l'art de la guerre ? Comment traiter les lâches et les héros ? Que dire du pillage des morts et de la perpétuation des faits de guerre dans des monuments ? « N'est-il pas de la plus haute importance que l'œuvre de la guerre soit bien faite ? Ou est-il si facile que n'importe qui puisse y réussir et être en même temps agriculteur, cordonnier, ouvrier ou tout autre métier, bien qu'il n'y ait personne au monde qui puisse devenir un bon joueur de drisse ou de dés en se mettant simplement à ce jeu dans les moments libres, au lieu d'en faire son étude spéciale depuis l'enfance ? Et suffira-t-il à un homme de simplement manier un bouclier ou toute autre arme et instrument de guerre pour être immédiatement compétent pour bien jouer son rôle le jour même dans un engagement de troupes lourdes ou dans tout autre service militaire ? . . . »

« N'est-il pas de la plus haute importance que l'œuvre de la guerre soit bien faite ? »

C'est une vision de la perfection humaine, car il ne vient jamais à l'esprit de Platon que la perfection de l'humanité exclut la possibilité de la guerre.

Et en parlant de Dieu, il dit : « Certes, Dieu est bon en réalité, et c'est ainsi qu'il doit être représenté ». Mais que pouvons-nous faire de son bien ultime ? Son bien n'est-il pas simplement « une bonne chose » – comme le bien est pour vous « la bonne chose » ? Et que pouvons-nous faire de son Dieu quand, après avoir parlé de la bonté et de la dignité de Dieu, il en vient à parler des dieux et de la façon dont les poètes doivent être traduits en justice pour ne pas les traiter avec respect en les faisant rire ou en les représentant dans des occupations et des postures indignes !

Il a raison de dire : « L'enquête que nous entreprenons n'est pas triviale, mais exige une vue perçante. » Il ne dit pas qu'elle exige l'aide de Dieu, ou un cœur aimant, ou une soif de justice. Mais la question de Dieu est une question triviale, car, comme le dit quelqu'un dans ce livre : « On ne peut ni échapper ni se soustraire aux dieux. Mais s'ils n'existent pas ou ne se préoccupent pas des affaires des hommes, pourquoi devrions-nous nous préoccuper d'échapper à leur observation ? »

Ce scepticisme gracieux, qui frappe la note d'ouverture du livre, donne le ton à tout le thème. « Qu'est-ce que la justice ? » Quoi, en effet ? Est-ce qu'un homme qui aime la vraie justice (pas le jeu) ne pose jamais cette question ? Quelqu'un peut-il vraiment croire que l'analyse la plus subtile et la plus habile de la justice aidera à créer l'amour de la justice, le désir de la justice ?

Une vision de la perfection de l'humanité et des enfants entraînés à la guerre ! Comparez cela avec ceci : « En ce jour-là, il y aura une route d'Égypte en Assyrie, et l'Assyrien viendra en Égypte, et l'Égyptien en Assyrie, et les Égyptiens serviront avec les Assyriens. En ce jour-là, Israël sera le troisième avec l'Égypte et l'Assyrie, et sera une bénédiction au milieu du pays. L'Éternel des armées les bénira, en disant : Béni soit l'Égypte, mon peuple, et l'Assyrie, ouvrage de mes mains, et Israël, mon héritage. » Ou

avec le passage le plus connu : « Et il arrivera, dans la suite des temps, que la montagne de la maison de l'Éternel sera fondée sur le sommet des montagnes, et s'élèvera par-dessus les collines, et toutes les nations y afflueront. Et des peuples nombreux viendront et diront : Venez, montons à la montagne de l'Éternel, à la maison du Dieu de Jacob, afin qu'il nous enseigne ses voies, et que nous marchions dans ses sentiers… Il jugera les nations, il réprimandera de nombreux peuples. De leurs épées, ils forgeront des socs de charrue, et de leurs lances des serpes : une nation ne lèvera plus l'épée contre une autre, et on n'apprendra plus la guerre. »

Une vision de la perfection de l'humanité, avec des censeurs et des dieux soigneusement préparés ! — la limite de son imagination. Mais ceci ! — « Et la terre sera remplie de la connaissance de Dieu comme le fond de la mer par les eaux. » Et ceci ! — « Et il arrivera après cela que je répandrai mon esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront ; vos vieillards auront des songes, vos jeunes gens des visions. Et aussi sur les serviteurs et sur les servantes, en ces jours-là, je répandrai mon esprit. »

Et parce que son monde n'est pas le monde de Dieu, mais le monde de ses dieux créés par lui-même, il doit s'asseoir et discuter avec anxiété : « Qu'est-ce que la justice ? » Mais celui qui aime vraiment la justice ne pose pas de questions ; il s'écrie plutôt : « Recherchez le bien et non le mal, afin que vous viviez, et ainsi l'Éternel, le Dieu des armées, sera avec vous, comme vous l'avez dit. Haïssez le mal et aimez le bien, et établissez le jugement à la porte. » Et : « Que le jugement coule comme l'eau et la justice comme un torrent puissant. » Et quand, déconcerté par l'insuffisance de ses critères humains, votre philosophe renvoie la justice à l'« impératif catégorique », il trahit la trivialité de votre monde. Qu'est-ce que cet « impératif catégorique », ce compromis

et cette confession impuissante ? Quel homme le reconnaît et s'y soumet ? Cette phrase elle-même est sa propre négation, car celui qui renvoie l'humanité à un « impératif catégorique » n'est lui-même ni catégorique ni impératif. Mais même les sourds entendront et trembleront lorsque le Prophète tonnera : « Ainsi parle le Seigneur. » Voilà l'impératif catégorique !

Pour moi, conscient d'être juif et de ce que signifie être juif, il est impossible d'écrire sur ce contraste sans parti pris, comme si ce livre n'était qu'un exercice intellectuel. Parce que je suis juif, je regarde avec une aversion ultime le monde qui trouve son expression suprême et idéale dans la République de Platon. Et bien que je puisse répéter qu'il n'est pas question de bien ou de mal dans ces deux mondes, le vôtre et le nôtre, je ne peux m'empêcher de ressentir profondément et avec véhémence que notre monde est la voie et la vie. Pourtant, je voudrais rendre hommage aux rêves d'un Platon. J'ai au moins touché votre monde d'assez près pour avoir saisi un peu de la beauté de sa liberté. Il existe une légende juive qui raconte que lorsque Dieu apporta la Loi, sa Loi, aux enfants d'Israël rassemblés au pied du Sinaï, après l'avoir proposée à tous les autres peuples, pour la voir rejetée, il ne leur laissa pas le choix, mais dit : Ou vous prenez ma Loi, ou je soulèverai cette montagne et vous écraserai sous elle. Je n'attache aucune signification psychologique à cette fable (la pratique d'interpréter les fables psychologiquement est, en règle générale, malhonnête), mais je la cite comme une illustration pratique. Nous ne sommes pas libres de choisir et de rejeter, de jouer, de construire, d'affiner. Nous sommes un peuple dévoué et asservi, prédestiné à une relation immuable. La liberté en général n'était pas et n'est pas un idéal juif. Le service, l'amour, la consécration, ce sont des idéaux pour nous. La liberté ne signifie rien pour nous : la liberté de faire quoi ? Pourtant, par bribes, je comprends le charme de votre vie et je me perds parfois dans la fascination de votre rêve platonicien.

Un monde tel qu'il le préfigure, un monde de soleil, d'exercice, de chant, de fantaisie : un monde de corps gracieux et élastiques, d'esprits vifs et fulgurants, de conflits et d'efforts, de guerres, de héros et de monuments, une vie qui tourne et s'élance dans des formations splendides, se réjouissant sous des cieux libres et charmants : une vie sans rumination ni tristesse, sans le fardeau intolérable de cette immanence sans relâche.

L'homme et ses efforts, son amour et ses angoisses sont des fins en soi, à exploiter pour eux-mêmes : les allées et venues des hommes, des nations et des dieux sont sans signification ultime, une danse d'atomes, une extase passagère sans pensée pour l'au-delà sinistre. C'est beau – mais pas pour nous ! Pendant que cette danse continue, pendant que les nations et les dieux entrent dans le jeu et le quittent, nous continuons à travers le temps, une apparition presque, un rappel effrayant de l'infini. Vos rêves de perfection ne font qu'un avec votre vie présente – le transitoire devient permanent : les cieux seront bleus pour toujours, votre danse ne finira jamais. Vos corps seront toujours forts, votre esprit vif, vos batailles glorieuses : le jeu atteindra sa limite de plaisir ! Mais pour nous, ce n'est pas une apothéose : ce n'est pas une vision. Pour nous, la fin est l'unité extatique, l'identification de l'homme avec Dieu. Votre idéal est la jeunesse éternelle, le nôtre s'élève vers un apogée immuable de perfection adulte.

Vous voudriez jouer éternellement avec vos dieux : nous retournerons à Dieu, à l'univers. Votre après-midi est ensoleillé, avec les combattants oscillant éternellement dans une lutte joyeuse. Le nôtre est un monde entier, avec l'esprit de Dieu répandu à travers toutes choses. Votre idéal est la République de Platon : le nôtre est le royaume de Dieu.

5. La Loyauté

Chaque fois qu'un hommage amical a été rendu à la nature éthique supérieure du Juif, il a toujours été fait apparaître que le Juif obéit aux lois d'une morale commune plus strictement que le Gentil. Les Juifs et les amis des Juifs ont voulu faire apparaître que, si nous différons de vous sur le plan éthique, c'est en ce que nous sommes plus sacrificiels, plus généreux, plus loyaux, plus honnêtes, etc. Je ne désire pas le faire apparaître ainsi, et dans les pages précédentes j'ai essayé d'éviter toute implication de ce genre. Dans notre système, nous n'avons pas besoin de nous comporter mieux ou moins bien que vous dans le vôtre. - Nous pouvons transgresser aussi souvent que vous, peut-être plus souvent, je ne saurais le dire : c'est sur la nature des systèmes que je fonde ma distinction. Nous nions votre système même, vous le nôtre.

Ainsi, par hasard, nous devons vous paraître immoraux, à vous tous. C'est pourquoi même le type le plus bas des Gentils méprise le Juif ; le type le plus bas des Juifs, le Gentil. Car il est bon de se rappeler que les criminels ne nient pas un système d'éthique : ils le transgressent seulement. Pour le criminel, le renverseur d'un système de morale est une créature horrible, comme (comme je l'ai déjà laissé entendre) pour le lâche, le pacifiste est particulièrement odieux. Cela doit provenir du fait que pour le criminel professionnel, il est essentiel que l'humanité soit morale : sinon, son existence même en tant que criminel serait impossible. En fait, il a plus de raisons que quiconque de cultiver le sens de la moralité chez l'humanité, car plus il est exceptionnel, mieux son métier est avantageux.

Ainsi, son plus grand ennemi n’est pas le policier (car le policier maintient l’ordre social qui est sa proie), mais l’anarchiste moral. Et comme le Juif est un anarchiste moral pour l’ordre de

conduite des Gentils, le criminel Gentil qui est entré en contact avec les Juifs sera le plus apte à haïr les Juifs. C'est pour cette raison, je pense, que la criminalité est si étroitement liée à l'antisémitisme. Je trouve dans l'attitude du public envers la censure littéraire et théâtrale l'illustration la plus claire de cette distinction entre la violation de la loi et le déni de la loi.

Une pièce qui est « indécente » peut l'être pour l'une des deux raisons suivantes : soit elle traite du sexe dans le cadre de la morale, soit elle nie la validité de cette morale. Dans le premier cas (qui concerne la plupart des pièces à succès), nous n'avons aucune attaque contre les notions courantes de ce qui est bien et mal dans les relations sexuelles. Nous avons, en fait, une acceptation complète des principes courants de la morale sexuelle. Mais cette acceptation en principe s'accompagne d'une généreuse négation dans la pratique ; les pièces de ce genre couvrent d'innombrables manquements à la morale avec un clin d'œil entendu, un appel tolérant à la faiblesse humaine. Il est ridicule de nier que le désir de titiller et de provoquer l'appétit sexuel, et d'encourager secrètement sa satisfaction immodérée, gouverne ces pièces ; mais ce n'est pas du tout un principe. Il s'agit d'une violation de la loi, non d'une négation de celle-ci. C'est pourquoi de telles pièces (sauf lorsqu'elles deviennent trop évidentes dans leur but et deviennent ainsi une attaque ouverte en masse) sont tolérées par la censure et encouragées par le public.

Mais la pièce qui a peu d'attrait sexuel mais nie sérieusement la validité de la morale sexuelle acceptée est traitée rapidement et sévèrement, et parmi ceux qui la condamnent le plus vigoureusement se trouvent ceux qui fréquentent assidûment le premier type de pièce. Je ne vois rien d'incongru à cela, rien même d'illogique. Le premier type de jeu est peut-être la soupape de sécurité de la nature humaine : il nous dispense de notre inévitable

licence, sans laquelle la morale deviendrait une contrainte insupportable. Mais le second type de jeu détruit complètement la morale.

Pour le système juridique, l'amoraliste est plus dangereux que le criminel. La danseuse nue est moins dangereuse que la vérité nue. Un tel danger – un danger non seulement de malversation, mais de négation essentielle – c'est le Juif dans votre morale. Et contre le Juif, il y a une Union sacrée de toutes les classes et de toutes les conditions d'hommes, le prince, l'ouvrier, le professeur, le saint, le voleur, la prostituée, le soldat, le marchand. Il ne semble pas y avoir un seul pays dont l'histoire n'ait été antisémite à un moment ou à un autre. Il n'y a pas de pays aujourd'hui dont le Juif puisse dire : « Dans ce pays, l'antisémitisme ne triomphera jamais. »

Votre aversion pour nous trouve des expressions inégales, elle se laisse parfois bercer par des élans généreux, mais c'est une qualité inhérente à la nature des choses, et il ne me semble pas concevable qu'elle disparaisse tant qu'il y aura des Juifs et des Gentils. Car votre système de moralité n'est pas moins nécessaire pour vous que le nôtre pour nous. Et l'incompatibilité des deux systèmes n'est pas passive. Vous pourriez dire : « Eh bien, vivons côte à côte et tolérons-nous. Nous n'attaquerons pas votre moralité, ni vous la nôtre. » Mais le malheur est que les deux ne sont pas simplement différents. Ils s'opposent dans une inimitié mortelle, quoique tacite. Nul ne peut accepter les deux, ou, en acceptant l'un, faire autrement que mépriser l'autre.

Aucun attribut ou vertu ne montre plus clairement notre inimitié mutuelle que celle de la loyauté, qui, parmi tous les attributs contribuant à votre moralité, est peut-être le plus cher, le plus véhémentement défendu. Il m'est impossible d'adopter, en écrivant ce qui précède, une attitude purement analytique ; mais je

crois que les préférences et les aversions que j'exprime ici serviront au moins à faire comprendre la différence irréconciliable entre la morale juive et la morale des Gentils. L'abstraction, la loyauté, n'est pas liée au bien et au mal. La loyauté est prêchée nue, comme une vertu en soi. Il est convenable et juste d'être loyal. Agir par loyauté – loyauté envers un homme, envers un groupe, envers une idée – est en soi une sorte de justification. Développer une loyauté est en soi louable. Pour le Juif, la loyauté nue est une chose incompréhensible, déroutante. Que les hommes soient appelés à garder une quantité de cette vertu à portée de main, à l'appliquer, sur instruction, à telle ou telle relation, n'est pas seulement irrationnel pour nous : c'est au-delà de la compréhension de notre intelligence.

Nous pouvons comprendre l'amour né d'une relation naturelle. Mais la qualité de l'amour diffère essentiellement de la qualité de la loyauté. La loyauté est exigée comme une qualité indépendante, comme une chose en soi ; elle se cultive (l'amour ne peut pas être « cultivé ») ; elle est stimulée et forcée. On ne vous demande pas essentiellement d'aimer, mais d'être fidèle. Très souvent, en effet, on vous demande la loyauté là où une demande d'amour serait trop manifestement ridicule. Car l'application de la loyauté vous semble aussi convenable dans le cas d'une association de vendeurs de chaussures que dans le cas du pays lui-même. On attend, dans votre monde, qu'une mère soit fidèle à son pays, à sa province, à sa ville, à son quartier, à son collège, à son club, à ses associations d'affaires, à sa fraternité, à tout groupe dans lequel les événements peuvent l'entraîner.

Dans le premier exemple, le pays, la distinction entre amour et loyauté est étonnamment claire. L'amour du pays est une qualité spirituelle profonde : il peut aller de pair avec une moralité dangereuse et exaltée. Mais la loyauté dit simplement : « Mon pays

doit triompher dans toutes ses entreprises, qu'elles soient bonnes ou mauvaises » – ou plutôt : « Mon pays n'a pas tort ». Et dans la loyauté envers le roi, la classe ou l'Église, la même distinction ou substitution s'observe.

La loyauté est un code de conduite rigide – pas une émotion. Mais la véritable nature de la loyauté ne se voit que dans son application à des relations beaucoup plus fortuites que celles de la patrie, de l'Église ou de la classe. Dans ces relations, la loyauté se révèle clairement comme une réglementation fictive et artificielle, sans fondement dans une conviction morale.

Prenons le cas d'un jeune homme qui doit choisir une université. Il peut avoir des préférences, mais il n'y a aucune association contraignante qui l'identifie à une institution particulière. Le choix est finalement décidé par une influence tout à fait insignifiante : il va dans n'importe quelle université comme il aurait pu aller dans n'importe quelle autre. Mais une fois qu'il y est, la loyauté exige qu'il considère cette université comme la meilleure du pays – peut-être pas en particulier, car les détails sont parfois trop tangibles – mais dans son ensemble, et il ne peut pas la considérer comme la meilleure du pays. Le meilleur, le plus raffiné, le plus noble. Il doit penser de ce collège, et surtout en parler avec enthousiasme, passion et dévouement ; il doit défendre son nom contre toutes les calomnies, sans en examiner les fondements : s'il s'arrête même pour considérer la plausibilité de ces calomnies avant de les dénoncer, la qualité de sa loyauté est déjà médiocre. La réputation scolaire de son collège peut être moins que médiocre ; son personnel peut ne pas compter un seul élève de marque ; ses anciens élèves peuvent être une bande indistincte d'échecs obscurs ; le pire de tout, ses équipes de football et de base-ball peuvent être la risée de la localité. Mais son collège est le meilleur et le plus noble du pays et du monde : le

trait étonnant de tout cela est que non seulement ses camarades de classe s'attendent à ce qu'il le dise et semblent le croire, mais que tout le monde en dehors du collège, convaincu de son inutilité, attend aussi cela de lui et le considère plutôt comme un goujat s'il acquiesce à ce qui peut leur sembler manifestement vrai.

Cette obligation de loyauté doit poursuivre l'homme jusqu'à la fin de sa vie. Quarante ans après avoir quitté l'université, il sera considéré avec suspicion comme un moins que parfait s'il découvre que son *Alma Mater* était et est une institution extrêmement inférieure et « sans intérêt » : « C'est peut-être tout cela, vous savez, mais un homme doit être loyal envers son université. »

Ce qui est vrai de la loyauté envers l'université est vrai des autres loyautés. Un homme qui s'engage dans l'armée et est affecté à un régiment doit être loyal envers son régiment – ce qui signifie qu'il doit sembler perdre la faculté de discernement et de critique dès qu'il envisage le régiment auquel il a été affecté par accident. S'il devient plus tard membre d'une fraternité, d'une association commerciale, d'un club de poker, il doit être loyal. Il doit être loyal même en général, sans organisation à laquelle être loyal. Il doit être loyal envers l'industrie papetière, envers les nettoyeurs et les teinturiers, envers les entreprises de transport. Et s'il descend dans une usine pour gagner, à la sueur de son front et au prix d'une dure épreuve, un minimum de subsistance, il doit immédiatement être loyal envers ses employeurs.

Mais l'application de la loyauté est parfois poussée à des extrêmes qui ne sont rien moins que grotesques. On trouve sur les voitures de surface des affiches comme celles-ci : « Soyez loyal au Bronx, à Bensonhurst, à Wapping, à Pendleton, à Charlottenburg, au Ring, à la Marshalkowska, à Montmartre… » Je me suis parfois demandé : « Si vous vivez dans le Bronx et êtes loyal à votre

épicier de quartier, combien de temps êtes-vous censé le désirer après avoir déménagé à Brooklyn : et combien de temps pouvez-vous développer avec décence une loyauté envers votre épicier de quartier à Brooklyn ?

Ou êtes-vous censé vous jeter dans vos loyautés d'un coup comme dans une baignoire et vous y immerger sans perdre un instant ? « Et de même, que se passerait-il si vous fréquentiez deux ou trois collèges successifs, ou si vous étiez attachés à plusieurs régiments successifs ? Ou si vous changiez d'entreprise, de fraternité ou de club de poker ? »

Il est clair pour moi que la qualité même de la loyauté et sa place dans votre vie témoignent à nouveau de l'origine sportive de votre moralité. Le succès d'une équipe de football dépend non seulement de l'aptitude physique et de la forme physique de ses membres, mais aussi de leur esprit, de leur esprit de corps. Il doit y avoir une atmosphère pour l'effet sportif : il est aussi important que le physique et doit être cultivé aussi assidûment, aussi soigneusement, aussi habilement qu'artificiellement.

Quelle que soit l'équipe que vous rejoignez, votre loyauté est essentielle à son succès et votre loyauté doit être instantanée et inconditionnelle, ni abrégée par le retard ni atténuée par la réflexion. Votre loyauté n'a rien à voir avec les valeurs morales ultimes. Elle fait partie du jeu – et la vie est pour vous un jeu, sur le terrain de football, à l'université, à l'usine, sur le champ de bataille. Seul le « jeu » peut faire de la loyauté une qualité transportable de ce genre.

Seule la loyauté peut donner naissance au concept de loyauté. Dans notre vie, la vie juive, la loyauté est inconnue. Il n'y a pas d'équivalent pour elle parmi nos attributs. Nous comprenons l'amour, qui est sérieux, profond : qui doit donc être traité avec la

dignité qui lui est due. Mais nous ne comprenons pas la loyauté, qui est triviale, galante, ludique, conventionnelle.

En tant qu'étudiants, nous, les Juifs, sommes accusés de ne pas avoir la bonne attitude envers le collège. Il est parfaitement vrai que nous n'avons pas l'attitude « loyale » – telle que vous l'avez, ou, malgré des efforts occasionnels, au degré où vous l'avez. Nous sommes enclins à considérer le collège comme un institut d'apprentissage : nous y allons pour étudier avec des professeurs compétents.

Qu'est-ce que la loyauté a à voir avec cette organisation ? Nous pouvons développer un amour pour cet endroit : il peut, avec les années, devenir un souvenir aimé, ou non. Mais nous ne pouvons pas attacher une valeur combative immédiate à notre lien avec le collège – une fierté régimentaire instantanée ; nous ne pouvons pas attacher une valeur morale à l'ensemble prescrit d'émotions et de sensations sportives qui sont censées faire partie intégrante de la vie universitaire. Nous sommes incontestablement un esprit étranger dans vos collèges.

Car vos collèges sont les porte-parole les plus cohérents de votre moralité : et cette moralité n'est pas la nôtre. Votre collège est un monde miniature dans lequel vous développez d'abord les instincts sportifs qui doivent vous accompagner dans le monde réel. Nous (à part nos exceptions appropriées) ne voyons le collège que comme un centre d'études et, accessoirement, occasionnellement d'amitiés précieuses. L'idée d'une rivalité avec d'autres collèges, dans laquelle chaque étudiant doit défendre son propre collège, nous semble enfantine. Elle n'est pas du tout pertinente. Elle n'est pas sérieuse. Mais je n'ai évoqué le collège que comme une seule illustration de la prédominance de la vertu de loyauté dans votre conception de la relation humaine appropriée.

Votre société entière est divisée en « équipes » – avec une morale fictive qui lui correspond. Cela n'a pas grand-chose à voir avec l'utilitarisme direct. On pourrait objecter : « Cette morale, comme toute autre, n'est que l'accessoire de la lutte économique ou biologique. Ce que nous appelons « morale » n'est qu'une illusion auxiliaire dans la lutte pour l'existence. Et à cet égard, Gentil et Juif sont pareils. » Mais c'est une vérité sans rapport. Il fut un temps où, parmi vous, Gentils, un homme provoquait courtoisement un autre dans un combat mortel : sans motif réel, sans inimitié, sans passion.

Il en était ainsi : quand aucune excuse ne se présentait pour le combat, vous abandonniez même le prétexte d'une excuse. Ne répondez pas que c'était une phase passagère : car je dis que lorsque des hommes s'entretuent réellement pour le simple plaisir, cela dénote un instinct profond, presque éternel. Cet instinct trouve aujourd'hui son expression dans des relations tout aussi dénuées de morale, des associations et des inimitiés tout aussi dénuées de passion. Vous organisez votre vie de façon à en tirer le maximum de sport. Et, pour le sport, peu importe à quelle équipe vous appartenez : Angleterre ou Amérique, Harvard ou Yale, le Black Watch ou la Old Guard, la Neighborhood Association of Wigan ou les Rotariens de Los Angeles, la Goodrich Rubber Factory ou le Sunlight Soap Garden City, l'Alpha Sigma Mu ou le 95 Club, les Progressive Republicans ou la Decorators' Association, les United Cigarmakers ou les Fascisti.

Il y a du bon divertissement dans tout cela ; c'est excitant, joyeux, sportif. Cela apporte de la vivacité et de la gaieté à la vie. Mais nous, les Juifs, ne sommes pas doués pour cela. De même que nous sommes inaccessibles à l'euphorie insensée de la loyauté universitaire, de même nous sommes déconcertés par les jeux rapides et furieux de votre vie en général. Nous, les Juifs, ne

pouvons pas jouer à ce jeu. Peut-être me répondrez-vous que c'est vous qui, considérant les relations de hasard de la vie comme le tout de l'existence, êtes vraiment sérieux ; que cela prouve qu'un homme est sérieux s'il donne à chaque association passagère toutes ses facultés, toute son émotion. Un tel argument serait une chicane.

Une femme peut s'intéresser de manière absorbante à sa tenue – à l'exclusion de tout le reste : on ne peut guère la qualifier de sérieuse. S'absorber sérieusement dans des trivialités n'est pas du sérieux. Alors vous pourrez me répondre : « Mais toute la vie est une trivialité » – ce qui révélerait clairement la différence entre votre point de vue et le nôtre.

6. La Discipline

L'une des meilleures illustrations pour contraster votre adaptabilité à la discipline et notre manque de discipline se trouve dans la différence entre votre comportement à l'église et notre comportement dans notre propre synagogue non modernisée – la synagogue orthodoxe.

À l'église tout est ordre et décorum, rythme et régime. A la synagogue tout est chaos. À l'église, les dirigeants et les réponses sont soigneusement préparés, soigneusement suivis et observés. C'est propre et net, charmant et exact. Vous vous conduisez bien. Vous faites ce qu'on vous dit – à la messe. Vous créez un esprit de corps dans l'église : il y a une décence suggestive et hypnotisante dans la correction entraînée de votre service. Dans la synagogue, tout est désordre ; nous parlons pendant le service ; nous répondons hors de notre tour ; et quand nous répondons à la messe, l'un commence plus tôt, l'autre termine plus tard ; c'est Babel même ; les gens entrent et sortent ; certains prennent plus de temps

que d'autres pour terminer une certaine prière – et ceux qui lisent plus rapidement bavardent dans l'intervalle ; une partie de la congrégation est debout, une autre partie assise ; certains portent des châles de prière, d'autres non : et les châles de prière ne sont pas tous pareils ; parfois il y a tellement de babillage que la voix du chantre ou du chef ne peut pas être entendue.

L'un d'entre vous à nos services serait étonné : notre propre jeune génération, qui a adopté vos habitudes, est dégoûtée ; et les deux dernières générations ont vu des synagogues réformées dirigées sur vos modèles. Prenant cette illustration (comme on peut le faire à juste titre) de la discipline modèle et de son absence, nous pouvons dire, comme on le dit souvent : « Vous, les Gentils, vous êtes disciplinés ; nous, les Juifs, nous ne le sommes pas. » Et ce n'est pas seulement dans l'église et la synagogue que nous trouvons ce contraste. Il persiste, tout aussi net, dans toutes les branches de la vie organisée. Comparez n'importe quelle institution Gentil avec une institution correspondante non corrompue dans la vie juive et vous le constaterez. Dans vos associations publiques laïques, on retrouve la même décence et la même retenue unifiée ; dans les nôtres, la même irrégularité confuse. Les réunions juives ne commencent jamais à l'heure, ne finissent jamais à l'heure. Dans vos clubs et sociétés, ordre et harmonie ; dans les nôtres, bruit, désordre et gaspillage.

Vos programmes sont observés avec une certaine rigueur ; les nôtres ne sont que des points de départ. Dans vos foyers, calme et systématisation uniforme ; dans les nôtres, affections bruyantes, informe. Et malgré beaucoup d'efforts, nous ne pouvons pas introduire votre exercice rythmique de discipline dans notre vie – et conserver notre individualité. Nous pouvons vous imiter, et à merveille, en produisant un substitut aussi bon que l'original. Mais l'institution n'a plus alors l'esprit juif : c'est une institution gentille

entretenue artificiellement par des juifs, comme nos temples réformés, et dans ceux-ci le Juif apprend peu à peu à se présenter sous un extérieur gentil.

Mais partout où nous sommes juifs sans retenue, nous vous choquons par notre grossièreté. Nous manquons de grâce sociale, de la grâce disciplinée et distinguée de la haute société, ainsi que de la méchanceté mesquine et moins spirituelle de vos classes moyennes. Dans les collèges, dans la rue, dans les voitures de surface, dans les clubs, dans l'armée, nous nous trahissons. En fait, vos manquements à la discipline diffèrent des nôtres par une certaine rébellion consciente qui est en partie un hommage : nos manquements à la discipline sont désinvoltes, inconscients, insolents.

Et poussant cela encore plus loin, nous, les Juifs, le peuple le plus clanique de tous, sommes désespérément désorganisés, nous n'avons jamais atteint une unité relative, pas même sur un seul territoire, et encore moins dans le monde entier. Toutes nos organisations sont petites, mais jamais trop petites pour devenir difficiles à gérer à cause des dissensions et, pire que les dissensions, à cause de leur indiscipline. Pour ceux qui ont connu la relative uniformité de vos organisations politiques, religieuses, sociales, commerciales, nous sommes un peuple laid : et tout effort pour nous imposer ce sens de la forme ne fait qu'accentuer notre informité. Cette distinction entre nous met encore une fois en évidence la différence fondamentale entre nous : votre trivialité et notre sérieux.

Le fait est, bien sûr, qu'en matière de véritable discipline, d'efficacité, nous ne sommes en aucun cas inférieurs à vous. Personne ne songerait à affirmer que notre religion n'est pas plus efficace que la vôtre pour contraindre à l'obéissance ou pour se perpétuer. Le simple fait que nous ayons persisté pendant

quatre-vingts générations à maintenir une identité raciale et spirituelle face à tant de persécutions (et, plus important encore, à tant d'infiltrations de sang) témoigne d'une discipline essentielle d'une rigueur et d'une puissance étonnantes.

Désorganisés comme nous sommes, nous avons survécu aux nations les mieux organisées. Nous n'avons pas réussi à imiter la légion romaine ou l'Ordre de Jésus : nous avons survécu à la première et survivrons sans doute à la seconde. Nous n'avons pas votre talent, votre talent allemand, anglais ou américain pour diriger des masses parfaitement vastes d'hommes parfaitement subordonnés. Pourtant, je ne doute pas que lorsque l'Allemagne, l'Angleterre et l'Amérique auront depuis longtemps perdu leur identité, leur nom ou leur but actuels, nous serons toujours forts dans les nôtres.

Car la vraie discipline doit toujours être considérée en relation avec un but. Votre discipline est une discipline au pas de l'oie : c'est la discipline hypnotique des rythmes imposés, possible seulement en l'absence de discipline individuelle. Il y a un charme hypnotique dans votre discipline – mais il n'est pas efficace ; dès que l'organisation s'effondre, les individus sont perdus. Nous n'avons jamais été victimes de l'organisation.

Votre discipline d'organisation, de plus, est une partie nécessaire de votre vie sportive. Les jeux ne peuvent se dérouler sans discipline : la discipline est l'essence d'un jeu : lorsque deux êtres parfaitement disciplinés s'opposent, le jeu est à son meilleur. Et le même sentiment traverse toutes vos manifestations de la vie : le jeu des nationalismes, le jeu de la société, le jeu du succès commercial.

Les monuments les plus surprenants et les plus convaincants de votre génie gentil ne sont pas des productions individuelles, mais des productions de masse.

La plupart des merveilles du monde antique étaient des merveilles issues d'un grand effort rythmique organisé et discipliné, et vos principales merveilles d'aujourd'hui, celles qui dominent votre vie en général, sont comme celles-ci.

De grands édifices ; de grands pays ; de grands navires ; de grandes guerres ; les pyramides, l'Olympic, le colosse de Rhodes, les jardins suspendus, la tour Eiffel et le Woolworth Building, la Croix-Rouge, l'église catholique, Babylone, New York, le Daily Mail – ce sont les triomphes distinctifs de vos civilisations, l'attrait final. Et l'ingéniosité individuelle est subordonnée à la production de vos effets de masse, vos monstres de discipline.

Ce que les individus isolés peuvent faire à eux seuls joue un rôle très mineur dans votre mode de vie. La masse, le rythme et le travail d'équipe – le jeu : tel est votre idéal. Ce n'est pas le nôtre : et ces productions ne nous impressionnent que superficiellement et transitoirement. L'individu est notre apogée, comme la masse est la vôtre.

Cent mille hommes ont travaillé pendant vingt ans à construire la grande pyramide : un homme a écrit le livre d'Isaïe. Vous répondrez : « Un homme a aussi écrit Hamlet, la Critique de la raison pure et la République. » Mais demandez-vous : Platon, Shakespeare et Kant sont-ils dans votre vie ce que la Bible, le Talmud, les rabbins sont dans la nôtre ? Pour nos masses mêmes, les masses juives, les merveilles du monde sont Moïse, Élie, le Rambam, le Gaon de Vilna, le Maggid de Dubna, le hassid du village voisin. Ces choses dominent notre vie, comme les gouvernements, les exploits de la radio de masse, les armées et les Woolworths dominent la vôtre.

Nous sommes le peuple du Livre. Mais nous étions le peuple du Livre avant qu'un million d'exemplaires ne soient imprimés en un seul jour. Cette intransigeance de notre part à l'égard de vos

disciplines est l'une de nos principales caractéristiques, et (à vos yeux) l'une des plus désagréables. Elle est surtout perceptible chez nos nouveaux arrivants dans les pays occidentaux, ceux qui, dans les ghettos de l'Est, ont vécu une vie plus proche de celle des Juifs. Elle est beaucoup moins perceptible chez nos types modernisés – bien qu'elle soit encore perceptible ici ; car, malgré notre talent d'imitateur, nous conservons notre caractère naturel et ne pouvons le cacher de manière cohérente, mais nous nous trahissons par intervalles.

Dans les universités, dans l'armée (du moins ici, sauf pendant la Grande Guerre, car en temps de paix, seuls les Juifs occidentalisés s'engagent dans l'armée), dans les associations d'affaires, nous vous irritons et vous dégoûtons par notre singularité apparemment obstinée. Nous ne nous intégrons pas correctement. Nous ne suivons pas une ligne droite dans la parade sociale ou publique ; Nous ne nous exclamons pas à l'unisson, nous ne nous inclinons pas en agitant la baguette. Nous ne jouons pas le jeu. C'est tout à fait compréhensible et irritant, et dans votre irritation, vous avez attribué ces infractions à notre sauvagerie.

Vous avez dit que nous ne sommes pas aptes à la civilisation. Nous n'avons pas la capacité de subordonner l'individu à la communauté ; ou, si nous en avons la capacité, nous n'en avons pas le désir, car nous n'avons pas l'impulsion morale. Chez nous, avez-vous dit, c'est chacun pour soi. Nous sommes trop effrontés, individuellement ; nous ne pouvons pas nous comporter comme des gentlemen devraient le faire – discrètement, soumis au code, tacitement, sans affirmation, réguliers. C'est ce que vous voulez dire lorsque vous dites que nous sommes indisciplinés. Mais le fait est que nous méprisons consciemment le code lui-même. Ce n'est pas que nous reconnaissions sa validité et refusions de nous y soumettre pour des raisons individuelles et égoïstes : c'est plutôt

que tout le jeu nous dégoûte – et votre sérieux, plus que tout. C'est pour nous une chose ridicule et peu impressionnante que de voir dix mille hommes adultes, dont une grande partie sont des pères de famille, marcher au pas dans la rue ou à travers un champ.

Ce bruit de trompettes, ce battement de tambours, ce mouvement gauche-droite-gauche-droite, ce rythme vif et rythmé en quatre, cette ivresse du mouvement de masse unifié qui vous rend, vous les gentils, frénétiques d'excitation, est pour nous une démonstration risible. « Imbéciles gentils ! » disons-nous avec mépris. Pour nous, dix mille imbéciles ne sont pas plus impressionnants qu'un seul imbécile.

Là où vous voyez l'éclat des rangs qui se balancent, une puissante montée et une descente, la puissance, la magnificence, nous ne voyons que dix mille hommes au visage sérieux se livrant à des pitreries étonnantes, avec une habileté étonnante. L'exercice de vos régiments, l'exercice de vos collèges, de vos usages sociaux, de vos clubs de discipline, tout nous impressionne également par sa trivialité. Nous ne le comprenons pas. Peut-être me répondrez-vous que ce mépris n'est qu'une rationalisation. Nous méprisons la discipline parce qu'elle nous manque et que nous aspirons secrètement à l'acquérir. Mais en fait, c'est le Juif le plus sévèrement discipliné qui méprise le plus sincèrement vos disciplines. C'est le Juif modernisé, qui a rejeté la discipline du judaïsme orthodoxe, qui se rapproche le plus de votre esprit. C'est le Juif orthodoxe, le Juif le plus juif, qui vous comprend le moins. Et c'est ce Juif orthodoxe, ce Juif du ghetto, dont l'individualisme apparent prive sa vie de masse de toute forme et de toute discipline, c'est ce Juif orthodoxe qui semble, de tous les Juifs, le moins accessible à votre ordre, c'est ce Juif orthodoxe qui se soumet néanmoins à une discipline étonnante inconnue de la plupart d'entre vous.

J’ai dit que le maintien obstiné de notre identité et de notre religion à travers quatre-vingts générations d’oppression témoigne d’une discipline rigoureuse et efficace. Mais ce qu’est cette discipline dans la pratique, vous ne le réalisez pas. Le Juif orthodoxe se soumet à un régime implacable que vous autres Gentils trouveriez intolérable. Ce régime le gouverne dans toutes ses actions, de la naissance à la mort ; il contrôle et dirige, d'une main de fer, ses occupations quotidiennes ; il pénètre, avec une immanence obsédante, chaque instant de son temps, chaque mouvement, chaque fonction. Le Juif orthodoxe commence la journée par une longue prière, la termine par une longue prière : il ne peut prendre un verre d'eau sans une prière, il ne peut satisfaire ses besoins physiques sans une prière. Il s'arrête pendant de longs intervalles, l'après-midi et le soir, pour prier. La discipline s'étend à ses relations avec sa femme ; elle lui impose l'obligation d'étudier ; elle le lie à l'usage quotidien et à toutes les heures d'une langue - l'hébreu - artificiellement entretenue ; elle entrecoupe ses années de nombreux jeûnes et fêtes, chacun avec son énorme fardeau de rituels et de traditions. Tout cela en plus de la discipline féroce de l'inimitié et du mépris du monde, la discipline de la simple existence dans une atmosphère étrangère et hostile.

Une grande partie de ce rituel religieux couvre même des normes que vous considéreriez comme profanes : lois diététiques, lois sanitaires, lois sexuelles, lois sociales : car toute vie est religion pour le Juif, et toute vie, procédant de Dieu, doit être gouvernée par lui. Mais lorsque le rituel est réduit à ce que vous appelez le religieux, il présente encore une masse de tyrannie à laquelle vous ne vous soumettriez jamais, une discipline que vous êtes incapable de supporter : une discipline qui exige une vigilance incessante, de peur qu’une prière ne soit omise, une discipline dont il faut des années pour acquérir les détails et dans laquelle on doit être formé dès l’enfance. Et ce qui est le plus pertinent à cet égard,

c’est que cette discipline est une discipline collective – elle est dirigée vers un but commun extérieur à l’individu, vers la perpétuation d’un peuple par sa religion.

Dans notre idéologie religieuse, le salut égoïste de l’âme individuelle est un thème très mineur. C’est, je crois, un dogme acquis, et son insignifiance est prouvée par son insignifiance. Nos prières sont en grande partie des prières communes ; nous accordons peu d’attention à l’au-delà – et même nos rêves d’au-delà sont associés au peuple juif dans son ensemble. En tant qu’individus, nous prions parfois pour des bienfaits personnels – mais si rarement que nous pourrions omettre ces prières sans changer l’essentiel de notre rituel ; La plupart de nos prières sont des prières de glorification : elles lient le peuple dans son ensemble à Dieu. Elles consacrent à nouveau le peuple dans son ensemble au service de Dieu ; elles louent Dieu pour les fardeaux qu’il nous a imposés et, avec une répétition passionnée, elles le remercient de nous avoir rendus différents de vous.

Il n’est pas nécessaire d’être un érudit juif – il suffit d’un Juif intelligent qui a vécu dans un environnement orthodoxe ou semi-orthodoxe – pour comprendre que toute cette tyrannie de la discipline n’avait qu’un seul but : notre préservation en tant que peuple distinct et séparé. Nous sentons que nous ne sommes pas seulement différents de vous sur certains points : c’est une totalité de différence et de séparation. Nous avons emporté avec nous dans l’exil l’atmosphère complète de notre vie nationale : nos fêtes saintes sont en grande partie nationales, et même dans celles qui sont à prédominance religieuse, on retrouve le thème continu et mineur de notre nationalisme séparé.

Une fête célèbre la libération du peuple juif d’Égypte, une autre la délivrance du peuple de l’oppresseur grec-asiatique, une autre la confusion d’un ennemi national, d’autres encore célèbrent

le temps de la moisson palestinienne (quelle ironie et quelle tragédie !) avec des prières et des cérémonies appropriées : et même dans nos fêtes religieuses « pures », le souvenir de nos institutions nationales, de notre Temple, de notre sacerdoce héréditaire, maintient un arrière-plan ininterrompu de suggestion.

Et avec ces apogées récurrentes dans notre vie religieuse dominées par la conscience nationale, la teneur générale de toute notre religion répète ce thème de jour en jour. La discipline de notre religion, de notre judéité, est une discipline collective, la soumission de l'individu à la masse. Je répète cela à vous, Gentils, pour vous rappeler que, contrairement à ce que vous accusez, l'intransigeance du Juif à vos formes de discipline ne provient pas de l'individualisme ou du manque de conscience sociale. Nous sommes disciplinés plus durement que vous, et nous supportons cette discipline sans l'aide de rythmes narcotiques : nous portons notre fardeau comme des adultes civilisés.

Je ne vois pas non plus de contradiction entre cette insistance féroce sur une existence nationale séparée et notre dévouement à un idéal universel. Nous croyons et sentons que pour un tel idéal, nous seuls, en tant que peuple, possédons l'aptitude particulière. Le Juif orthodoxe fonde cela sur la volonté et le choix divins : d'autres, comme moi, ne savent pas sur quoi le fonder (une psychologie raciale particulière, le résultat de la consanguinité, le résultat du hasard) – mais y croient néanmoins.

Nous ne ferons pas avancer cet idéal en perdant notre identité ; se mêler à vous et se perdre en vous signifierait détruire cette aptitude, pour toujours. Ainsi, idéal universel et identité nationale sont inextricablement liés.

Nous avons consciemment et sérieusement consacré notre travail au maintien de cette haute union, sans rois ni cours, sans médailles, sans revues et sans ordres, sans acclamations et sans

exercices, à une dévotion amère et obstinée, plus exigeante que tout ce que vous avez connu et, dans ses effets délibérés, plus fructueuse.

7. Le Jugement

J'ai parlé des Juifs et des gentils – en masse. Certains d'entre vous objecteront assurément : « Vous ne pouvez pas traiter les masses comme des hommes. 'Vous ne pouvez pas accuser une nation.' » L'objection est vaine – non seulement c'est une pratique universelle d'accuser et de punir les masses comme si elles avaient une personnalité et de traiter les nations comme telles : mais vous le faites aujourd'hui, partout. Et je crois que fondamentalement, cette pratique est juste, malgré les objections des quelques personnes auxquelles je vais répondre ici. Cette pratique est particulièrement conforme à votre philosophie de Gentil. Voici votre nation : X. Elle est composée de militaristes, de pacifistes et de foules. Le gouvernement est militariste, qu'il représente une minorité ou une majorité. Et le gouvernement militariste engage le pays tout entier dans ses actes : il est responsable d'une guerre, d'une oppression.

Comment traiterons-nous cette nation ? Isoler les militaristes et les pacifistes ? Entrer dans ses rouages, en séparer les éléments constitutifs ? Vous ne pouvez pas. Chaque membre de ce pays fait partie de l'équipe, doit accepter le bien comme le mal, doit payer les dettes contractées par le gouvernement. Je ne peux pas être une nation autrement. Ceci de votre point de vue. Et du point de vue du fonctionnement de la justice, cela se trouve être tout aussi défendable. Lorsque l'ensemble d'une nation récolte récompense ou punition, une justice générale brutale est exécutée. Si c'est

seulement la volonté d'une minorité qui a provoqué la catastrophe et que la majorité doit payer, alors elle paie pour avoir subi la volonté de la minorité. Si les masses allemandes avaient prévu la défaite et ses conséquences, l'Allemagne ne serait jamais entrée en guerre, minorité militariste ou non.

Les masses qui obéissent à leurs maîtres, de bon gré ou de mauvaise humeur, doivent payer pour l'obéissance qui leur a donné la force… Et il en est de même pour toute autre nation coupable. Toute atténuation est sans importance. Comment la majorité apprendra-t-elle qu'elle ne doit pas acquiescer paresseusement à la volonté de la minorité ? Ne souffrira-t-elle pas des conséquences de son indolence ? Un processus lent, presque impossible. Mais assurément juste. Car l'acquiescement impuissant ou corrompu de la majorité a rendu la minorité efficace. Mais si, d'un autre côté, une nation souffre à cause de la volonté de sa majorité, et que la minorité souffre avec la majorité, alors très clairement une justice efficace est en train d'être mise en œuvre, et tout aussi clairement le paiement est censé modifier la volonté de la nation.

Tant qu'il y aura des nations et des groupes, ces lois doivent tenir. Et dès que ces lois s'effondreront, les nations et les groupes cesseront d'exister. Il n'est pas vain de dire : « Cette nation est parcimonieuse, cette nation est traîtresse, cette nation est cruelle. » Il est insensé de répondre : « Il faut juger d'après l'individu, et non d'après la nation. » Quand nous disons : « Les Écossais sont parcimonieux », nous voulons simplement dire que sur mille Écossais, un plus grand nombre sont parcimonieux que sur mille Anglais. Un Écossais que je ne connais pas a donc plus de chances d'être parcimonieux qu'un Anglais que je ne connais pas. Si donc je devais choisir pour la générosité entre deux hommes, un Anglais et un Écossais, que je ne connais pas tous les deux, je choisirais

l'Anglais. J'ai plus de chances d'avoir raison. Naturellement, toute cette hypothèse peut être fausse, et c'est une autre question, mais il est ridicule de nier l'existence de tendances ou de caractéristiques chez les nations.

Seul le démagogue superficiel prétend que mille Anglais, mille Français, mille Allemands, mille Juifs, pris au hasard (ou dix mille ou cent mille) réagiraient de la même manière au même stimulus. Assurément, si j'ai l'occasion de vérifier l'individu, je le ferai. Mais si je dois le prendre sur parole, je supposerai raisonnablement qu'il possède les caractéristiques de sa race.

Quant à vous, les Gentils, et à nous, les Juifs, nous avons tous deux agi en partant du principe que la masse doit être traitée selon une loi générale. L'instinct du Gentil est de se méfier du Juif, du Juif de se méfier du Gentil. Nous ne faisons que des exceptions. Il n'y a rien d'incohérent dans l'antisémite qui dit : « Certains de mes meilleurs amis sont juifs. » Je dis donc que dans le conflit qui nous oppose, vous nous avez combattus physiquement, tandis que notre attaque contre votre monde s'est faite dans le domaine spirituel.

Il est dans la nature du Gentil de se battre pour son honneur, dans la nature du Juif de souffrir pour le sien. Que ce soit parce que nous sommes naturellement disposés à le faire, ou parce que nous le sommes devenus par manque de territoire, de gouvernement et d'armée, c'est vrai : vous vous complaisez dans la force, nous la méprisons, même là où nous pouvons l'exercer et l'exerçons. Et donc, depuis que nous vivons parmi vous, vous avez instinctivement fait appel à la force brutale pour combattre notre influence. Quand le compte à rebours est fait, votre culpabilité crie vers le ciel : quelles qu'aient été vos relations les uns avec les autres, nous, les Juifs, avons au moins été le dénominateur commun de votre brutalité.

Comparés les uns aux autres, vous êtes des gentilshommes, des guerriers, des démocraties ; mis à côté de nous, vous êtes des tyrans, des lâches et des foules. En vain vos majorités tranquilles se lavent les mains ; leur tranquillité est leur culpabilité effective – je ne me soucie pas que vos minorités aient porté le coup : je n'acquitterais pas la majorité si je pouvais rendre un jugement et imposer une punition. Que vous ne puissiez pas nous rencontrer sur le plan spirituel est mis en évidence par ce qui suit : nous sommes une influence perturbatrice dans votre vie, non par notre propre faute.

Premièrement : nous ne sommes pas parmi vous de notre propre volonté, mais par votre action ; et deuxièmement (ce qui est plus pertinent) : nous ne vous attaquons pas délibérément. Nous ne sommes pas les bienvenus chez vous parce que nous sommes ce que nous sommes. C'est notre propre mode de vie positif qui entre en conflit avec le vôtre. Notre attaque contre vous n'est qu'un incident dans l'expression de notre mode de vie.

Vous aussi, vous avez ce champ ouvert à vous. Aussi sûrement que nous sommes un inconfort spirituel pour vous, vous êtes un inconfort spirituel pour nous : aussi sûrement que nous vous attaquons pacifiquement, ainsi vous nous détruisez pacifiquement et affaiblissez nos effectifs. Mais vous faites plus que cela : vous ramenez l'attaque au plan physique, où nous sommes sans défense. Vous faites de nous ce que dictent vos caprices animaux ; Vous nous volez, vous nous tuez, vous nous chassez de pays en pays, et tandis que l'un de vous nous chasse, l'autre nous ferme la porte au nez. Depuis le premier jour de notre contact, depuis la première de nos communautés en exil, vous avez fait de nous le jouet de votre brutalité. Il y a au moins une note claire dans l'histoire du monde des Gentils, un thème cohérent : la note de notre agonie – le thème de votre cruauté.

Même de votre point de vue, vous avez été coupables. De notre côté au moins, les combats ont été propres ; nous ne vous avons pas dénaturés. De votre côté, les combats ont été sales. Depuis l'aube de la civilisation, vous avez menti à notre sujet ; vous nous avez accusés d'avoir assassiné des enfants pour que nous puissions utiliser leur sang à des fins rituelles ; vous nous avez accusés d'empoisonner les puits ; vous nous avez accusés de précipiter des guerres (vous ! et la guerre est le souffle de vos narines !) ; et vous nous accusez aujourd'hui de fomenter une conspiration mondiale pour nous emparer du gouvernement du monde. Ne nous répondez pas qu'une minorité fait cela. Est-ce que cela nous importe qu'une minorité d'Amérique prêche dans le Ku Klux Klan la privation virtuelle du droit de vote des Juifs, qu'une minorité en Allemagne prêche la mort des Juifs, qu'une minorité en Pologne ait tué des centaines d'entre nous ?

Je vous demande des comptes comme vous les demandez les uns aux autres : comme les alliés le demandent à l'Allemagne, comme l'Allemagne le demande à la France – à vous tous. Pour cette minorité qui répand ces mensonges, il y a une majorité complaisante qui les tolère ou les accepte. Et c'est parce que, dans votre opposition à notre mode de vie, vous vous abaissez à de tels mensonges que vos masses répondent par la force physique. Peu m'importe l'ignorance d'un Juif : vous ne lui ferez pas croire à l'un d'entre vous des contrevérités aussi ignobles que des millions d'entre vous croient à notre sujet ; pourtant nous avons des raisons plus convaincantes de vous haïr.

Et comme je vous tiens tous responsables de ces mensonges, je vous tiens tous responsables des cruautés qu'ils entraînent. Et je sais que bientôt ces écluses cramoisies s'ouvriront à nouveau et que nous saignerons de mille blessures comme nous l'avons déjà fait auparavant. En Ukraine, en Russie, en Pologne ou en

Allemagne – et qui sait quand la même chose ne se produira pas en Angleterre, en Amérique, en France ? Quelle garantie avons-nous au-delà de la garantie de l'opinion publique ? Et d'une opinion publique qui tolère le massacre de centaines de nègres, jusqu'à quelle distance se trouve l'opinion publique qui approuvera le massacre des juifs ?

Qu'une étincelle puisse porter assez loin, jusqu'aux replis de votre nature animale. Comme vous vous êtes réjouis parmi les Alliés des histoires d'Allemands mis en pièces, découpés en morceaux ; et dans les puissances centrales des histoires d'Anglais, de Français mis à mort. Vos journaux humoristiques en ont fait la fête. (Une bonne blague de Life : « Un Anglais, secouant la tête, dit : « Molly, je ne pense pas que cette baïonnette puisse tuer plus de deux Allemands à la fois. ») Vos femmes les ont applaudis, vos enfants ont réclamé du sang : la démocratie rivalisait de bestialité avec l'aristocratie et la royauté. Comment vous faire confiance ? Si nous sommes prêts à oublier le passé, votre passé n'est-il pas votre présent ? La calomnie rituelle n'est-elle pas vivante aujourd'hui ? Et sa vipère compagne, « les Sages de Sion » ? Le poison agira-t-il éternellement dans le sang et n'éclatera-t-il jamais ? Des centaines de milliers d'Anglais, de Français, d'Allemands, d'Américains n'ont-ils pas lu ces légendes sans protester, sans chercher à punir les calomniateurs ? Ne savons-nous pas avec quelle facilité votre moralité s'accorde avec votre humeur ? « Tuez les Juifs, les tueurs du Christ », cela sonne en effet étrange de nos jours. Mais « une sacrée bonne dose de plomb pour les bolcheviks juifs » ne vous semble-t-il pas très lointain ? Et si, en argumentant de l'individu à la masse, vos Klans et vos Magyars qui s'éveillent, vos Chesterton et vos Daudets nous appellent requins et escrocs, ne répondrons-nous pas avec plus de justesse, par les millions de nos assassinés, par l'Inquisition et les Croisades, par les ruines

fumantes de l'Ukraine et le corps balançant de Léon Frank : des lâches, des assassins et des voleurs !

8. Mais en tant que Modernes

« Finissons-en avec les souvenirs et les récriminations », dites-vous. « Vous avez parlé jusqu'ici de conditions qui disparaissent : de Juifs orthodoxes surtout, de vieilles coutumes et émotions qui s'éteignent. Vous-même n'êtes pas un Juif orthodoxe ; nous ne sommes pas non plus des chrétiens médiévaux. Nous voyons le Juif se moderniser graduellement. Il devient plus semblable à nous, plus difficile à reconnaître comme Juif. En admettant qu'il y ait des rechutes occasionnelles, nous avançons toujours vers une véritable tolérance. L'époque actuelle ne ressemble à aucune autre époque antérieure, et le Juif moderne ne ressemble à aucun Juif avant lui. Vous avez vécu deux mille ans en exil – vous ne durerez pas éternellement. Tous vos cérémoniaux sont en train de s'effondrer : votre discipline, vos mécanismes de défense. Au moins en Amérique, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Russie, vous changez, vous devenez comme nous, vous prenez votre part dans toutes nos activités, nos sports, nos devoirs civiques, nos réalisations, nos arts.

Vous avez parlé jusqu'ici dans les termes d'un monde qui se dissout par intermittence. Vous avez ignoré les Juifs libéraux, les Juifs radicaux, les Juifs modernisés, les Juifs agnostiques, qui sont maintenant devenus l'élément dominant de la communauté juive, et qui se rapprochent de nous, se mêlent à nous, résolvant le problème sans effort délibéré. « Vos propres radicaux ne renoncent-ils pas à leurs liens avec le judaïsme ? Vos Juifs

modernisés ne seront-ils pas les premiers à dénoncer la thèse de ce livre ? »

J'ai déjà dit, en prévenant cette objection, qu'il y a la même différence entre l'athée juif et l'athée gentil qu'entre le juif orthodoxe et le gentil croyant : j'ai dit ou sous-entendu que la religion elle-même n'est que l'expression pratique de la différence entre nous, et non la cause de celle-ci.

Il est vrai que l'expression d'une opinion sert à la renforcer, comme l'exercice d'une faculté sert à la développer. Mais l'expression ne crée pas une vision ni n'exerce une faculté. Même l'adhésion consciente au peuple juif n'est qu'une expression partielle de notre judéité : ce n'est pas le désir conscient de rester un peuple qui nous a donné la volonté de durer : c'est notre communauté inévitable de sentiments qui a fait de nous et qui nous a maintenus en tant que peuple. Le rejet de la religion juive ou même de l'affiliation raciale juive ne change pas le Juif. Certains d'entre nous, Juifs, peuvent se tromper comme le font certains d'entre vous, Gentils. Mais en fait, la modernisation ne semble rien avoir fait pour diminuer les frictions entre nous.

L'aversion continue : et bien que vos masses ne sachent peut-être pas pourquoi elles nous détestent, il doit y avoir une raison suffisante : c'est l'Allemagne, la mère du Juif modernisé, qui a donné naissance, avec lui, à l'antisémitisme moderne. Là où les vieilles raisons ostensibles de ne pas aimer le Juif se sont effondrées, de nouvelles, plus conscientes d'elles-mêmes, ont été substituées. Lorsque la modernisation a supprimé la vieille forme d'expression superstitieuse, le professeur a remplacé le prêtre, la religion scientifique.

Nous sommes détestés pour des raisons « scientifiques », comme nous étions détestés pour des raisons « religieuses ». Mais les raisons « scientifiques » et « religieuses » étaient toutes deux

des rationalisations. Les vraies raisons sous-tendaient ces analyses. Et on ne peut pas non plus imputer cela à la répulsion suscitée par la guerre, avec sa libération des instincts primitifs. L'antisémitisme allemand est antérieur à la guerre. Le haut antisémitisme n'a rien à voir avec la religion consciente ou avec des localisations, comme le patriotisme.

C'est un véritable antisémitisme moderne. C'est la vieille aversion pour le Juif transposée dans une terminologie moderne, et elle a été évoquée par l'apparition de ce nouveau phénomène, le Juif occidentalisé. Car de nombreux Juifs se sont laissés tromper par les apparences. Ils ont pris au pied de la lettre la parole du Gentil. Le Gentil disait : « Nous vous détestons parce que vous êtes différents de nous par la religion et par les usages ; vous êtes séparés ; vous êtes démodés. » Et le Juif, croyant que ces accusations signifiaient ce qu'elles disaient, abandonna ses coutumes et ses usages : il se fit baptiser ; mais comme les Modernes devinrent, extérieurement, semblables aux Gentils, ils pensèrent ainsi éluder la question. Cela échoua. Car à peine eut-il opéré ce changement en lui-même que le Gentil changea de terrain, passa du religieux à l'ethnique. Ce qui s'est passé en Allemagne se passe ailleurs.

Aussi vite que le Juif se modernise, aussi vite l'aversion à son égard s'adapte à la nouvelle situation et trouve une nouvelle excuse. Là où le Juif est détesté, c'est le Juif moderne qui est détesté autant que le Juif démodé. Le Klan, le Consul, le Dearborn Independent, la Dwa Grosse, l'Action Française ne prêchent plus la modernisation du Juif comme solution au problème juif. Aucun Juif, si moderne ou radical soit-il, n'est acceptable pour l'antisémite. C'est maintenant une question raciale. Mais vous avez toujours une réponse. Vous dites : « Ces nouvelles formes d'antisémitisme sont des reliquats : nous avons l'antisémitisme

avec nous depuis longtemps. Il est difficile de s'en débarrasser. Les effets persistent longtemps après que la cause a disparu. Mais avec le temps… »

Je nie cela, car je suis convaincu que le Juif modernisé, tant qu'il conserve la qualité du peuple juif, c'est-à-dire tant qu'il hérite de caractéristiques essentiellement juives, vous est aussi répréhensible que le Juif orthodoxe l'était pour vos pères – et pour les mêmes raisons fondamentales. L'effort des Juifs pour entrer dans votre vie moderne, pour en faire partie, a été essentiellement inefficace : ce qui veut dire que bien que des centaines de milliers d'entre nous aient pris votre costume, parlent comme vous, vous ressemblent, partagent vos pays, vos institutions, vos jeux, font tout ce que nous pouvons pour éviter les frictions, nous ne parvenons pas à offrir en coupe transversale la même signification que n'importe quelle coupe transversale de centaines de milliers d'entre vous.

Notre capacité d'imitation ne s'étend qu'aux choses superflues, aux apparences, aux désirs et aux ambitions superficielles. Nous ne sommes pas des gentils. Le Juif modernisé se tient toujours à l'écart du monde moderne des gentils, et sa contribution effective à sa vie est aussi désastreusement différente que s'il portait encore les phylactères chaque matin. Le vieux sérieux racial et la sombreur persistent toujours. En cent ans de modernité, nous, une race capable, n'avons guère apporté plus que de la médiocrité à votre mode de vie. Notre meilleur travail a été le vieux travail véritable de notre peuple – l'examen fondamental et sérieux des problèmes de la relation de l'homme à Dieu et à l'humanité.

Dans les arts, nous avons été de second ordre, de troisième ordre. Alors que dans l'effort moral nous avons dépassé toute race vivante et avons produit un nombre écrasant de révolutionnaires,

de socialistes et d'iconoclastes du type véritablement prophétique, nous avons été, dans les sciences, les belles-lettres et les arts plastiques, un peuple tout à fait mineur. Et même si dans ces derniers domaines nous avons fait relativement bien par rapport à notre nombre (ce dont je doute), notre contribution prépondérante à l'effort moral fondamental fait encore du judaïsme moderne une réplique sécularisée du vieux judaïsme religieux.

Ce qui est étonnant, c'est que cela se soit produit malgré nos efforts conscients et désespérés pour devenir comme vous. Nous avons rejoint vos armées et nous y avons combattu au-delà de nos effectifs : pourtant le pacifisme juif et les pacifistes juifs ont donné le ton au pacifisme mondial. Nous avons rejoint votre monde capitaliste dans une émulation et une rivalité délibérée : pourtant le socialisme juif et les socialistes juifs sont les porte-étendards des « armées de libération » du monde.

Trois ou quatre millions de juifs modernisés, un nombre ridiculement petit, ont donné à la force iconoclaste du monde son impulsion principale et de loin sa plus grande contribution individuelle. L'Amérique et l'Angleterre réunies, avec leurs presque deux cents millions d'hommes, n'ont pas joué le rôle qu'une poignée de juifs a joué dans l'iconoclasme mondial. Si nous avions produit avec autant d'énergie dans les domaines de l'art et de la science, nous aurions inondé les galeries d'art et les bibliothèques.

Mais nous n'avons montré aucune aptitude particulière dans ces domaines : nous aurions pu faire aussi bien que l'Angleterre, la France ou l'Allemagne, bien que j'en doute. Mais cela ne peut se comparer à notre réputation de moralistes et de prophètes. Nous, les Juifs modernes du monde occidental, sommes fondamentalement différents de vous en cela. L'occasionnel en vous (la révolution contre le jeu) est ce qui domine en nous. Votre

instinct est plus vrai que vous ne le pensez. L'aversion de votre monde moderne pour le Juif moderne est aussi pertinente que l'aversion de votre vieux monde pour le Juif orthodoxe.

9. Nous, les Destructeurs

En tout, vous devez apprendre (et vous apprenez) à détester et à craindre le Juif moderne et « assimilé » plus que vous n'avez aimé le vieux Juif, car il est plus dangereux pour vous. Au moins le vieux Juif tenu à l'écart de vous était-il facilement reconnaissable comme individu, comme porteur de la redoutable idée juive du monde : vous le craigniez et le détestiez. Mais dans une large mesure, il était isolé. Mais à mesure que le Juif s'assimile, acquiert vos langues, cultive une certaine intimité, pénètre dans votre vie, commence à manier vos instruments, vous vous rendez compte que sa nature, autrefois confinée en toute sécurité dans sa propre vie, menace maintenant la vôtre.

Vous vous rendez compte qu'un caractère nouveau et plus que déconcertant est à l'œuvre dans le monde que vous avez construit et que vous construisez, un caractère qui contrecarre vos intentions et contrecarre votre personnalité. Le Juif, que le manque de contact avec votre monde avait rendu inefficace, devient efficace. La fiole est débouchée, le génie est sorti. Son hostilité à votre mode de vie était tacite auparavant. Aujourd'hui, elle est manifeste et active. Il ne peut s'en empêcher : il ne peut pas être différent de lui-même : vous non plus. Il est vain de lui dire : « Bas les pattes ! »

Il n'est pas son propre maître, mais le serviteur de sa volonté de vie. Car lorsqu'il apporte dans votre monde sa justice passionnément sincère, sinistrement sincère, sa justice absolue, et

que, parlant dans vos langues et par le biais de vos institutions, il répand la méfiance envers vous-mêmes chez les plus sensibles d'entre vous, il travaille contre votre esprit. Vous, les Gentils, vous ne recherchez pas, n'avez pas besoin, ni ne comprenez la justice sociale comme un idéal ultime. Ce n'est pas votre nature. Votre monde doit être façonné de manière à vous offrir le maximum de jeu, d'aventure, de rire, de lyrisme animal. Vos institutions se structurent elles-mêmes à cette fin : vos pays et vos idéaux s'épanouissent le plus glorieusement lorsqu'ils servent cette fin le plus librement. Toutes les idées de justice sociale doivent être subordonnées à cette considération : le Jeu d'abord, puis la justice ultime seulement dans la mesure où elle peut servir le Jeu. Je ne crois pas que nous, les Juifs, soyons assez puissants pour menacer sérieusement votre mode de vie.

Nous ne sommes assez puissants que pour irriter, pour troubler votre conscience et pour briser ici et là le rythme de vos idées. Nous vous irritons comme un adulte sardonique et sans humour irrite les jeunes en riant de leurs jeux. Car la véritable irritation réside dans le fait qu'à nos questions concernant votre vie il n'y a pas de réponse à notre niveau ; quant aux vôtres concernant notre vie il n'y a pas de réponse à votre niveau. Nous, les Juifs, sommes accusés d'être des destructeurs : tout ce que vous érigez, nous le détruisons. Cela n'est vrai que dans un sens relatif. Nous ne sommes pas délibérément des iconoclastes : nous ne sommes pas ennemis de vos institutions simplement à cause de l'antipathie qui nous oppose. Nous sommes une masse sans abri qui cherche satisfaction pour ses instincts constructifs. Et dans vos institutions nous ne pouvons trouver satisfaction ; ce sont les institutions ludiques des splendides enfants de l'homme – et non de l'homme lui-même.

Nous essayons d’adapter vos institutions à nos besoins, car tant que nous vivons nous devons nous exprimer ; et en essayant de les reconstruire pour nos besoins, nous les déconstruisons pour les vôtres. Parce que votre institution principale est la structure sociale elle-même, c'est en cela que nous sommes les plus manifestement des destructeurs. Nous participons à la lutte économique pour l'existence : cette nécessité, nous la partageons avec vous. Mais nos énergies spirituelles libres se détournent de cette lutte, car, contrairement à vous, nous n'y prenons aucun plaisir. Vous, les Gentils, vous vous battez parce que vous aimez vous battre ; nous nous battons parce que nous devons le faire - et pour gagner. Ce n'est pas dans un esprit d'hypocrisie que vous avez transformé votre monde des affaires en une arène sportive, avec des fioritures joyeuses, des slogans, des prétentions. Ce n'est pas dans un esprit d'hypocrisie que vous parlez de jouer le jeu pendant que vous vous coupez la gorge les uns les autres sur les marchés. Vous le pensez vraiment.

Vos livres de propagande publicitaire, avec leurs appels sentimentaux, ne sont pas des mensonges ; ils sont la véritable preuve de votre esprit. Ce n'est que lorsque nous, les Juifs, utilisons également ces méthodes qu'il y a hypocrisie. Car nous voyons clairement à travers vos illusions de vie : pourtant nous sommes obligés de les utiliser pour nous défendre. Mais nos désirs les plus intimes se détournent de cette lutte féroce et joyeuse, tandis que vos désirs les plus intimes y participent. Vous y donnez le meilleur de vous-mêmes, de vos âmes. Nous n’y donnons que notre intelligence. C’est pourquoi, malgré l’illusion populaire du contraire, il n’y a guère de Juifs parmi les hommes les plus riches du monde. Les plus grandes institutions financières, ainsi que les plus grandes entreprises du monde, sont presque exclusivement non juives.

L’aversion pour les Juifs dans les affaires naît du sentiment que nous considérons toutes vos conventions ludiques avec amusement – ou même avec mépris. Notre abominable sérieux fait irruption dans votre humeur de vie. Mais vous ressentez notre différence perturbatrice le plus vivement, le plus avec ressentiment, dans nos efforts délibérés pour changer votre système social. Nous rêvons d’un monde de justice absolue et d’esprit divin, un monde qui serait stérile pour vous, dépourvu de toute nourriture, sombre, hostile, sans sympathie. Vous ne voulez pas d’un tel monde : vous n’y êtes pas aptes. Vu sous les lumières éblouissantes de vos désirs et de vos besoins, notre idéal est d’une morosité répugnante. Nous avons tort de vous imposer ces idéaux, à vous qui ne prônez ni la justice ni la paix, mais une vie ludique. Mais nous ne pouvons pas nous en empêcher : pas plus que vous ne pouvez-vous empêcher de nous en vouloir. Tant que nous vivons, nous devons exprimer notre esprit.

Les efforts les plus insistants de notre part ne parviendront pas à changer notre nature. Non pas que vous soyez insensibles à la pauvreté, à la dégradation humaine ; non pas que vous ne souhaitiez parfois que ces choses malheureuses puissent être détruites. Mais cela n’est pas dans la ligne directe de votre vie. Si l’injustice sociale était supprimée en même temps que le jeu, vous vous souviendriez sans aucun doute des deux. La vie avant tout, la liberté, la joie, l’aventure. Je parle ici du Juif moderne et non du Juif orthodoxe. Je parle du Juif aussi étranger que vous aux formes de notre vie orthodoxe et religieusement juive : c’est le Juif qui constitue l’épine dorsale à la fois du public et des contributeurs de vos organes radicaux et révolutionnaires, le Juif qui est le centre précipitant de vos efforts spasmodiques et incohérents pour la justice.

Cet homme, au milieu de vous, ne doit pas être reconnu, en surface, comme un Juif. Lui-même répudie – et en toute sincérité – ses affiliations juives. Il est un citoyen du monde ; il est un fils de l'humanité ; le progrès de toute l'humanité, et non d'un groupe en particulier, est dans sa préoccupation particulière. C'est à ce Juif que les libéraux parmi vous se réfèreront pour réfuter ma thèse. Et c'est précisément ce Juif qui illustre le mieux sa véracité. Le Juif incroyant et radical est aussi différent du non-juif radical que le Juif orthodoxe est différent du non-juif réactionnaire. Le cosmopolitisme du Juif radical naît de son sentiment (partagé par le Juif orthodoxe) qu'il n'y a pas de différence entre gentil et gentil.

Vous êtes tous à peu près pareils : alors pourquoi ces histoires, ces tracas et ces combats ? Le Juif n'est pas un cosmopolite au sens où vous l'entendez. Il n'est pas de ceux qui sentent vivement la différence entre national et nation, et qui la passent outre. Pour lui, comme pour le Juif orthodoxe, un même tempérament vous traverse tous, quelles que soient vos divisions nationales. Le Juif radical (comme le Juif orthodoxe) est un cosmopolite dans un sens qui doit vous irriter : car il ne comprend même pas pourquoi vous faites tant d'histoires à propos de ce fait des plus évidents : que vous êtes tous pareils. Le Juif est beaucoup trop cosmopolite, même pour vos internationalistes. Et parmi la poignée d'entre vous qui, contre les désirs et les instincts de la masse, proclament la justice sociale comme le but de la vie, le Juif n'est pas plus véritablement chez lui, en harmonie avec son milieu, que le Juif d'autrefois dans son monde. Notre radicalisme lui-même est d'une autre nature.

Notre aiguillon est un instinct naturel. Nous n'avons pas besoin de déraciner quelque chose en nous-mêmes pour devenir des « radicaux », des rêveurs de justice sociale. Nous le sommes

par instinct : nous ne la voyons pas du tout comme quelque chose de révolutionnaire. Elle est tacite chez nous. Mais chez vous, c'est un effort et une déchirure. Votre ascendance elle-même crie contre elle dans votre sang… Et vous devenez stupides et enthousiastes à ce sujet, avec des drapeaux flottants, des cris, des hymnes de bataille et toute la psychologie de jeu habituelle propre à votre monde et à votre mode de vie. Même cela, vous en faites un jeu.

Mais tels que sont ces mouvements radicaux et internationaux, le Juif moderne (c'est-à-dire le Juif moderne le meilleur et le plus réfléchi) est plus proche d'eux que de n'importe quoi d'autre dans votre monde. Il est le seul vrai socialiste et cosmopolite – mais dans un sens si vrai et tacite qu'il se distingue complètement de vous tous. C'est l'un des nombreux paradoxes vitaux – une chose illogique et pourtant vraie dans la vie. C'est notre cosmopolitisme même qui nous donne notre caractère national. Parce que nous sommes les seuls à être cosmopolites par instinct plutôt que par raisonnement, nous restons toujours nous-mêmes. En tout, nous sommes des destructeurs – même dans les instruments de destruction vers lesquels nous nous tournons pour trouver du soulagement. Le socialisme et le nationalisme international par lesquels notre esprit étouffé cherche à s'exprimer, qui semblent menacer votre mode de vie, sont étrangers aux exigences et aux besoins de notre esprit.

Vos socialistes et internationalistes ne sont pas sérieux. Le charme de ces mouvements, l'attrait qu'ils exercent, ne réside que dans leur lutte : c'est la lutte qui attire vos radicaux non juifs. Et en effet, ce n'est que tant qu'il y a un élément d'aventure dans le fait d'être radical que le mouvement radical conserve une quelconque individualité. Et ce n'est que dans la période féroce des premiers combats que vous nous accueillez, nous les Juifs, comme des alliés. Vous vous trompez en cela, et nous aussi. Vous entrez dans

le mouvement avec audace, avec audace ; nous, avec obscurité, avec « taciteté. » Vous en faites un jeu ; nous le faisons parce que nous ne pouvons pas nous en empêcher. Et bien sûr, à la fin, la scission se produit à nouveau. Les libéraux et les radicaux sont aussi enclins à détester les Juifs que les réactionnaires. Les libéraux et les radicaux n'utilisent pas les armes des réactionnaires : mais l'aversion est là, elle s'exprime dans les mouvements socialistes et ouvriers antisémites et dans le mépris presque involontaire qui jaillit des lèvres d'innombrables intellectuels.

Les philosophies ne remodèlent pas les natures. Ce que vos radicaux veulent, c'est une autre forme du jeu, avec d'autres règles. Leur mécontentement se joint au mécontentement juif. Mais ce n'est pas le même genre de mécontentement. Un peu plus loin, les chemins se séparent pour toujours. Le radical juif se détournera de votre mouvement social : il découvrira son erreur. Il découvrira que rien ne peut combler le fossé qui vous sépare de nous. Il découvrira que la satisfaction spirituelle qu'il pensait trouver dans la révolution sociale ne peut pas être achetée auprès de vous.

Je crois que le mouvement a déjà commencé, la sécession graduelle des radicaux juifs, leur prise de conscience que votre radicalisme est de la même substance essentielle que votre conservatisme. La désillusion s'est installée. Un siècle de tolérance partielle nous a donné, à nous les Juifs, accès à votre monde. À cette époque, la grande tentative a été faite, par des avant-gardes de réconciliation, pour réunir nos deux mondes. Ce fut un siècle d'échec. Nos radicaux juifs commencent à le comprendre vaguement.

Nous, les Juifs, nous, les destructeurs, resterons les destructeurs pour toujours. Rien de ce que vous ferez ne répondra à nos besoins et à nos exigences. Nous détruirons pour toujours

parce que nous avons besoin d'un monde à nous, un monde de Dieu, qu'il n'est pas dans votre nature de construire.

Au-delà de toutes les alliances temporaires avec telle ou telle faction se trouve la scission ultime de la nature et du destin, l'inimitié entre le Jeu et Dieu. Mais ceux d'entre nous qui ne comprennent pas cette vérité se trouveront toujours alliés à vos factions rebelles, jusqu'à ce que vienne la désillusion. Le sort misérable qui nous a dispersés parmi vous nous a imposé cet aspect indésirable.

10. Les Jeux de la Science

Les intuitions changent les instruments de leur expression – mais elles restent les mêmes illusions. Les religions changent de dieux, mais restent les mêmes religions. Le gentil athée a fait de la science son dieu, mais elle n'a pas changé sa religion. « Dans le domaine scientifique », me dit le gentil athée, « nous trouverons l'unité du monde. Dans la science, il n'y a pas de place pour le subconscient, et c'est le subconscient qui dicte les inimitiés éternelles.

Placez vos relations sur une base consciente, et vous aurez peut-être des différences à régler – mais pas d'inimitiés. « La solution du problème judéo-gentil, comme de tout problème d'instinct, réside dans la recherche de la Vérité par la science. Tous les autres problèmes ne sont pas vraiment des problèmes, mais des questions purement techniques, qui doivent être résolues par l'application des mathématiques. Et à mesure que nous apprenons à faire cette distinction entre le problème instinctif et la tâche technique, plus le premier est discrédité, plus nous prêtons attention à la seconde. La plus grande contribution de la science au

progrès humain a été d'ouvrir des voies à notre libre intelligence, de sorte que l'inconscient et le subconscient, avec leur héritage de la bête, pourraient tomber en désuétude. La vérité seule nous sauvera – et dans la science se trouve la vérité. »

Je ne veux pas entrer dans un examen de la nature de la vérité ; je ne veux pas mettre en doute la validité des vérités scientifiques. Je suis prêt à admettre que les vérités scientifiques sont des vérités au sens habituel du terme. Ou, s'il y a des erreurs, si telle ou telle théorie scientifique est fausse, je ne prétendrai pas que la méthode scientifique est donc fausse, ou que la science elle-même ne s'approche pas le plus de la vérité. Je soutiens que la science, l'examen des faits en termes littéraux, n'a aucun rapport avec les problèmes spirituels de l'homme. La science est exacte, mais son exactitude est inutile pour les objectifs spirituels.

Les vérités dévoilées par la méthode scientifique, et que cette méthode a la particularité de dévoiler, n'ont d'importance pour personne. La science nous enseigne que la terre tourne autour du soleil, plutôt que le soleil autour de la terre. Est-ce vraiment important de savoir lequel des deux cas est vrai ? La science nous enseigne que l'effet de régression occasionnel dans le mouvement observé des planètes n'est pas dû à « cycle en épicycle, orbe en orbe », mais à des changements de perspective produits le long du plan de l'écliptique pendant les révolutions des planètes autour du soleil. Eh bien, qu'en est-il ?

Elle a révélé le fait que certaines maladies sont dues à l'action de minuscules parasites ; qu'il existe un merveilleux parallèle structurel entre l'homme et les animaux ; que les formes d'énergie sont interchangeables ; que la terre est extrêmement ancienne ; qu'il y avait d'autres formes de vie sur la planète avant nous ; Nous ne sommes qu'un point dans l'espace. Tout cela est exact, mais est-ce d'une quelconque importance ? Je ne tiens pas

compte, bien entendu, des avantages évidents que l'on suppose tirer de l'application de ces faits – « la conquête de la nature », comme on l'appelle avec pompe : bien que ces avantages soient eux-mêmes viciés par notre incapacité à les exploiter convenablement.

Ce n'est pas à ces avantages que le savant fait allusion lorsqu'il parle de la valeur spirituelle de la science. Il entend la science pure : la perception de ces vérités pour elles-mêmes ou, plus précisément, pour le changement qu'elles produisent dans notre attitude envers la vie, l'univers, les uns envers les autres. Mais la science et la révélation des vérités scientifiques n'ont aucun effet sur notre attitude envers la vie, l'univers et les uns envers les autres. L'humeur de l'esprit de l'homme, le tempérament de son regard, sa nature essentielle – cette totalité de réactions spirituelles – n'a rien à voir avec le nombre supplémentaire de faits que la science révèle.

L'état d'esprit de l'homme civilisé ne changerait pas s'il arrivait que la lumière se révèle comme le rayonnement de corpuscules plutôt que comme des ondes dans l'éther, quelle que soit la signification de cette expression. Il peut y avoir quatre-vingt-huit éléments, ou huit cent quatre-vingts ; l'atome peut être une sorte de système solaire, ou bien une figure de style ; la vie peut être la fonction d'une structure moléculaire compliquée, ou bien une illusion : quelle que soit la « vérité », nous devrions rester les mêmes : notre seule préoccupation est d'exploiter ces choses pour des avantages physiques, et en ce qui concerne cela, il importe peu que nous ayons la vérité ou que nous ayons trouvé une méthode par hypothèse conventionnelle.

Le système ptolémaïque d'astronomie pourrait permettre de calculer les éclipses avec autant de précision que le système copernicien. « Cycle dans épicycle, orbe dans orbe » fonctionne

aussi efficacement, si les chiffres sont suffisamment observés, que les ellipses avec le soleil à l'un des foyers. Car la science est un jeu, une systématisation particulière, qui pourrait bien être n'importe quelle autre systématisation. En effet, malgré le nombre prodigieux de faits que la science a dévoilés, aucun nouveau type de perspective spirituelle n'a été développé.

La conscience générale ou la conscience de soi du matériel moderne est-elle différente en effet de celle du stoïcien civilisé d'il y a plus de deux mille ans ? Si vous remplacez le Pneuma par « la tension dans l'éther », si vous remplacez les lois de la gravitation ou une formule électromagnétique par l'une ou l'autre ou par « la tension », cela modifiera-t-il votre réaction à l'univers ? La science est à ce point un jeu, en effet, qu'elle ne traite, de son propre aveu, que de symboles. Ce sont de pures abstractions – l'ion, X, la théorie de la relativité. Nous jonglons avec des chiffres, des symboles, des arrangements ; les choses, les vérités ou les faits qui sont censés être représentés sont complètement hors de notre portée. Pour prendre l'exemple le plus simple : le soleil est à cent vingt-deux millions de kilomètres de la terre, la lune à un quart de million de kilomètres. Aucune de ces distances n'a de sens pour un être humain : un million, dix millions ou mille milliards – nous n'avons aucune réaction spirituelle à aucun de ces chiffres.

Ce sont des symboles ou des pions dans le jeu, en eux-mêmes inintelligibles pour personne. Ou pour prendre la plus significative des nouvelles vérités scientifiques – la théorie de la relativité. Son application ne concerne que le jeu ou le système. Aucun homme ne réagit lui-même à ses implications. Il utilise le laboratoire, l'observatoire. Il ne peut pas la faire sortir. Il ne peut même pas la soulever du papier. En fait, une telle révolution a été opérée dans notre « conception de l'univers » par l'exposition de la théorie de la relativité que, si les vérités scientifiques avaient une

signification spirituelle, il aurait dû y avoir une révolution religieuse dans son sillage. Depuis l'aube de la science, nous sommes restés aveugles à une vérité fondamentale et immense, une vérité universelle et incontournable : le mouvement de la lumière régit toutes nos mesures du temps, de l'espace et de la masse, la longueur d'une ligne ou d'une période de temps n'est rien d'autre qu'une fonction de valeurs variables.

Une découverte formidable et sublime, pourrait-on dire. Pourtant, non seulement elle ne change rien à l'attitude spirituelle des scientifiques envers l'univers, mais ils ne peuvent même pas l'intégrer théoriquement à un système spirituel. Toute la valeur « spirituelle » effective de la théorie de la relativité est : « Les choses ne sont pas ce qu'elles semblent être. » À ce soupçon, qui est une réaction spirituelle fondamentale de l'homme face à l'univers, la théorie de la relativité n'ajoute rien. Au mieux, la théorie de la relativité est une illustration supplémentaire mais superflue. Mais le scientifique me dira : « Ce n'est pas une révélation scientifique individuelle qui compte.

Ce qui importe, c'est la perspective scientifique en tant que telle, la conception de l'univers comme un processus ordonné et harmonieux : l'élimination du providentiel et de l'accidentel, l'élimination définitive et décisive du thaumaturgique. La science ne signifie ni la théorie de l'évolution, ni la découverte du bacille, ni la théorie de la relativité. La science signifie l'annulation des erreurs instinctives héritées. En bref, la science est la substitution de la raison à la superstition. » Mais même dans cette variante, je soutiens que la recherche « scientifique » de la vérité n'a rien apporté à notre connaissance du secret ultime des choses. Ce que le scientifique appellerait la « perspective scientifique » – conformément à la définition ci-dessus – n'a rien à voir avec « l'étude scientifique des phénomènes ».

Les hommes sont par nature non thaumaturgiques ou thaumaturgiques dans leur réaction à l'univers. La science (dans son sens moderne) ne les rend pas non thaumaturgiques. C'est l'une des qualités fondamentales de la pensée humaine – cette variété particulière de perspective sur l'univers. Je dis qu'elle existait avant l'avènement de ce que nous désignons sous le terme restreint de science. Je dis qu'elle existerait tout aussi fortement chez ces types d'hommes, même si aucune découverte n'avait été ajoutée à la connaissance humaine des phénomènes depuis l'époque d'Aristote. Je dis que même si la science ajoutait un million de nouvelles révélations surprenantes à ses anciennes, elle n'augmenterait ni ne diminuerait le nombre d'hommes qui ont une vision « non thaumaturgique ». J'ai fait référence aux stoïciens et j'ai dit que le stoïcisme contenait une vision aussi non thaumaturgique que toutes celles que la « science moderne » prétend avoir inspirées. Mais même si ce n'était pas vrai, cela ne devrait pas changer mon opinion, car la vie de première main m'a appris ce point de vue, et ce que je sais de l'histoire, je ne l'ai utilisé qu'à titre d'illustration. La vie de première main m'a appris que la connaissance de la science n'a rien à voir avec le superstitieux ou le non superstitieux, avec le thaumaturgique ou le non thaumaturgique, avec l'idéalisme ou le matérialisme.

J'ai connu des hommes parfaitement « ignorants », qui voient la vie de façon tout à fait rationnelle, sans être troublés par des impulsions inconscientes en apparence ; des hommes qui ont « une vision scientifique » sans connaître ni avoir besoin de la science. J'ai connu des hommes parfaitement scientifiques, profondément thaumaturgiques, imprégnés d'esprit de superstition.

Ce n'est pas la connaissance des faits qui change l'homme. Un homme peut croire aux fantômes et pourtant ne pas être superstitieux – il peut simplement se tromper. Un autre homme

peut ne croire ni aux fantômes ni à un Dieu anthropomorphe et pourtant être essentiellement du type superstitieux. Ce n'est même pas une question de sophistication. J'ai connu des paysans simples et primitifs, tout à fait illettrés, qui étaient aussi clairement rationalistes et scientifiques dans leur vision que n'importe quel professeur inspiré par une connaissance complète de la mécanique révélée du monde. J'ai connu des citadins cultivés, pourris de sophistication, dont le cynisme superficiel ne pouvait cacher leur soumission à la terreur des possibilités invisibles, indémontrables.

Le génie scientifique n'est que le génie des ingénieux. Les hommes qui sont matérialistes par nature dépensent leurs énergies à construire des schémas intensément ingénieux dans lesquels les faits connus de la vie constituent la seule matière. Mais ces schémas ingénieux ne changent pas de nature avec leur forme ou avec la quantité de leur matière. La mécanique de l'univers peut être telle ou telle chose, les choses peuvent fonctionner de telle ou telle façon, ce peut être telle ou telle formule. Mais l'esprit de la chose est le même. Pendant des centaines d'années, des esprits capables ont cherché, construit, concilié. Leur connaissance du mécanisme est infiniment plus grande que celle de n'importe quel homme il y a mille ans. Pourtant, des hommes qui connaissent aussi peu cette mécanique qu'il y a mille ans sont arrivés à la même conclusion concernant la nature de l'univers.

Il y a dans la science une certaine naïveté : la croyance que les faits diffèrent dans leur nature, la croyance qu'un fait plus difficile à déterrer est par conséquent plus profond qu'un fait évident, la croyance qu'un fait plus difficile à découvrir est par conséquent plus profond qu'un fait évident, la croyance qu'un fait plus difficile à découvrir est plus profond qu'un fait évident, la croyance qu'un fait plus difficile à découvrir est plus profond qu'un fait évident. La croyance qu'un microbe, parce qu'il a besoin d'un

microscope pour le révéler, touche la vérité plus profondément que la puce, qui peut être vue à l'œil nu : cependant un fait n'a pas plus de valeur parce qu'il est difficile d'accès, pas plus qu'une pensée n'est plus profonde parce qu'elle a été rendue obscure. En fin de compte, on en arrive à ceci : la science, qui est l'accumulation de faits littéraux, espère que l'accumulation de faits révélera la nature des faits.

La science semble croire (si je puis utiliser ces locutions un peu maladroites) que certains faits sont d'un ordre différent des autres faits, se rapprochant plus des sources de la nature des choses. Cela est faux. Tous les faits sont sur le même plan. Les faits ne sont pas explicatifs, mais expositifs, et ce qu'ils exposent est de la même nature ou matière que ce que nous connaissons sans la science. Attendre des faits qu'ils révèlent la nature des faits, c'est attendre du microscope qu'il révèle la nature du microscope. On peut examiner un microscope au moyen d'un autre : mais sa nature, ou son secret, n'est pas accessible à ce mode d'examen. Il en va autrement.

La chaîne des faits est partout uniforme. Quand vous connaissez un pouce de cette chaîne, vous avez appris autant que vous pouvez apprendre d’un mile. Si la chaîne des causes et des effets, fait par fait, est infiniment longue, n’importe quelle longueur de celle-ci est également insignifiante. Mille ans ne sont pas plus proches de l’éternité qu’un instant de temps. Il y a, en effet, une certaine vulgarité dans l’appel à la quantité ; c’est la vulgarité démocratique, la croyance qu’un million de personnes médiocres ont plus d’importance spirituelle qu’une seule personne médiocre ; que la taille affecte la qualité ; que mille faits nouveaux valent plus que cent faits anciens – il y a même dans tout cela la vulgarité du provincialisme et de la mode cockney, la croyance que le dernier est le meilleur. Mais la vulgarité est la plus évidente dans

l’affirmation courante selon laquelle la science a une valeur spirituelle parce qu’elle révèle les merveilles de l’univers.

Une structure aussi merveilleuse, disent-ils, suscite notre étonnement et notre révérence — « la gloire de la maison de Dieu » et « l’infinie sagesse de ses voies », « la science mène à la religion parce qu’elle nous enseigne à la fois notre propre insignifiance et l’étonnante intelligence de la création ». Je considère cette opinion comme manifestement vulgaire, car elle est un appel aux manchettes : un recours aux stimuli de la publicité au bénéfice d’un public stupide et blasé. L’homme qui réfléchit n’a pas besoin d’un scientifique pour lui enseigner les merveilles de la création : il n’a besoin ni d’un télescope ni d’un microscope pour voir Dieu ; ni de formules pour lui apprendre la nature de Dieu.

La vie elle-même, l’être, l’émerveillement stupéfiant de la simple existence, remplit complètement, au-delà de toute possibilité d’addition, la faculté d’étonnement et de perplexité de l’homme sensible. Ceux pour qui l’existence est devenue banale par la familiarité – ou qui n’ont jamais été frappés par l’énigme de l’existence – ont besoin d’une succession crescendo de « chocs » pour toucher leur esprit brutal. Ils ne connaissaient pas les merveilles de l’univers avant d’avoir appris l’électricité ; mais maintenant que l’électricité est aussi banale que la lumière du soleil, ils ont besoin d’une théorie de la relativité ; et quand cela se joue comme un coup de publicité pour l'ingéniosité du Tout-Puissant, il leur faudra autre chose.

Une telle vulgarité chez les scientifiques n'est pas du tout différente de la vulgarité des foules urbaines, qui poussent des cris d'étonnement lorsqu'elles voient pour la première fois une lumière électrique, mais sourient ensuite avec pitié à ceux qui manifestent leur étonnement. L'homme de la masse confond une familiarité impudente avec de la compréhension. Parce qu'il utilise la voiture

électrique, le téléphone et le télégraphe tous les jours, il s'imagine qu'il est plus sage que le barbare qui n'a jamais entendu parler de ces choses. S'il l'est, il l'est moins, étant trop impudent pour reconnaître sa propre ignorance.

L'idiot qui dit dans son cœur qu'il n'y a pas de Dieu est l'idiot des villes pour qui rien n'est plus merveilleux : et ceux qui ne connaissent pas l'émerveillement ne connaissent pas Dieu. N'est-il pas significatif que le plus grand cri d'émerveillement humain – la Bible – ait été l'expression d'hommes qui ne savaient rien du pléséiosaure, de l'amcéba, de la nébuleuse d'Orion, des tables de Mendeleïeff, de la loi de Bode, de la théorie des quanta ?

En eux, la merveille de l'existence choquait comme un choc de cymbales : les échos de ce premier et nouveau étonnement font encore honte au balbutiement sophistiqué de cette époque sage. Toutes les révélations de la science n'ont-elles pas produit qu'une seule parole comme celle de Job ? Quand un homme maîtriserait toutes les ingéniosités de la science, quand il les doublerait et les triplerait, quand il connaîtrait tous les mécanismes de son propre corps et des systèmes stellaires, quand le passé et l'avenir de la terre, le passé et l'avenir de toute vie, seraient ouverts devant lui, peut-il dire ou ressentir davantage ?

La science peut-elle même ajouter quelque chose au scepticisme et au doute ? Celui qui soupçonne que toute vie est un fantasme, que la perception elle-même n'est que l'ombre d'une ombre, et que nos murmures à nous-mêmes sont les instruments dix fois trafiqués de choses qui ne sont pas nous-mêmes ; celui qui soupçonne qu'entre lui et lui-même, lui-même qui parle et lui-même qui écoute, lui-même qui pense et lui-même auquel on pense, se profile un monde sans fin, un système dans un système, une aberration dans une aberration ; celui-là sera-t-il rendu plus douteux parce que le ciel ressemble à un bol renversé au-dessus de

nos têtes, parce que la maladie n'est pas portée par des démons mais par des puces invisibles ?

Si le tout est instable, la double insécurité d'une partie fait-elle une différence ? Si tout est illusoire, est-ce important qu'il y ait eu des petites illusions particulières au sein de l'illusion générale ? Si nous soupçonnons l'instrument même de notre perception, si nous doutons de nos sens et de nos pensées, si nous doutons de nos doutes mêmes, et si, à la fin, par une chasse frénétique à des ombres protéiformes, nous retombons dans le silence et l'impuissance absolus, quelle impuissance supplémentaire peut-on tirer de la correction d'erreurs non scientifiques ?

L'émerveillement du monde, le doute du monde, la terreur et l'illusion de la vie, tout cela est évident à l'œil nu. La vie de première main enseigne tout. L'aveugle ne peut voir même au microscope. – Qu'est-ce donc que la science, et où se trouve son attrait ? Pourquoi les hommes sont-ils attirés à son service, pourquoi les meilleurs et les plus capables consacrent-ils leur vie à sa poursuite ? La science, qui ne peut avoir aucune valeur ultime pour nous rapprocher des racines de la vie, de la divinité et de ses secrets ; la science est un jeu, une convention. Le charme de la science est le charme de la vie gentile. L'ultime n'a pas d'importance : dans le système, il y a la grâce lyrique du rythme et de l'harmonie. Le développement scientifique de votre monde occidental est une conséquence inévitable de votre nature.

Il est inévitable que vous vénériez la science, car votre scepticisme est la substitution d'un ensemble d'illusions à un autre, l'adoption d'un ensemble de conventions à la place d'un autre. Vous êtes obligés de trouver une « valeur spirituelle » dans la science, car vous ne voulez pas de valeur spirituelle ultime, mais seulement la valeur spirituelle d'un plaisir lyrique immédiat. Vous

qui adorez les dieux au lieu de Dieu, vous devez naturellement adorer la science. La science n'est qu'un culte d'idoles : pour les eikons des instruments, pour les incantations des formules : le palpable, le matériel, le plaisant. La science n'est pas une activité sérieuse : vos graves professeurs de chimie, d'astronomie, de physique, vos lauréats du prix Nobel ne sont que des écoliers chauves ou barbus qui jouent au football mental pour leur propre plaisir et celui des spectateurs.

La science est donc un art, bien que sa technique soit d'une nature si particulière qu'elle la sépare de tous les autres arts : mais nous la reconnaissons plus facilement comme un art parce que le véritable scientifique prend un plaisir artistique dans la science. Et parce que votre science n'est pas sérieuse, nous, les Juifs, n'avons jamais atteint dans ce domaine une prééminence particulière. Nous avons quelques exceptions : nous pouvons maîtriser aussi bien que vous le système et le plan, mais nous manquons de l'impulsion spirituelle, de la joie motrice, de l'illusion que c'est là tout. Nous ne savons rien de la science pour la science – comme nous ne savons rien de l'art pour l'art.

Nous ne connaissons l'art que pour l'amour de Dieu. S'il y a de l'art ou de la beauté dans notre production suprême, la Bible, ce n'est pas parce que nous avons cherché l'un ou l'autre. Le type de l'artiste nous est étranger, et tout aussi étranger est le plaisir de l'artiste. L'artiste est celui qui recherche la beauté, qui fait des efforts pour la trouver. Mais le prophète hébreu, qui a travaillé si magnifiquement, n'a pas fait des efforts pour trouver Dieu. Dieu l'a poursuivi et l'a attrapé, l'a traqué et l'a torturé au point qu'il a crié. Jusqu'à ce jour, nous n'avons pas d'artistes au sens où vous le comprenez : l'art que nous avons créé est le sous-produit d'un objectif moral féroce.

L’art et la science, voilà votre monde gentil, un monde charmant et ingénieux. Kaléidoscopique, gracieux, déconcertant de séduction, un monde, dans ce qu’il a de meilleur, d’apparitions charmantes, de bannières, de luttes, de triomphes, de galanteries, de gestes nobles et de conventions. Mais ce n’est pas notre monde, pas pour nous, les Juifs gentils. Pour de tels plaisirs du Champ-du-Drap-d’Or, nous manquons d’imagination et d’invention. Nous ne sommes pas touchés par cette vigueur de jeu productif. Sous la contrainte, nous prenons part à la mêlée retentissante et nous rendons une assez bonne image de nous-mêmes. Mais nous n’avons pas le cœur pour ce monde qui est le vôtre.

11. Les Masses

Il serait absurde de prétendre que les masses juives se distinguent des vôtres par une appréciation consciente de la différence que j’ai décrite. En fait, très peu de Juifs, même réfléchis, comprennent la nature du problème. Il est certain que les masses occidentales de Juifs font de leur mieux pour minimiser, ou pour ignorer, la différence entre Juif et Gentil : eux et leurs dirigeants affirment fréquemment et avec véhémence qu’il n’y a pas de différence. Juif et Gentil sont semblables, sauf dans leurs opinions sur certaines « questions de foi » très simples. Vous aussi, vous affirmerez : « Même si nous admettons cette distinction entre génie Gentil et génie Juif, devons-nous comprendre qu’elle imprègne les masses, que l’on trouve le sérieux chez vos centaines de milliers d’ouvriers, d’avocats, de vendeurs, de marchands, d’industriels occidentalisés, contrastant avec une légèreté ou un manque de sérieux correspondant dans les mêmes classes parmi nous ? C’est incroyable.

La même langue, les mêmes occupations, les mêmes sports, les mêmes activités nous sont communs à tous les deux. Que tout homme intelligent vive d'abord pendant dix ans parmi des familles Gentil de la classe moyenne, puis change complètement de milieu et passe dans l'environnement de familles juives de la classe moyenne assimilées. Qu'y aura-t-il pour lui donner l'impression d'un autre monde ? Ne trouvera-t-il pas les mêmes divertissements, les mêmes ambitions, la même morale, les mêmes tabous, les mêmes capacités et les mêmes bêtises ? Les familles juives et gentilles de la classe moyenne n'admirent-elles pas les mêmes héros, ne votent-elles pas pour les mêmes hommes politiques, ne lisent-elles pas les mêmes journaux et magazines, ne fréquentent-elles pas les mêmes théâtres, ne pleurent-elles pas devant les mêmes films, ne rient-elles pas devant les mêmes bandes dessinées ? » Mais la question ne peut pas être posée aussi simplement. Ce monde est le vôtre, et c'est vous qui fixez les normes. C'est vous qui fournissez la matière des réactions.

Et lorsque nous, Juifs, voulons faire partie de votre monde, jouir de ses privilèges et de ses plaisirs, nous devons accepter vos normes, parler, pour ainsi dire, le même langage. Mais de même qu'un mot ne peut jamais signifier exactement la même chose pour deux personnes, de même une expression courante ne signifie pas la même émotion. Le fait est que tant que les Juifs conservent leur identité, il existe la même tension entre vos classes moyennes et les nôtres qu'entre votre génie et le nôtre. Nos classes moyennes, même lorsqu'elles sont entièrement modernisées, conservent une certaine individualité qui vous répugne. Et pourtant, si j'étais obligé de répondre par oui ou par non à la question énoncée ci-dessus, je devrais répondre : « Oui, il y a une différence, difficile à décrire, mais ressentie et ressentie néanmoins. »

Nos Juifs modernisés ont fait de leur mieux pour prendre votre vie et en faire partie, mais malgré les apparences extérieures, ils ont échoué. Il y a, tout d'abord, un désir trop ardent et trop intense d'être gentils. Ce que vous faites, vous les gentils, tacitement et par la grâce de Dieu, nous le faisons délibérément et dans l'absence de grâce de l'ambition. Vous avez grandi dans cette nouvelle vie qui est la vôtre. Nous nous contorsionnons pour y parvenir. En une ou deux générations, nous aurions accompli ce qu'il vous a fallu cent générations pour atteindre. Nous prenons votre vie en main avec une anxiété, une férocité qui sont sa propre perte. Nous imitons admirablement tout ce qui peut être imité en vous, mais bien que vous ne puissiez pas le définir tout à fait, vous êtes conscient d'une tromperie. Nos patriotismes sont hystériques, nos activités sportives sont anormalement ardentes, nos ambitions commerciales artificiellement passionnées. Nous poursuivons les mêmes fins apparentes que vous, mais pas dans le même esprit. Voulez-vous que nous combattions et mourrions pour la patrie ? Nous le ferons aussi bien que vous.

Voulez-vous que nous courions vite, que nous boxions habilement ? Nous le ferons. Voulez-vous que nous créions des entreprises ? Nous le ferons aussi. Mais il y a une chose que nous ne pouvons pas faire. Le faire pour la même raison et dans le même esprit. Puisque vous insistez, nous mesurerons les valeurs avec vos critères et enregistrerons les résultats. Mais vous savez, vous sentez que les critères ne sont pas les nôtres. Nous nous trahissons, individuellement et en masse. Nous n'avons pas les manières. Et nous n'avons pas les manières – car les manières ne sont qu'une manière chez vous. Nous autres Juifs, nous manquons de bonnes manières, parce que les bonnes manières, telles que vous les avez développées, sont un esprit, un reflet de votre monde ludique. Les bonnes manières ne se copient pas : il faut avoir l'aptitude à cette trivialité charmante. Une seule note d'insistance

gâche tout. Et nous autres Juifs, nous insistons trop. Et de même que les Juifs sont sans bonnes manières, ils sont aussi sans vulgarité. J'ai observé qu'entre le gentil vulgaire et le juif dit vulgaire, il y a une différence singulière et effrayante. Le type vulgaire du gentil n'est pas répulsif : il y a en lui une grossièreté animale qui choque et raffermit, mais n'horrifie pas : il s'en sort grâce à une brutalité naturelle qui donne à son caractère une consistance atténuante. Mais le type le plus bas du juif est extraordinairement révoltant. Il y a en lui une suggestion de putréfaction déliquescente. Le gentil peut être naturellement, sainement vulgaire.

Le Juif se corrompt jusqu'à devenir vulgaire, il n'a pas le don pour cela. Ce qui est vulgaire chez le gentil est obscène chez le Juif. Je peux assister, avec amusement ou indifférence, à un spectacle vulgaire sur la scène des Gentils. Sur la scène juive, je trouve cela intolérablement répugnant. En compagnie de gentils grossiers et brutaux « lâchés », je peux ne pas me sentir à l'aise, mais je peux être un spectateur impassible. Mais lorsque des Juifs essaient d'imiter ce comportement, je sens ma décence la plus profonde outragée. La société des Gentils bien élevée nous rejette. Il en va de même pour la société vulgaire des Gentils.

Un génie individuel ne peut pas être considéré comme le type supérieur du peuple qui l'a produit : mais dans la masse, il existe une correspondance inévitable entre le produit des génies d'un peuple et le peuple lui-même. Étudié de manière actuarielle, le peuple trouve son expression dans les génies. Il y a une cohérence indubitable dans tous les produits des plus grands esprits juifs. Que nous examinions ces statistiques latéralement, à travers une époque, ou verticalement, à travers l'histoire, nous obtiendrons un résultat semblable. Que nous commencions par la Bible et que nous prenions la somme de notre travail jusqu'à Karl Marx, ou que

nous nous en tenions à un seul pays et à une seule génération (l'Amérique d'aujourd'hui, par exemple, avec Untermeyer, Lewisohn, Frank, Hecht), nous trouverons le même appel aux fondamentaux, le même rejet passionné de votre monde du sport et de sa morale sportive, le même sérieux ultime, la même incapacité à être simplement ludique, simplement romantique, simplement lyrique.

Il est impensable que les masses d'un peuple puissent signifier une chose, et ses génies une autre. S'il en était ainsi, les déclarations des grands esprits perdraient toute pertinence, deviendraient vaines et impuissantes. Si nous symbolisions un peuple comme un organisme unique, ses génies peuvent être comparés à un organe de conscience de soi, mais si nous le considérions comme un organisme unique, nous pourrions comparer ses génies à un organe de conscience de soi, et nous verrions que nous ne pouvons pas le représenter comme un organe de conscience de soi ; et la conscience de soi d'un homme n'est pas une fonction indépendante, mais l'instrument de tout son être : tout son corps et tout son être pensent – par le cerveau. Ce que le génie illumine, c'est la vie d'où il jaillit. L'amorphe se cristallise en lui : la diffusion confuse est amenée à un point focal, de sorte que le modèle est rendu clair.

Nos génies, au milieu de votre monde, sont un élément étranger et destructeur, plus clairement révélé comme tel parce qu'ils sont articulés. Ils sont nos porte-parole ; ou, pour mieux dire, nous-mêmes dans la parole. Eux, comme nous, étant nous, ne peuvent entrer dans votre jeu. Vous dites : « Parce qu'ils manquent d'imagination. » Dans un sens, c'est vrai. Nous sommes sans imagination, comme les personnes âgées sont sans imagination en présence des jeunes. Nous ne jouons ni avec les émotions ni avec les choses ; nous manquons de romantiques comme nous

manquons d’inventeurs – parce que nous manquons d’inventivité. Même parmi les masses, où la diffusion est source de confusion, un exemple approprié montre la vérité. Parmi nos gens simples, vous ne trouvez pas le plaisir de construire des bagatelles qui est une de vos caractéristiques. Vos gens simples aiment construire des choses, réparer ceci et cela dans la maison, jouer au bricoleur ; ils prennent plaisir à monter des étagères, à surveiller la plomberie, à ajouter et à modifier.

Nous sommes dépourvus de ce genre de plaisir artisanal ; nous faisons ce qui est nécessaire, seulement parce que c'est nécessaire. Et comme un homme, se livrant joyeusement à des occupations aussi agréables et enfantines, s'irrite de l'indifférence glaciale d'un spectateur antipathique, de même votre monde s'irrite de notre analyse injustifiée de vos actes et de vos occupations. Telle est votre vie et vous en profitez.

Pourquoi vous dérangeons-nous avec des questions sur les valeurs ultimes ? Nous manquons d'inventivité. Vous direz que cela vient de notre manque de vitalité. Les hommes sont lyriques parce que la vie chante en eux ; ils sont inventifs parce que la vie est agitée en eux et pousse leurs doigts à l'activité. Je ne discuterai pas la cause de cette différence, mais, faute d’inventivité, nous manquons aussi de sympathie pour elle. Dans votre joie, vous dites que l’inventivité est la conquête de la nature. Mais cette vantardise est, à nos yeux, une vantardise stupide et puérile. Le problème auquel l’homme est confronté ne peut être résolu par des inventions scientifiques. La conquête de la nature ne consiste pas à développer une vue plus perçante, des mouvements plus rapides, une force plus grande. Ce n’est là qu’une aggravation qui laisse intact l’élément du problème. Pouvez-vous conquérir, non pas la nature, mais la nature des choses ? Car c’est dans la nature des choses que réside le problème amer. Si la science devait doubler la

durée de la vie humaine, la nature de la vie et de la mort serait-elle modifiée ? Ne nous sentirions-nous pas aussi mortels, aussi insignifiants ?

Aurons-nous même conscience de vivre plus longtemps ? Si la science devait relier les planètes et les étoiles, le nouveau terrain de jeu serait-il plus grand que l'ancien pour ceux qui y vivent ? Vous avez trouvé un monde entier depuis l'époque des Grecs : ils vivaient sur un minuscule lopin de terre, une fourmilière ; et vous avez un globe gigantesque sur lequel construire. Quelle différence cela a-t-il fait ? Quelle conquête significative avez-vous accomplie ? Ce ne sont pas les choses mais la nature des choses qui nous déconcertent, le cercle redoutable, l'équilibre éternel, car chaque gain est une perte compensatrice, chaque nouvelle révélation une nouvelle tromperie, chaque nouvelle extension une perte d'intensité. La nature des choses ne peut être résolue parce que nous participons à cette nature. Nous ne pouvons jamais nous en sortir, nous ne pouvons que tourner en rond. Votre monde tourne dans une joyeuse illusion de progrès ; nous, intouchables par cette illusion qui détruit votre humeur, nous nous tenons à l'écart, statiques, sérieux. Nous ne nous satisferons de rien d'autre que de l'absolu. Cette distance parle clairement ou obscurément dans nos masses aussi bien que dans nos génies. En traitant avec des objets, au lieu de lois, ils trahissent la même objectivité sans enthousiasme dans leur attitude envers votre monde. Et tant qu'ils conserveront leur identité juive, ils resteront les mêmes, malgré les dénégations et les efforts contraires.

12. Solution et Dissolution

La situation que j'ai décrite constitue-t-elle un problème ? Ou est-ce simplement l'une des difficultés insolubles de la vie qui, étant insolubles, doivent être comprises comme telles et subies tacitement ? La mort n'est pas un problème, elle est inévitable. Cette lutte entre nos deux mondes est-elle aussi inévitable ? Devons-nous nous résigner à la lutte et faire ce que nous pouvons pour atténuer ses pires effets, ou continuerons-nous à chercher une solution complète ? La solution que l'on présente généralement comme complète et satisfaisante n'est pas une solution du tout, indépendamment de sa faisabilité : elle consiste simplement en une dissolution.

La disparition du peuple juif par immersion totale dans le monde environnant ne résoudrait pas, en réalité, le problème, pas plus qu'on ne résout un problème d'échecs en brûlant l'échiquier et les pièces. Mais elle semblerait faire la meilleure chose qui suive : elle détruirait apparemment la situation qui crée le problème. Le problème, sans avoir été résolu, cesserait en tout cas d'exister. Et par dissolution du peuple juif, on ne peut entendre qu'une seule chose : la disparition de l'identité juive chez les individus ou les masses, l'effacement complet de la conscience juive de soi, jusqu'au nom et au souvenir. Quand il sera impossible à quiconque de dire de lui-même : « Je suis juif » ou « Mon père ou mon grand-père était juif », ce parachèvement sera atteint. Il n'y a qu'un seul instrument pour y parvenir : le mariage libre et sans entraves.

Cet acte ou ce fait seul comptera. Le simple changement de nom, la substitution de formes religieuses, la prétendue « libéralisation » et « modernisation » du judaïsme sont inefficaces : il est communément observé qu'il n'y a pas de rapport inverse entre l'occidentalisation du Juif et l'antisémitisme. Et ce fait même devra être réexaminé dans sa relation avec la faisabilité de cette proposition. Si nous parlons de la submersion du Juif, nous ne

devons pas jouer avec les mots : les mots seuls ne peuvent submerger le Juif. S'il y a quelque chose dans ce que j'ai dit, c'est qu'on ne peut pas faire d'un Juif un gentil en discutant avec lui, pas plus qu'en le lynchant. On peut faire de ses enfants un demi-gentil, de ses petits-enfants un quart seulement juif – et ainsi de suite jusqu'à ce que l'équilibre soit parfait. Et cette vérité semble avoir fonctionné dans l'esprit de certains Juifs en voie d'occidentalisation.

Le judaïsme réformé, ou le judaïsme modernisé, est la voie intermédiaire vers le baptême : ou du moins vers les mariages mixtes. Son but même est tel, malgré les protestations des Juifs réformés. Il ne peut en être autrement, car si le désir est de devenir « comme le monde qui nous entoure », alors toutes les barrières doivent tomber, et la véritable barrière, celle qui conserve toutes les distinctions, c'est notre pratique de l'endogamie. Une chose est tout à fait certaine : un Juif n'est jamais baptisé dans le but de devenir chrétien ; son but est de devenir un gentil. Pourtant, on ne fait évidemment pas d'un Juif un gentil en le baptisant, pas plus qu'on ne ferait d'un Noir un Aryen en le peignant à l'ocre.

La seule valeur (et suffisante) du baptême dans ce sens est la suppression de toute interdiction consciente du mariage mixte. Bien entendu, même le baptême n'est pas une préparation nécessaire. Les Juifs épousent des gentils sans cette formalité préliminaire. Le cas est quelque peu différent ici. Il s'agit d'un gaspillage ou d'une usure naturelle : la passion individuelle, et non la politique, en est la cause, bien que l'effet soit le même : la disparition du Juif. Et cela implique certainement, même indirectement, la renonciation d'abord au judaïsme, puis à l'affiliation juive. Un Juif marié à une non juive peut rester juif en apparence, comme il l'est en réalité. Ses enfants professent rarement, voire jamais, le judaïsme ou ne s'associent pas au peuple

juif. Dans ce cas, l'évasion est encore plus malhonnête que dans le premier cas. Un homme qui professe appartenir à la foi juive et au peuple juif et qui donne néanmoins ses enfants aux non juifs tire le meilleur parti des deux mondes.

Il évite le nom odieux de renégat qui s'attache au Juif baptisé (ce qui apaise aussi sa conscience) et contribue en même temps efficacement à la dissolution du peuple juif. Il est bon de noter que le Juif occidentalisé ou « réformé » peut déplorer cette pratique, mais n'exclura pas un tel homme du Temple. Le Juif orthodoxe considère un tel homme comme perdu pour le judaïsme : la vision, quelle que soit son éthique, est plus claire et plus saine. Mais je veux considérer non pas l'accidentel, mais le délibéré, ou politique. Le mariage mixte accidentel, étant accidentel et donc incontrôlable, n'est pas une politique.

Le baptême est une politique : l'affaiblissement du judaïsme par la suppression de ses implications « nationalistes » et par sa « modernisation » est aussi une politique – la même politique, en fait, mais plus circonspecte et moins avouée. Cette politique a pour objectif la solution du problème juif par la dissolution du peuple juif.

Je considérerai plus loin si cette politique peut atteindre cet objectif. La question ici concerne l'objectif. La « dissolution de l'identité juive » par le mariage mixte libre et prolongé résoudra-t-elle la lutte des deux types ? Ou la lutte continuera-t-elle sous une autre forme, moins évidente mais tout aussi inconfortable ? La lutte se concentrera-t-elle autour d'individus isolés, de types récurrents ? Ou le produit final sera-t-il homogène et, par rapport à cette lutte particulière, statique ? Les réponses négatives et affirmatives à cette question sont toutes deux insatisfaisantes. Supposons, d'un côté, que la lutte continue ? Supposons que le

caractère juif persiste dans ses tensions, éclate en atavismes individuels, longtemps après que le nom juif a disparu ?

Le problème sera le même : votre monde sera confronté à des exemples récurrents de types étrangers et destructeurs, d'autant plus dangereux qu'ils ne sont pas isolés dans un groupe reconnu et répudié. Leur pouvoir de destruction sera d'autant plus grand qu'ils travailleront de l'intérieur. Le problème « juif » aura disparu, mais le problème des gentils restera aussi amer que jamais. Examinons la réponse négative. Supposons qu'il n'y ait pas de « retour au type ». Supposons que le Juif soit si complètement absorbé qu'il soit perdu au-delà de toute possibilité de détection dans le monde environnant. Une telle consommation, si elle est possible, exige une condition inévitable : c'est la judaïsation proportionnée de votre monde. Il est impensable qu'un élément aussi vivant que le peuple juif soit absorbé dans votre monde sans produire une altération appréciable de sa constitution. Un monde qui a absorbé les Juifs sera dans cette mesure un monde juif. Et c'est précisément la condition que vous refusez d'admettre. Vous ne voulez pas que votre identité soit altérée ; vous voulez rester ce que vous êtes. Vous n'avez aucune intention de nous rencontrer au point d'équilibre. Vous ne voulez pas d'un monde teinté de sang juif. Vous voulez que nous soyons absorbés en vous sans laisser de trace. Et avec les meilleures intentions du monde, nous ne pouvons pas vous y obliger. Nous ne pouvons, en ce sens, pas plus nous détruire nous-mêmes que nous ne pouvons détruire une seule particule de matière. Mais je montrerai dans les pages suivantes que tout ce discours sur la dissolution est académique. Même si vous deviez tolérer en perspective ces deux alternatives, il existe des obstacles insurmontables qui rendent hautement improbable que vous ne soyez jamais confronté à l'une ou l'autre.

13. Le Mécanisme de la Dissolution

Ce serait une condition idéale, sans doute – la fusion des Juifs et des Gentils, pour la production d'un monde ni entièrement Gentil, ni pourtant double avec Juif et Gentil – mais composé des deux dans certaines proportions fixées par notre nombre et les lois de l'hérédité. C'est du moins la meilleure solution qui se présente à nous, et si nous voulons être raisonnables, du moins sur le papier, ce serait la seule à envisager. Mais il faut se rappeler que cet idéal ne peut se réaliser en une génération, ni en deux, ni en cinq. Si nous devions supposer (c'est une supposition absurde) qu'en l'espace d'une génération le monde juif puisse être gagné à ce point de vue, il faudrait encore quatre ou cinq générations (probablement plus) pour effacer notre identité.

Cela nécessiterait alors des mariages forcés entre personnes, car même lorsque nous cesserons de croire à l'endogamie, nous la pratiquerons parce que nos affections nous y inclinent. Il faudrait que cela devienne une sorte de principe : au nom du grand idéal de la solution du problème juif, il soit interdit au Juif (moralement, du moins) de se marier avec les siens. Mais il est clair que même si une propagande intensive devait briser (elle ne le pourrait pas, pour des raisons que j'expliquerai plus loin) nos interdictions contre les mariages mixtes, elle devrait agir progressivement. Il faudrait de nombreuses générations pour que le changement s'opère successivement dans tous les bastions de la vie juive. Et si nous ajoutons au temps nécessaire à cette opération celui nécessaire à l'absorption réelle par les mariages mixtes, nous nous trouvons face à une tâche qui durera des siècles.

Mais je vais m'occuper de conditions idéales. Je vais m'occuper d'un seul grand groupe de Juifs déterminés à abandonner leur identité et à se perdre, eux et leurs enfants, dans le

monde gentil qui les entoure. Nous savons bien que leurs enfants ne seront pas encore assimilés au sens plein du terme : les enfants d'un pourcentage mixte de Juifs et de Gentils portent encore la stigmatisation juive. L'enfant d'un demi-Juif et d'un Gentil complet est dans une meilleure situation : et un arrière-grand-père juif n'est guère un handicap du tout. La troisième génération, comme on dit, produit le gentleman.

Il faut au moins ces trois générations intermédiaires, probablement plus. Il serait absurde d'espérer une absorption en une seule génération : cela n'arrive jamais. Il faut une période de transition et c'est cette période de transition que vous, les Gentils, ne tolérerez pas. Même si vous croyez (comme la plupart d'entre vous) que la meilleure chose qui puisse arriver au Juif serait son absorption complète par le mariage mixte, vous vous opposez, tacitement mais non moins obstinément, à ses démarches dans cette direction. Vous voulez que nous nous mariions entre Juifs – mais vous ne voulez pas vous marier entre Juifs. Vous voulez que nous produisions une descendance gentille sans avoir pris vos fils et vos filles comme conjoints.

En d'autres termes, vous voulez une fin sans permettre les moyens. La perspective d'un monde sans Juifs est certes charmante, mais qui en profitera ? Vos petits-enfants et arrière-petits-enfants. Et qui devra payer le prix du premier contact embarrassant, de la première intimité difficile, des gendres et des belles-filles juifs, des beaux-pères et des belles-mères juifs ? Vous-mêmes.

Cette perspective est trop lointaine, trop hypothétique, pour exercer une influence quelconque. Elle ressemble beaucoup trop à la promesse du paradis et à la menace de l'enfer. J'ai fait allusion plus d'une fois au fait que l'occidentalisation du Juif n'est nulle part une garantie contre l'antisémitisme. En fait, l'antisémitisme

conscient moderne, la peur formulée du Juif comme porteur racial d'idées étrangères et dangereuses, est le résultat de l'occidentalisation. Loin d'encourager ou de tolérer nos mariages mixtes avec vous, vous ne savourez même pas les résultats de notre occidentalisation ou de notre gentilisation.

C'est un paradoxe étonnant et terrifiant : vous voudriez que nous soyons absorbés, mais vous reculez devant le processus. L'inoculation est douloureuse, voire révoltante. Vous êtes mal à l'aise et malheureux lorsque nous envahissons vos universités, vos professions : plus nous nous approchons de vous, plus vous nous détestez. Vous nous détestez parce que nous sommes différents, et lorsque nous faisons des efforts pour surmonter cette différence, nous sommes contraints à une proximité qui éveille votre ressentiment le plus profond.

Le Ku Klux Klan, les Magyars du Réveil, le Consul ne vous mettent plus en garde contre le Juif religieux et reclus, le Ghetto et le Talmud. Ils vous mettent en garde contre le Juif baptiste, contre le Juif assimilateur, contre le Juif qui se marie avec d'autres Juifs. Ils vous mettent en garde, en fait, contre cette partie du peuple juif qui est apparemment en train de réaliser cet idéal ultime – la disparition du peuple juif. Un autre aspect du mécanisme de la dissolution fait apparaître une difficulté un peu plus subtile mais encore plus efficace. La mort d'un peuple ou d'un type ne peut être que naturelle.

Le suicide racial en tant qu'idéal est une contradiction, car un idéal est une manifestation de la vie. Se fixer délibérément comme objectif l'auto-élimination serait aussi absurde que de vouloir s'endormir. Cela ne peut se faire que tacitement. Cela peut arriver, mais cela ne peut pas se propager. Nous pourrions nous égarer dans la conscience, mais tout effort pour accélérer le rythme retarderait le processus. Appeler les Juifs à cesser d'être Juifs parce qu'ils

sont Juifs, c'est accentuer leur judéité. Bien sûr, l'effort a été fait, mais – avec ces résultats grotesques et contre nature qui sont en partie responsables de votre aversion pour le processus. Il n'y a rien de plus ridicule et de plus pitoyable que le Juif qui a fait de sa gentilisation un idéal délibéré. Son auto-répression anxieuse, ses dénigrements, son exigence d'être considéré comme un Gentil, son sentiment d'infériorité inquiet, son ressentiment impuissant envers tout ce qui lui rappelle son origine, font de lui un objet de mépris pour vous comme pour nous.

Il y a des Juifs « assimilés » qui haïssent d'une haine ignoble et dévorante la partie « non assimilée » du peuple juif ; les Juifs qui, suscitant votre mépris secret en tant que renégats et votre ressentiment en tant qu'intrus, attribuent leur malaise, à tort, à ceux des Juifs qui sont les plus manifestement juifs. Car le Juif qui se fait gentiliser est réticent à admettre que sa propre gentilisation accentue sa judéité à vos yeux. Son seul recours pour sauver le dernier reste de son amour-propre est de blâmer le Juif qui ne s'assimile pas : dans une avide justification, il pointe du doigt la leçon des souffrances des Juifs orthodoxes et nationaux et associe ses propres souffrances plus graves à la même cause. Il ignore délibérément le fait que le berceau du nouvel antisémitisme est le pays qui a vu les premiers efforts des Juifs pour se faire un idéal élevé d'assimilation.

L'Allemagne, qui au XIXe siècle a offert l'exemple classique de l'assimilation juive, à la fois interne (dans l'adaptation de notre propre vie) et externe (dans le baptême et les mariages mixtes) est également devenue le pays de l'antisémitisme classique. « Terrifiés par l'infiltration du sang juif, les gentils allemands ont reformulé leur formule de haine des Juifs de manière à arrêter le processus. Quand nous examinons en détail le mécanisme de la dissolution et que nous en venons à examiner son action sur l'individu, nous

comprenons mieux le caractère révoltant de ses premiers effets au moins. C'est une chose de dire qu'un peuple aux premiers stades de la dissolution est un spectacle aussi horrible qu'un corps aux premiers stades de la putréfaction : mais cela semble quelque peu académique, peut-être même métaphysique.

Pourtant, l'affirmation selon laquelle un pays meurt de faim n'a pas grand sens : nous ne comprenons la portée de cette affirmation que lorsque nous parlons d'hommes et de femmes affamés. Lorsque nous examinons les réactions personnelles du Juif qui s'assimile délibérément, nous voyons plus clairement pourquoi il n'est un spectacle agréable ni pour les Juifs ni pour les Gentils. Un Juif qui a fait de la répression de sa judéité un idéal doit être prêt à souffrir et à sembler ignorer chaque affront, chaque rebuffade qu'il rencontre. Il ne doit pas permettre qu'un ricanement ouvert le pique dans sa conscience juive : une telle « faiblesse » détruirait son objectif. Il doit sembler ignorer la froideur occasionnelle qui suit la révélation accidentelle de son origine.

Il doit supporter en silence ces innombrables rebuffades, demi-rebuffades, questions muettes, faibles étonnements du type « Ah oui », qui seront son lot jusqu'au jour de sa mort. Il ne doit pas se sentir impliqué dans une calomnie générale contre les Juifs : il peut seulement protester d'une manière généreuse et désintéressée, en « gentil » impartial. Une réponse furieuse ou un rejet pourrait le ruiner – il se rendrait soudain compte de la nature intolérable de sa position… Ce n'est pas chose facile de se tuer par degrés. Un tel Juif a tout le chemin à parcourir. Il n'entre pas dans un monde déjà facilité pour lui par un mélange de sang juif. Il ne s'avance pas vers une position partiellement préparée. Tout lui est étranger. Ses prétentions n'ont pas de précédent.

Il y a quelque chose de pitoyablement impuissant dans sa demande : « Mais je suis Anglais, comme vous ; je suis Américain, comme vous. Je n'ai aucune affiliation en dehors de ce pays, à l'exception de ces affiliations humaines générales que je partage avec vous. Je n'éprouve pour mes coreligionnaires à l'étranger ni plus ni moins que ce que vous ressentez pour vos coreligionnaires parmi les Turcs. Entre moi et mes coreligionnaires de ce pays, il n'y a rien de plus qu'entre protestant et protestant, catholique et catholique. » (Ou, s'il est baptisé, cette confession incriminante peut vraisemblablement être omise.) « Je fais partie intégrante de votre pays. Nos ancêtres sont venus plus tard, mais notre postérité restera aussi longtemps. Il n'y a aucune différence entre vous et moi, à part une très légère différence de foi – rien qui vaille vraiment la peine d'être mentionné. En tout le reste, nous sommes complètement semblables. Ne vous laissez pas tromper par le contraste apparent entre moi et mes coreligionnaires non assimilés. Ce n'est qu'une question d'apparence. Dans un petit moment, dans une ou deux générations, ils seront comme moi, indiscernables de vous. Ils seront Américains (ou Anglais ou Français) à tous égards. Votre destinée et la nôtre, votre vision des choses et la nôtre, vos espoirs et les nôtres sont identiques. »

Mais sa supplication tombe dans des oreilles sceptiques. Il y a dans le nom même de Juif quelque chose qui invalide ses protestations. Et plus il fait valoir sa cause avec véhémence, plus vous devenez méfiants et inquiets. Car il fait valoir comme un fait accompli ce qui n'est rien d'autre qu'une aspiration personnelle sans espoir. Votre exigence n'est pas liée à un comportement ou à des opinions : ni l'un ni l'autre ne fait l'Américain ou l'Anglais. C'est une question d'identité. Vous voulez que nous soyons Anglo-Saxons, ou Teutons, si vous voulez nous appeler Anglais ou Allemands. Et nous ne pouvons pas l'être – au mieux, nos arrière-petits-enfants peuvent l'être autant que possible. Mais nous

ne pouvons pas remarier nos arrière-grands-parents. Nous ne pouvons que vous exaspérer par des suppositions aussi importunes. Que des étrangers, étrangers à votre sang, viennent habiter parmi vous est une chose.

Qu'ils prétendent, après un séjour d'une génération ou deux, être complètement identiques à vous est aussi absurde qu'insolent. Et même s'ils devaient habiter parmi vous pendant mille ans, tout en restant séparés, sans donner ni recevoir en mariage, ils ne sont pas identiques à vous.

Dans ces mots, « notre ascendance », « nos ancêtres », sont sous-entendus les plus chers et les plus tendres des associations humaines. L'amour de ses ancêtres et de sa postérité est tout ce que l'homme a d'immortalité terrestre ; l'orgueil et l'affection qui sont les contreparties naturelles de ces concepts sont aussi étroits et aussi larges, aussi puissants pour le bien et le mal, que l'amour sexuel, que la vie elle-même. Allons-nous venir à vous et partager votre ascendance ? Allons-nous nous immiscer dans ces souvenirs exaltés, avec un « nous aussi » ? Vous ne pouvez pas vous empêcher d'être irrités par ces affirmations. Elles ont à la fois le goût d'une humilité insinuante et d'un blasphème arrogant. Vous aurez beau essayer, vous ne pourrez pas faire de concession. Vous êtes pris au piège d'un paradoxe vital. Vous vous demandez peut-être : quelle différence y a-t-il entre un Juif qui prétend être américain et un Italien qui prétend l'être ? Est-ce plus humiliant pour l'un que pour l'autre ? L'Italien de nos ancêtres est-il plus humiliant que vous ?

Il y a une certaine similitude dans le sort de tous les étrangers : et nous, les Juifs, souffrons tout ce que les étrangers souffrent. Mais notre cas est unique parce que nous sommes uniques. S'il y a quelque chose dans ce que j'ai dit, c'est que le fossé qui vous sépare, Américains et Italiens, Français et Allemands, n'est qu'un

grand saut comparé au gouffre qui nous sépare de chacun d'entre vous. Ce qui est vrai de l'étranger gentil à cet égard est dix fois vrai de nous. Car notre propre histoire témoigne contre nous. Plus le passé que nous essayons de fuir est ancien, plus il nous poursuit. Pour vous qui partagez avec nous l'attribut humain de la fierté de nos ancêtres, il semble incroyable qu'après avoir conservé notre identité pendant cent générations, nous l'abandonnions en une seule. C'est suspect – et odieux. Car vous soupçonnez (à juste titre) que dans cette ténacité d'identité, qui a survécu à tant de nations et de civilisations, se cache un noyau d'individualité qui est aussi singulier dans sa nature que dans son histoire. Entre vous, l'assimilation est déjà un problème. La naissance et la mort des nations s'accompagnent de guerres, de souffrances, d'humiliations.

Mais ce que vous avez fait une douzaine de fois au cours des quatre derniers millénaires, nous ne l'avons pas fait une seule fois. Nous ne pouvons pas nous assimiler : c'est si humiliant pour nous que nous devenons méprisables en nous soumettant à ce processus ; c'est si exaspérant pour vous que, même si nous étions disposés à nous soumettre, cela ne nous servirait à rien.

14. Y a-t-il un Espoir

Je voudrais seulement exposer, avant de conclure, quelques considérations qui pourraient aider à éclaircir le problème qui nous oppose. Car je ne peux pas croire que la lutte entre nos deux modes de vie puisse prendre fin dans un temps mesurable, et je ne peux pas croire que tant que cette lutte se poursuivra, elle ne s'élèvera jamais à des niveaux purement spirituels. Je ne confondrai pas l'eschatologie avec l'expérience quotidienne : si jamais le rêve du prophète devait se réaliser, si jamais les hommes vivaient en paix

les uns avec les autres, exprimant leurs antagonismes sans hostilité, eh bien, ils ne seraient plus des hommes, mais une autre espèce, et parler de Juifs et de Gentils n'aurait plus alors autant de sens qu'il y a vingt mille ans.

Le monde s'améliore, sans aucun doute, mais cette amélioration ne se mesure pas en générations ou en siècles, et ce qui se passera dans dix mille ans ne me concerne pas dans ce problème. Certes, je n'ai aucune patience envers ceux qui nous font attendre bêtement l'apothéose de l'humanité, comme si le millénaire était proche, comme si chaque année enregistrait une amélioration perceptible et même considérable. Si jamais, en l'espace d'une génération, l'humanité a pu connaître une amélioration visible, ce devait être maintenant, au cours de la génération qui a vu la guerre. Mais seuls les imbéciles et les optimistes professionnels affirmeront que notre mode de vie actuel, nos paroles, nos émotions, nos ambitions sont plus propres qu'il y a dix ans, lorsque la guerre a commencé. La même poignée d'hommes et de femmes sensibles luttent désespérément contre les passions de l'humanité : la même laideur et la même méchanceté, le même égoïsme et le même mensonge, le même désir d'aventures sanglantes, le même plaisir du triomphe physique, la même illusion volontaire et l'abus de belles phrases nous tiennent, nous les gentils, sous leur servitude. La course appartient toujours aux rapides et la bataille aux forts, et le but et la récompense sont les mêmes qu'il y a dix ans.

Ce que je dis, donc, n'est pas motivé par l'espoir que mes paroles – ou celles de quelqu'un d'autre – puissent donner un nouveau visage à la lutte générale entre Juifs et Gentils ; mais seulement par le désir d'éclaircir, pour l'encouragement de quelques-uns, la nature de cette lutte, en les persuadant, peut-être, que derrière la stupidité sordide qui semble gouverner nos relations

entre Juifs et Gentils, il peut y avoir un grain compensatoire de principe éternel.

Et mes paroles de conclusion s'adressent moins à des attentes pratiques qu'au désir d'exhaustivité. Qu'est-ce que nous, les Juifs, sommes prêts à vous donner qui, à mon avis, vous devriez considérer comme suffisant ? L'obéissance aux lois de l'État et la volonté de le défendre (même contre notre croyance la plus intime) en cas de danger. Cela constitue un paiement complet pour le privilège de la citoyenneté et la protection des lois. Mais cette offre de la part du Juif devient insuffisante lorsque l'État commence à assumer des fonctions qui me semblent totalement au-dessus de ses capacités. Ce qui n'était destiné qu'à réguler les actions extérieures d'un groupe donné devient une tyrannie croissante contre les valeurs les plus intimes de l'homme, une tentative de violation de nos privilèges les plus inaccessibles. Et cela malgré les professions de foi de vos hommes d'État et de vos penseurs politiques. Il est reconnu, en principe, que la religion d'un homme est hors de portée de la loi et que son Dieu n'a pas besoin de payer d'impôts ni de prendre des papiers de citoyenneté. Mais la reconnaissance de ce principe perd peu à peu son sens (peut-être n'en a-t-elle jamais eu) à la lumière de la tyrannie spirituelle croissante de l'État.

Peut-être rien de ce que vous n'avez jamais redouté de la tyrannie économique du socialisme n'approche la tyrannie spirituelle oppressive de vos grandes démocraties. Celles-ci cherchent à contrôler non seulement les actes, mais aussi les émotions de l'individu. Ils voudraient nous forcer à aimer et à haïr, à admirer et à mépriser, comme faisant partie de notre devoir civique, et, non content de cette partie de nous-mêmes qui seule affecte le bien-être du gouvernement, ils voudraient aussi conquérir et contrôler cette partie de nous-mêmes qui n'appartient à personne d'autre qu'à chaque homme et à Dieu. Ils voudraient contrôler

notre culture, comme si elle était contrôlable – sauf dans un but de destruction –, nous dire dans quel langage créer, comme s'ils pouvaient nous féconder, et diriger nos extases, comme si celles-ci étaient dirigées par des fils et commandées par des interrupteurs. Notre obéissance, notre tribut, notre corps, ne suffiront pas : ils voudraient que les secrets mêmes du cœur nous soient arrachés et livrés à Washington, Berlin ou Londres.

Dans la terreur du socialisme, ils dépeignent la misère intolérable de l'homme qui ne peut rien revendiquer pour lui-même, mais doit abandonner le fruit de son travail, jusqu'à la dernière cosse, à la disposition de l'État. Mais ils ont institué un socialisme spirituel infiniment plus hideux, et à l'égalité économique ils ont substitué une homogénéité spirituelle que les communistes ne pourront jamais espérer égaler dans le domaine physique. Et malheur à celui qui ose pratiquer l'initiative privée dans l'État socialiste spirituel ! Sa punition n'est pas seulement spirituelle, mais aussi physique. Et nous, les Juifs, les pécheurs les plus obstinés et les plus endurcis à cet égard, sommes la meilleure mesure de la fureur vindicative dont cette tyrannie est armée. Si donc la lutte entre nous doit jamais s'élever au-delà du domaine physique, vos démocraties devront modifier leurs exigences d'homogénéité raciale, spirituelle et culturelle au sein de l'État. Mais il serait stupide de considérer cela comme une possibilité, car la tendance de cette civilisation va dans la direction opposée.

On s'approche progressivement de l'identification du gouvernement avec la race, au lieu de l'identifier avec l'État politique : et puisque cela échappe largement à votre contrôle conscient, il est peut-être aussi stupide qu'il est vain d'espérer un changement.

La meilleure unité de combat est une nation homogène dans le sang et les émotions, tout autant que dans l'allégeance politique.

Et comme la fonction principale de l'État est de combattre (témoin la proportion de vos impôts dépensée pour payer et préparer les guerres), vous exigerez inévitablement la subordination de toutes les fonctions humaines à cette fin. L'exigence d'homogénéité raciale au sein de l'État a conduit, en Amérique – qui est encore le pays le moins exploité du monde entier – à l'exclusion de l'immigrant, et particulièrement de l'immigrant qui ne se prête pas au type d'assimilation – ou d'autodestruction – que vous exigez. Sans admettre un seul instant qu'une quelconque forme d'exclusion soit justifiable dans un monde que Dieu a créé avant que les nations ne viennent le défigurer, je présente le cas du Juif comme une exception. Le Juif n'a pas de patrie qui lui soit propre. Quand le Juif migre d'un pays à un autre, c'est presque invariablement sous la pression de la persécution.

Fermer la porte au Juif n'est donc pas la même chose que de la fermer à l'Italien ou au Polonais. Dans ces derniers cas, vous insistez pour que certaines races restent chez elles, que le pays les soutienne ou non. Mais le Juif n'est pas forcé de rester chez lui : tandis qu'une partie du monde gentil le persécute, l'autre partie lui refuse la possibilité de s'échapper. Au grand désespoir, si vous en étiez capable, vous devriez accorder au Juif la liberté d'immigration partout. L'ironie de la situation est que c'est principalement contre le Juif que des lois anti-immigration sont votées ici en Amérique comme en Angleterre et en Allemagne.

Et les pays libéraux qui pourraient faire place au Juif traqué coopèrent, malgré quelques gestes courageux et non soutenus, avec les plus illibéraux dans la persécution de leur victime commune. Quiconque refuse l'asile à une victime fuyant un meurtrier est, devant Dieu, un complice libre et volontaire du crime. Et il me paraît infiniment étrange que, même de votre point de vue, du point de vue sportif, vous puissiez concilier votre moralité avec

vos actes. S'il y a quelque chose dans vos professions, c'est que vous soyez remplis d'admiration et d'étonnement devant l'incroyable courage d'un petit peuple qui, face à un découragement infini, s'est accroché avec tant de ténacité à son identité et à son culte. Sans nous comprendre du tout, vous auriez pu rendre l'hommage de guerriers au courage d'un ennemi invincible. Que vous nous regardiez avec une irritation vicieuse plutôt qu'avec respect, que vous nous accabliez de mépris alors que votre propre instinct aurait dû nous donner une place particulière à vos yeux, me fait sentir que rien de ce que vous pouvez demander à votre conscience ne pourra alléger le fardeau de notre destinée.

Nous venons d'assister en Amérique à la répétition, sous la forme particulière adaptée à ce pays, de la farce maléfique à laquelle l'expérience de plusieurs siècles ne nous a pas encore tout à fait accoutumés. Si l'Amérique avait un sens, il résidait dans la tentative particulière de s'élever au-dessus de la tendance de notre civilisation actuelle – l'identification de la race avec l'État. Dans l'ancien monde, le mal avait pris racine au cours des siècles : ses fruits hideux étaient donc inévitables. Mais l'Amérique semblait offrir l'espoir d'un changement : quels que soient les autres maux dont l'Amérique avait hérité, elle avait au moins évité celui-là.

L'Amérique était donc le Nouveau Monde sous cet aspect essentiel : l'État était purement un idéal, et la nationalité ne se confondait qu'avec l'acceptation de cet idéal. Mais il semble aujourd'hui que ce point de vue était erroné, que l'Amérique était incapable de s'élever au-dessus de ses origines, et que l'apparence d'un nationalisme idéal n'était qu'une étape dans le développement approprié de l'esprit gentil universel. L'idéal qui a constitué pendant un temps la nationalité américaine disparaît maintenant, et à sa place surgit de nouveau, avec une certitude atavique, la race. Il est vrai que même pendant que l'idéal fleurissait, triomphant de la

race, les germes de notre inimitié étaient solidement enracinés dans nos natures. Mais la générosité passagère les a maintenus en sommeil. Ce n'est pas la première fois que des nations des gentils, s'oubliant elles-mêmes pendant une courte période, nous offrent leur amitié et même leur affection. Mais l'exaltation étrange et contre nature est passée, et une amère sobriété a succédé. Aujourd'hui, la race triomphant de l'idéal, l'antisémitisme découvre ses crocs, et au refus impitoyable du droit humain le plus élémentaire, le droit d'asile, s'ajoute une lâche insulte.

Non seulement nous sommes exclus, mais on nous dit, dans le langage indubitable des lois sur l'immigration, que nous sommes un peuple « inférieur ». Sans le courage moral de se dresser face à ses mauvais instincts, le pays s'est préparé, par l'intermédiaire de ses journalistes, à une longue série de calomnies contre les Juifs et, lorsqu'il s'est suffisamment inspiré des potions populaires et « scientifiques », il a commis l'acte. Comment, alors, puis-je me leurrer en croyant que les considérations couvertes dans ce chapitre produiront un effet quelconque ? Nous, les Juifs, n'avons-nous pas connu ce mal depuis assez longtemps ? N'aurions-nous pas dû savoir mieux, à ce stade, que de placer tout espoir dans l'une quelconque des nations ?

Peut-être avons-nous été stupides dans notre excès de confiance, mais notre crédulité nous déshonore moins que votre cruauté ne vous déshonore. Et si cela a encore une saveur de naïveté stupide de vous adresser cet appel, je suis prêt à prendre le risque. Il aurait été plus heureux pour moi d'écrire ce livre, avec sincérité, sur un autre ton ; si j'avais pu relater une lutte entre deux idéaux et deux types, qui n'ait jamais été compromise ni obscurcie par des désirs et des cruautés physiques. Mais plutôt que de prononcer les anciennes politesses mensongères, tempérant le ressentiment par la prudence et le tact, il aurait mieux valu ne pas

écrire du tout, et j'ai été poussé à écrire. Je crois que, même si j'ai pu errer ici et là, j'ai eu raison dans l'ensemble : et je me console en pensant que si ce livre offense par son assertivité, Dieu sait que l'infinie délicatesse de milliers d'autres Juifs semble ne pas avoir offensé moins. Quoi que nous fassions, nous sommes damnés – et je préfère être damné debout que couché.